PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
SEP 2 1924

31e Année. N° 16. 15 Août 1924.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Gabriele d'Annunzio.	*Phædre.* — I	721
Général Tanant. . .	*Deux Armées face à face (Août 1914)*	756
Abel Bonnard. . . .	*Le Bonheur de peindre. — Constantinople, Brousse.*	788
D. Sylvain Lévi. . .	*Lettres du Népal*	818
André Beaunier. . .	*Les Folies amoureuses.* — IV	855
Paul Jamot	*Maurice Denis*	901
Jules Bertaut. . . .	*Madame Delille*	921
Kikou Yamata. . . .	*Le Bouquet philosophe*	935
Albert Flament. . .	La Quinzaine : *Tableaux de plein air*	943
André Chaumeix . .	La Politique : *Les décisions de Londres*	950

Copyright 1924 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1924

La Revue de Paris *publiera prochainement :*

Souvenirs de mon Ambassade à Vienne

par le Comte de SAINTE-AULAIRE

LE LIVRE PROSCRIT

par CÉCILE DE TORMAY

(Préface et traduction par Marcelle Tinayre et Paul-Eugène Régnier)

Une suite de Lettres inédites de Balzac à l'Étrangère

Indianisme et Humanisme

par SYLVAIN LÉVI

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

C'est un glorieux et magnifique chapitre de notre histoire que la fondation de la *Nouvelle France*, la France canadienne. Le titre du bel ouvrage que M. **Goyau** vient de lui consacrer en résume bien le caractère : **Une épopée mystique (les origines religieuses du Canada)**. Dans les deux premiers tiers du XVIIe siècle, ce fut avant tout en effet une œuvre religieuse que nos pionniers poursuivirent sur les rives du Saint-Laurent. « Sauver des âmes » telle fut la préoccupation non seulement de nos Franciscains, de nos Jésuites, mais aussi d'organisateurs et de chefs comme Champlain, le duc de Ventadour, Maisonneuve, qui se montraient bien plus soucieux de propager la foi chrétienne que de réaliser des bénéfices commerciaux. Quelle que soit l'opinion philosophique que l'on professe à l'égard des conversions, on reconnaîtra sans peine que Hurons et Algonquins ne pouvaient que gagner à adopter les préceptes de charité et de pitié que leur prêchaient nos missionnaires. Et de fait ce fut dans ces deux peuples que notre influence se développa le plus fortement. Par malheur, en dépit des efforts de nos religieux qui allaient au milieu d'eux braver le martyre et la mort, les Iroquois demeurèrent réfractaires à toute évangélisation et ne cessèrent de s'attaquer à nos postes ou de massacrer en grand les « bons sauvages » qui pactisaient avec nous... Nous ne saurions retracer ici les héroïques épisodes qui marquèrent les étapes de notre établissement au Canada — de 1610 à 1660. — La liste est trop longue des actes de courage et d'abnégation qu'accomplirent les nôtres au cours de leur longue lutte contre les Iroquois... En France, pendant ce temps, un souffle mystique passait sur les villages les plus humbles, sur les couvents les plus retirés; des prêtres, des moines se sentaient « appelés » et, en dépit de tous les obstacles, de tous les dangers, partaient vers la terre de la nouvelle croisade; des laïques, ne pouvant payer de leur personne, sacrifiaient une partie de leurs biens. Significative entre toutes est de ce point de vue la fondation de Montréal. En 1630 un receveur des finances de la Flèche, M. de la Dauversière, crut recevoir du Christ la mission d'instituer un ordre de religieuses dans l'île de Montréal, île déserte à cette époque. Autour de l'illuminé se groupèrent un certain nombre de grands seigneurs, de magistrats, décidés à réaliser ce rêve mystique : ce furent les *messieurs de Montréal*. Après douze ans d'efforts, le but fut enfin atteint. Deux voiliers et deux chaloupes débarquèrent dans l'île un petit groupe d'hommes et de soldats. Deux pieuses femmes qui faisaient partie de l'expédition dressèrent et parèrent un autel. Une messe fut célébrée. Puis l'on se mit au travail. Ainsi naquit Villemarie, qui devint par la suite Montréal. Douze ans après, les Hospitalières de la Flèche, réalisant le vœu de M. de la Dauversière, venaient s'installer dans la maison qu'elles occupent encore aujourd'hui... Il faut lire, dans le livre de M. Goyau, l'histoire de tous ces grands Français qui, dédaigneux des conquêtes brutales, rêvaient avant tout de gagner des cœurs.

(Voir la suite page 3 de la couverture.)

PHÆDRE

PERSONÆ FABULÆ

PHÆDRE.	LE PIRATE PHÉNICIEN.
HIPPOLYTE.	LES SUPPLIANTES.
THÉSÉE.	LES ÉPHÈBES.
ÆTHRA.	LES SERVANTES.
LE MESSAGER ET L'AÈDE.	LES AURIGES.
LA NOURRICE GORGÔ.	LES CAVALIERS.
L'ESCLAVE THÉBAINE.	LES VALETS DE CHIENS.

PREMIER ACTE.

C'est à Trœzène « vestibule de la terre de Pélops... »

Et l'on découvre, dans le palais de Pitthéus, les grandes lignes nues d'un atrium que les yeux n'embrassent pas en entier, car il semble que les vides et la pierre se prolongent de tous côtés : sublimes colonnes, épaisses murailles, larges passages libres entre de hauts piliers. Par certains de ces passages on n'aperçoit que la mystérieuse ombre intérieure; mais l'ardente lumière du couchant et des souffles salins pénètrent par d'autres qui regardent la plaine phœbéenne de Limna, le port sinueux de Kélendéris, la face rayonnante de la mer Saronique et la bleue Kalaureia consacrée au Roi hippique Poseidôn.

Des rameaux d'olivier entourés de bandelettes en laine blanche sont déposés sur l'autel dédié à l'Herkeïos, protecteur des habitations, devant lequel s'ouvre la fosse circulaire des sacrifices. Là sont assemblées les mères des Sept Héros tombés devant les sept portes de Thèbes. Et, appuyée sur le long sceptre d'ivoire, la veuve d'Ægée, la mère vénérable de Thésée, Æthra, du sang de Pélops, est là avec les Suppliantes à la chevelure tondue et au sombre péplos, entre la lumière et l'ombre.

ÆTHRA.

Levez la tête, levez la tête, ô femmes
malheureuses. Le Dieu des suppliantes vous exauce,

car sa faveur est alternée.
J'ai vu la volonté du Dieu resplendir
dans la ténèbre, et resplendir le présage
sur mon cœur fatigué
par tant de destins. Contenez votre plainte,
secouez la cendre de vos cheveux
coupés, mères innocentes des Sept
10 hommes Héros, écartez de votre visage
le voile noir.

LES SUPPLIANTES.

— O Æthra, es-tu la messagère
du Dieu juste?
— O Æthra, par les rameaux
suppliants d'olivier, enroulés dans la blanche
laine, que vers toi nous tendîmes en t'implorant,
quelle neuve parole
est celle que tu nous apportes?
— Eut-il pitié
de nos malheurs le Dieu juste?
— Que sais-tu?
Que sais-tu de la guerre lointaine?
— Thésée
revient-il?
— Ton fils a-t-il vaincu, par la Loi
20 sainte de toute l'Hellade?
— Hélas! justice
du Dieu, victoire du Héros,
que pourrons-nous, que pourrons-nous
sinon renouveler notre plainte?

ÆTHRA.

Femmes,
une nef trœzénienne
de la flotte de Thésée
est entrée dans le port, avec des voiles noires.

LES SUPPLIANTES.

Souviens-toi, souviens-toi,
ô veuve d'Ægée!
— Les voiles noires
te furent fatales une autre fois,

30 sur la Mer dénommée par ton deuil.
— Le même lin funeste,
ô veuve, emportait
le tribut de chair au frère
monstrueux de ta bru.

On entend, venue de l'ombre des portiques, la voix anxieuse et rauque de Gorgô qui appelle la Crétoise.

LA VOIX DE GORGÔ.

Phædre! Phædre!

LES SUPPLIANTES.

Les vierges et les éphèbes
sains et saufs, furent ramenés dans leurs foyers,
sept et sept, par le roi Thésée.
— Hélas! nombre puissant destiné
à la vie et à la mort!
40 — A nous, il rapportera les pâles dépouilles
de nos fils en fleur éteints et sans tombes,
de nos fils terribles,
qui se précipitèrent, poings
fermés, parmi tant de cris, issus de notre
douleur, hors de notre
ventre déchiré!
— Ah, pourquoi donc
avoir connu le lit nuptial
et invoqué Ilithyia? O Guerre, c'est pour
50 tes gueules que nous les engendrâmes,
ô Fer, c'est pour ton double tranchant!

ÆTHRA.

Femmes,
retenez vos lamentations, étouffez
vos gémissements; car Thanatos n'entend pas,
point n'entend le noir démon,
car pour lui seul entre les Éternels, vaine
est la persuasion,
et vaine la prière,
et vaine l'offrande; et les larmes
du plus pur et profond de tous les yeux mortels
60 jamais ne pourront rallumer une goutte
de sang dans le plus cher visage éteint.

UNE DES SUPPLIANTES.

Æthra, la sagesse non plus
ne parvient à dompter l'aveugle
douleur qui mord. Nous attendons nos fils
sans sépulture, afin qu'ils reçoivent de nous
leur part de feu,
nous attendons les restes nus donnés
par l'armée thébaine
aux loups du Teumèssos,
70 et toi, c'est le Héros vengeur que tu attends!

UNE AUTRE.

Mais ton visage est dans l'ombre, sans lueurs.

UNE AUTRE.

Tu consoles nos pleurs, et sembles inconsolable.

UNE AUTRE.

Qui vient de la Mer? La Mer t'est funeste,
ô Æthra.

ÆTHRA.

Le destin est une mer sans bords
où l'immobile Æthra est comme un rocher blanc.
N'ayez de moi aucune envie, ô Suppliantes.
Jamais laboureur infatigable ne laboura
sa terre comme Thésée
travaille ce cœur palpitant;
80 car j'ai engendré des gémeaux
attachés par un flanc : le Risque et Thésée.
Et dans les cheveux de toutes ses victoires
sifflent des serpents.

De nouveau, à travers des détours de la demeure royale, résonne le nom crié par Gorgô; et un fracas soudain l'accompagne de bronze frappé et aussi la clameur confuse des servantes effarées.

LA VOIX DE GORGÔ.

Phædre! Phædre!

LES VOIX DES SERVANTES.

— Brûle
le myrthe! brûle le myrthe!
— Frappe le bronze!

— Exauce-nous! Exauce-nous!
Fais
trois libations!

LA VOIX DE GORGÔ.
Phædre! Phædre!

Au grondement et à la clameur indistincte les mères tressaillent, plongées dans une consternation subite qui de parole en parole aveuglément s'accroît.

LES SUPPLIANTES.
— Entends ce cri! Entends ce cri!
Qui frappe
le bronze?
— Quelle terreur
se répand à travers le palais, ô Æthra?
— On implore
90 la Crétoise. Entends son nom!
— On frappe le bouclier
du Corybante.
— Entends son nom!
— Les servantes
crient.
— Le messager de malheur est arrivé,
ô Æthra, et tu l'ignores!
— Le présage te trompait!
— On cherche ta bru.
— On l'appelle, on l'appelle.
— Les voiles noires, ô Æthra, une fois encore!
Je te l'ai dit.
— Et tu es muette!
100 — Vint-il un messager du navire funèbre?
— Tout serait-il perdu? Le Dieu nous frappe-t-il?
— Toi
aussi tu es en proie à la terreur, Æthra!
— Entends les chiens,
entends les chiens d'Hippolyte, là-bas,
qui hurlent à la mort!
— Les chiennes souterraines!
Hécate!
— Thésée est mort!

— On ne nous rendra pas nos fils sans sépulture!
— C'est vrai? C'est donc vrai? Lui aussi, lui aussi
tomba devant les Sept Portes?
110 —Thèbes a-t-elle vaincu deux fois?

Æthra se dirige, silencieuse et attentive, vers la clarté qui rayonne du couchant. Les Suppliantes la regardent s'éloigner dans la direction du propylée.

— Où vas-tu?
— D'un navire toujours te vinrent tes malheurs,
hélas, veuve d'Ægée!
— Tantalide, et les larmes de Niobé
sont sur toi!
— Atè la suit. Entendez,
entendez son pas discord et son souffle
strident.

Durant une pause brève les Suppliantes écoutent entre l'ombre et la lumière, toujours debout; puis la Pitthéide ayant disparu, elles s'abandonnent à leur affliction.

— A terre! A terre!
Tout est perdu. Déchirez votre péplos
et frappez-vous la poitrine,
et couvrez-vous de cendre,
120 et recommencez vos plaintes!
— Les Dieux
n'entendent point.
— Malheur, honte, épouvante
sur nous se précipitent.
— Une Erinys fond sur nous, venue
du palais d'Œdipe. Voyez la lueur
rouge de ses torches!
— L'oracle
de Loxias!
— Adraste! Adraste!
— Fils, ô fils
décomposés!
— Argos déserte!
— Thésée est mort!

Les mères se prosternent, la face contre terre, sous leurs sombres manteaux, gémissantes. Et soudain, de l'ombre du péristyle, hale-

tante, surgit la Minoïde. Elle entend la nouvelle inattendue; elle s'arrête à la vue du chœur prosterné; et elle demeure silencieuse, tandis que sa passion contenue illumine sa pâleur.

PHÆDRE.

O Thanatos, la lumière est dans tes yeux!

Prosterné aux pieds de l'invocatrice, le chœur se tait, réprimant ses sanglots sous les plis lugubres.

Je t'offre mes bandeaux splendides et mon peigne
130 et la résille et la mitre et le voile.

Elle se penche vers les douloureuses, encore haletante. La nourrice Gorgô est derrière elle, dans l'ombre.

Femmes
hôtesses, levez
votre visage et répondez à Phædre. Femmes
hôtesses, répondez-moi : Qui, le premier,
apporta cette parole,
cette parole de la mort?

Les Suppliantes relèvent la tête, mais demeurent accroupies, les unes s'appuyant sur leurs mains, les autres, sur leurs coudes, interdites.

UNE DES SUPPLIANTES.

Que demandes-tu,
reine hospitalière? que nous demandes-tu?

PHÆDRE.

Avez-vous vu et entendu le messager? Æthra l'a-t-elle [reçu?

LA SUPPLIANTE.

N'est-ce point toi, qui le vis et l'entendis,
là, dans tes demeures, ô clair sang
140 d'Hèlios?

PHÆDRE.

Ce sont vos cris,
vos cris que j'entendis, femmes d'Argos.

LA SUPPLIANTE.

Et non le messager naval? Tes servantes,
dans le grondement du bronze, t'invoquaient.

PHÆDRE.

Ce sont vos cris.

LA SUPPLIANTE.

Ton nom, une voix
de terreur le criait. Aussitôt
nous tressaillîmes.

PHÆDRE.

Ce sont vos cris, femmes
en démence!

LA SUPPLIANTE.

Pourquoi t'irriter contre nous,
Titanide?

PHÆDRE.

Où était donc
Æthra? où était-elle?

LA SUPPLIANTE.

Elle était ici, Titanide.

PHÆDRE.

150 Et qu'a-t-elle dit?

LA SUPPLIANTE.

Elle est restée muette.

PHÆDRE.

Où est-elle,
à présent?

LA SUPPLIANTE.

Elle a quitté le palais.

PHÆDRE.

Va,
Gorgô, et cherche-la.

La nourrice se dirige vers le propylée.

Donc,
au seul bruit du bronze et de mon nom
crié, vous avez présagé,
ô Suppliantes, l'événement déplorable?
Auriez-vous donc coutume de mâcher l'amère
feuille du laurier delphique?

LA SUPPLIANTE.

Reine
hôtesse, épouse chère au grand Ægide,
Phædre inoubliable,

160 si le frémissement de nos cœurs sans force, opprimés
par tant de destin nous abusa...

La voix de la nourrice qui revient interrompt celle qui implore.

GORGÔ.

Æthra
va au-devant du messager, qui accourt,
couronné d'un signe de victoire.

PHÆDRE.

Hurleuses forcenées, avez-vous entendu?
Troupeau tondu qui depuis tant de jours et de nuits
emplis de tes plaintes ce palais
et moi d'angoisse, ne t'amenderas-tu?
Immortel, le grand Ægide est immortel,
et vous l'avez pleuré!
170 Il ne meurt pas, non, il ne meurt pas; et vous avez
gémi son nom, vos lèvres
sur les dalles hospitalières!
Ah! le compagnon
de Méléagre n'a point sa force liée
au tison consumable, que peut
soudain replonger dans le feu
une main cruelle; et les semailles de Kadmos
n'ont pas produit l'homme qui d'un chêne
noueux brisera l'os dur de ses tempes,
180 comme il fit à Bianôr au cours du festin.
Non. Si jamais il franchit les sourdes portes
de l'Ombre, ce ne sera point pour rendre l'âme,
mais pour forcer Perséphone.

LA SUPPLIANTE.

Reine
hôtesse, il est beau que tu compares
ton époux magnanime
à un dieu impérissable.
Mais pourquoi, s'il a vaincu et te revient,
pourquoi te courroucer dans ton cœur
sans joie? et pourquoi ta bouche est-elle terrible
190 comme les arcs incurvés
dans ta chère Knôsos, ô Minoïde?

PHÆDRE.

Les connais-tu
les grands arcs crétois? Toi qui parles
avec la parole à double tranchant cachée
dans une pâle gaine,
n'es-tu pas la mère d'Hippomédôn
que tu envoyas délirant de combat
et hurlant comme une Thyiade à la Porte
de Pallas Onka?

LA SUPPLIANTE.

C'est moi.

PHÆDRE.

La lance kadméenne
de bronze te l'a tué.

La mère du héros se replie sur elle-même, en se cachant le visage. Phædre se penche vers la douloureuse.

Lui aussi, lui aussi, n'est-ce pas?
Mère, tenait pour plus cher que ses yeux
son arc, et pour plus vénérable qu'un dieu;
lui aussi n'aimait
que les chevaux aux belles crinières,
les chiens rusés, les chars bien construits,
et que battre les bois,
tuer les bêtes,
entasser les proies,
tresser pour Artémis implacable
une couronne sur la vierge prairie...
Ah, tu pleures?

La mère du héros tué pleure dans ses paumes voilées par le péplos.

Tu peux pleurer
encore! Tu peux boire
tes larmes!

GORGÔ.

O ma fille!

PHÆDRE.

Tu es heureuse,
mère d'Hippomédôn,
heureuse dans ta douleur. Tu donneras
à ton fils sa part de parfums,

sa part de flamme,
et les victimes, et le chant, et le haut sépulcre;
et tu parleras avec son Ombre,
et tu entendras l'aède célébrer
220 un des Sept contre Thèbes, né de toi;
et tu vivras ta vieillesse
selon la loi des Dieux;
et tu auras ta nourriture et ton sommeil et ton silence,
l'eau pour te désaltérer, l'ombre
pour tempérer l'ardent soleil,
et dans ta mémoire les jours joyeux,
et ta douleur entre tes mains
pareille à une urne que tu portes, que tu soupèses,
que tu connais, que tu reposes dans ton sein
230 comme pour nourrir de toi, une fois encore,
ton cher petit; et tu ne crains pas
qu'il ne s'en échappe des serpents, qu'il ne s'en exhale
des poisons, qu'il n'en monte
une pestilence secrète, pour te saisir,
et te corrompre et consumer.

GORGÔ.

O ma fille!

PHÆDRE.

Et ton âme ne crie pas
suppliciée dans chaque goutte de ton sang;
et le vent, qui rafraîchit l'herbe, ne tourmente pas
ton corps solitaire; et la nuit
240 anxieuse ne s'angoisse pas de ton souffle;
et le jour ne te lie point à sa roue
cruelle; et tu n'entends pas, et tu n'entends pas,
hérissée d'horreur, et tu n'entends pas, au fond
de toi mugir le monstre
fraternel...

GORGÔ.

Tais-toi!
Ne l'écoutez point!

Pâle comme la cendre, Phædre a dans ses yeux divins l'image honteuse du labyrinthe dédaléen. La nourrice effrayée la retient et la soutient.

PHÆDRE.

Mais Phædre,
Phædre inoubliable.....

GORGÔ.

Ne l'écoutez point! La fureur l'entraîne.
Mère d'Hippomédôn, elle a déliré,
250 elle a déliré. Femmes hôtesses, elle est démente.
Ne la voyez-vous pas? Il n'a plus de couleur
son triste sang. Elle est agitée,
le soir venu, par une angoisse
brûlante comme le délire. Et sa parole est vaine.

La mère d'Hippomédôn se détache du chœur des Suppliantes, les joues arides, les lèvres raffermies, voix éloquente pour toutes les autres comme une seule douleur sept fois éprouvée.

LA SUPPLIANTE.

O Gorgô, chacun d'entre les mortels parle
en vain, et pleure en vain,
et en vain se réjouit; car l'événement
le transforme
et la faute le décolore;
et nul ne dira jamais ce qu'il vit,
260 et nul ne dira jamais ce qu'il sut,
car tous les fronts ont pour diadème
la cécité, et jamais les apparences ne sont certaines;
et les Immortels façonnent pour chacun
une douleur nouvelle et une nouvelle erreur et un nouveau
supplice, et rien ne les distrait de leur œuvre.
O nourrice, mon cœur redoute qu'un malheur
ne croisse dans ce palais,
chien difforme aux crocs
obliques, à l'œil torve.
270 C'est pourquoi je sèche mes larmes à la pensée
que le nôtre semble moins atroce,
que semblent moins misérables nos fils errants, Ombres
illésées, sur les asphodèles;
car, sans doute que pour l'homme, le mieux
c'est de n'être point né, ou, s'il naquit,
de franchir au plus tôt le seuil de l'Invisible.

Quand s'achève la thrènôdie paisible sur le sort de l'Éphémère, soudain s'éclaircit la voix courageuse de la Suppliante pour tirer de leur torpeur les Argiennes encore prosternées.

Essuyez vos larmes, ô vous dans le deuil
égales. Relevez-vous.
Et sculptez la douleur d'une main ferme
280 afin qu'elle supporte le poids de la gloire.
Æthra conduit le messager couronné.

Conduit par Æthra survient le messager naval que ceint le feuillage du peuplier cher à l'Alcide et à l'Ægide.

LE MESSAGER.

O Titanide, fille du Roi des Iles,
Mères des Sept Héros revendiqués,
c'est une grande nouvelle que j'apporte :
la victoire de Thésée!

LA SUPPLIANTE.

Que la sainte couronne verdoye
toujours sur la plénitude de tes jours,
ô Annonciateur!

LE MESSAGER.

Je suis Eurytos, fils d'Hylacos,
le conducteur du char
290 de Kapanée frappé par la foudre
du Dieu. Je fus prisonnier,
à présent, je suis libre. Ne me reconnais-tu point,
Astynomè, fille de Thalaos?
Tu m'as donné ma nouvelle cuirasse d'or.
Il est désormais sacré, ton sang, ô mère.

Astynomè s'approche de lui craintive et, soulevant son voile, cherche à le reconnaître dans le demi-jour.

LA SUPPLIANTE.

C'est toi? Tu es sauf! Je te reconnais à tes noirs
cheveux et à tes yeux glauques. Pas une étincelle
ne t'atteignit? Et tu étais à ses côtés?
Tu avais coutume de chanter, Eurytos,
300 près des chevaux qui paissaient l'épeautre;
et tu chantais ce jour-là
en attelant au char le blanc cheval et l'alezan.

Il me souvient de toi. Tomba-t-il foudroyé?
A-t-il jeté un cri? N'a-t-il pas appelé sa mère?
Dis-moi, oh! dis-moi au moins son dernier soupir!

LE MESSAGER.

Je vais te le dire. Il était à la Porte Electre.
Non sur le char mais descendu. Il avait déjà
percé, de sa lance de frêne, la gorge
de Polyphontès. Et toutes
310 les tours n'étaient qu'un seul hurlement d'hommes
sur le destructeur. Et les trompettes sonnèrent
l'assaut. Et il dominait leurs éclats
de sa voix de bronze.
Et il était devenu pareil
au Titan gravé
dans l'orbe de son écu,
qui sur l'épaule porte la Ville
déracinée de ses fondements.
Et elle disait à la Ville,
320 sa voix de bronze :
« Thèbes aux sept portes,
enceinte de belles murailles,
je te raserai,
dussé-je combattre les Dieux;
quand bien même le feu du ciel me frapperait
tu périras. »

Dès le commencement du récit Phædre s'avance vers Eurytos comme si elle buvait une à une ses paroles héroïques. C'est du fond de ses entrailles que s'échappe son premier cri. Et, à présent, elle est grande, palpitante, comme la Muse qui exulte au début de l'hymne, avec tout son visage qui écoute, avec tout le souffle qui inspire, réprimant presque l'impatience d'accélérer du heurt de son pied, le rythme.

PHÆDRE.

Ah! tu m'enivres!

LE MESSAGER.

Puis il ôta
et lança loin son casque.

PHÆDRE.

Tu m'enivres! Parla-t-il ainsi?
330 Blasphéma-t-il contre les Dieux,

homme d'Argos? Défia-t-il de son front
l'ire des Implacables, lui, lui seul?

LE MESSAGER.

Je l'entends encore, Titanide.

PHÆDRE.

Et il n'avait plus
que ses cheveux sur la tête?

LE MESSAGER.

Une tête sans défense.

PHÆDRE.

Qu'il secoua trois fois,
le lion?

LE MESSAGER.

Dans le vent et l'azur
elle rougeoyait, dressée
comme une flamme indomptable.

PHÆDRE.

Et les dards
ne l'atteignaient point?

LE MESSAGER.

Il paraissait sacré,
car le regard du Dieu
340 était déjà fixé sur lui.

PHÆDRE.

Il ne criait plus?

LE MESSAGER.

Il était silencieux.

PHÆDRE.

Il ne renouvela point le défi?

LE MESSAGER.

Il était sûr que le Dieu l'avait entendu.

PHÆDRE.

Lui et le Dieu, seuls combattirent,
alors, et les hommes ne comptèrent plus?

LE MESSAGER.

Lui et le Dieu, seuls.

PHÆDRE.

Et la lumière avec eux?

LE MESSAGER.

C'était le haut jour.

PHÆDRE.

D'ombre il n'en était point?

LE MESSAGER.

Celle du bouclier bombé au-dessus de lui;
car ainsi protégé il gravissait
350 l'échelle appliquée à la muraille.
Il montait sans s'émouvoir
sous les pierres des défenseurs.
Et la grêle tombait dru sur le fer
et dru sur le coude engourdi,
qui ne céda point. Si bien que céda le cœur
thébain; car sur la muraille dégagée,
parvenu au sommet, bondit le Héros terrible.
Et il s'arrêta. Et il se découvrit.
Et ce fut lumière et silence de prodige.
360 Alors on entendit par trois fois crier l'aigle
du fond de l'Éther sublime. Et le destructeur
à ce cri, leva sa face ardente
d'inhumaine vertu, pareil à un dieu.
Et la voix de bronze
retentit : « J'accomplis mon serment. Je prends Thèbes. »
Et sa droite lança la lance au double cuir
contre l'Éther.

D'un geste irrésistible et les regards levés, Eurytos fait le simulacre de l'action téméraire. Mais soudain il se trouble et vacille. L'ardente inspiratrice lui redonne du souffle, qui est penchée vers la transfiguration de la mère.

PHÆDRE.

Poursuis! Poursuis! Homme,
ne tremble pas! Ne perds point ton haleine!
Il te faut, à présent, chanter comme l'aède,
370 et comme en attelant les deux chevaux
sonores. Le cœur terrible vient de renaître
dans la poitrine maternelle. Sa rumeur domine
ta parole. Verse-lui la gloire!
Comme tu raidis les rênes du char,

imagine que tu tends les nerfs de la lyre.
Hausse la voix!

LE MESSAGER.

La lance ne retomba point.
Et ce contempteur des Dieux célestes
sourit comme ne sourit point l'homme.
Il se penchait déjà, prêt à franchir
380 d'un bond la Porte. Le feu inévitable
l'atteignit au sommet de la tête.

Resplendissante de ferveur, un genou plié à terre, Phædre embrasse les flancs taris d'Astynomè ainsi que le tronc d'une yeuse qui vacille.

PHÆDRE.

Mère, mère, je t'entoure de mes bras.
La foudre ne t'a point frappée. Tu grandis.
Je te sens pleine d'une immense vie.
Entends l'aède! Entends l'aède! Comment
a-t-il heurté la terre, le Foudroyé?

Dans le souffle qui l'incite, le conducteur de chars, sous la couronne de peuplier, est noble comme un chanteur de paroles ailées. Une anxiété secrète fait trembler sa voix, mais ne la brise point. Et il est immobile devant le groupe sublime, car la Titanide soutient toujours entre ses bras l'yeuse palpitante.

LE MESSAGER.

Son âme cimenta tous ses membres
contre l'éclatement, de sorte que le choc
ne les arracha point, et même le bouclier à son coude
390 demeura fixé et les autres armes au torse;
mais toute la crinière s'enflamma,
s'envola dans l'Éther hostile. Et l'âme,
d'une secousse retourna
le corps, en sorte qu'à la renverse il tomba
de la muraille; à la renverse
il tomba, non pas sur le ventre, non pas avec la honte
d'avoir mordu la boue sanglante;
à la renverse il tomba : os et métal,
la masse fumante tournoya,
400 heurta la terre, résonna; sur le dos,
dans un cercle d'horreur et de silence,
il gisait avec son inaltérable audace

sur son front noir. Et il semblait sacré.
Et il était fumant comme si la terre
juste eût été son bûcher.

D'un bond, la Titanide est debout et elle rayonne, telle la Muse ravie dans l'or tourbillonnant des feuilles apollinaires, telle la Ménade frémissant sous le tympanon creux et la fureur ineffable.

PHÆDRE.

Victoire de feu! Réjouis-toi,
Astynomè! Quel bûcher,
quel bûcher dresserons-nous
à l'Impie! A présent je t'ordonne de chanter,
410 conducteur du char,
car c'est pour cette victoire
que tu parais couronné, et non pour l'autre.
Je t'ordonne de chanter. Où
sont les flûtes? La foudre du Dieu,
sans éclair, fut comme une massue ou
un épieu; mais quel ne fut l'éclair de l'âme
dans ce sourire qui n'était point d'un homme!
Puissé-je l'avoir! Puissé-je
de mes malheurs l'exprimer, et de ma beauté!
420 Je veux conduire jusqu'à la Mer le chœur
funèbre pour celui qui lança son javelot
contre l'Éther sublime et qui sourit ensuite.

ÆTHRA.

Phædre vertigineuse,
serais-tu devenue contemptrice
des Dieux?

PHÆDRE.

Hormis un seul,
ô mère irréprochable de Thésée,
hormis le seul qui n'aime point les présents,
ni l'autel, ni les libations, ni le pæan;
hormis celui-là seul.

ÆTHRA.

Quelle mauvaise
430 herbe fût mêlée à ta boisson,
ô ma bru, qui me dis
ces paroles de honte?

PHÆDRE.

De la suppliante j'appris
que chacun d'entre les mortels parle en vain.
Il est une loi pour les vivants,
il est une loi pour les morts.
Mais celui qui parle en moi
ne peut être apaisé par des offrandes.
Prépare le vin et l'huile et le miel en abondance
440 pour le bûcher, ô vénérable;
et donne tous les baumes que tu conserves
dans les coffres. Je couperai tous mes myrthes.
Que la hache soit la lueur
de ma nuit sans sommeil!

Elle se tourne vers le messager et, comme si toute son exaltation se fût soudain calmée, elle parle avec des accents de mélodieuse tristesse.

Homme, conduis les Suppliantes jusqu'à la nef
des héros sans sépulture, avant que le pleur
d'Hespéros jaillisse sur la douleur de la Mer.

LE MESSAGER.

Titanide, il se sont déjà consumés
les bûchers.

Il semble que le vent du deuil agite de nouveau les plis des noirs péplos.

Non, ne gémissez plus,
450 ô mères. Nulle de vous
n'eût supporté l'horrible vue
des fils sans sépulture.

LES SUPPLIANTES.

Ah! tu ne sais pas,
jeune homme, tu ne sais pas
la force de l'infinie douleur!
— Ainsi donc jamais nous ne pourrons toucher
nos fils exsangues!
— Furent-ils lavés, leurs corps, avec l'eau
tiède?
— Enveloppés de lin?
— Oints de baumes?
— Qui les porta sur les lits?

— Qui dressa
460 les bûchers?

LE MESSAGER.

Ils furent dressés dans la vallée
du Cithéron par le Roi, au pied de la Roche
d'Éleuthères. Et j'atteste
que pas une main d'esclave ne toucha un seul
des cadavres. Thésée
accomplit les rites et veilla
tant que ne furent brûlés les corps; et puis il choisit
les blancs ossements et sépara les cendres.

UNE DES SUPPLIANTES.

Honoré soit-il par tous les hommes
tant que durera parmi les hommes la Loi
470 sainte de l'Hellade!

Phædre silencieuse, adossée à la haute colonne, respire vers la Mer. Et les pensées indicibles rendent son visage pareil au visage du pilote étincelant d'un secret d'étoiles.

LE MESSAGER.

Or, écoute-moi, Astynomè
qui de moi te souviens.
Et toi dont le visage est enivré et fermé,
qui plus ne couperas tous tes myrthes,
écoute-moi, cœur profond. Je te dirai,
Phædre, si tu m'écoutes, une autre belle mort.

Deux hauts bûchers de pin furent dressés
par l'Ægide. Sur l'un il brûla
successivement les Chefs; mais à l'écart il offrit
l'autre à la divinité du Foudroyé,
480 il offrit l'autre, à l'écart,
à l'élu de la Foudre.
La Roche dominait.
A l'entour c'étaient les ombres longues des lances.
Et les flammes rugirent
Avec une rouge fureur de lionne.

Sculptées dans le profond silence, toutes les douleurs sont attentives. Et Phædre, de son pas musical, s'avance.

Écoute-moi, cœur profond. Je te dirai,
Phædre, si tu m'écoutes, une autre belle mort.

Les flammes rugissaient, furieuses,
sous l'effort de l'Auster; et mêlée à beaucoup
490 de miel, sous le cadavre, grésillait
la graisse des victimes écorchées.
Et il y avait là, dans le feu, les deux chevaux,
ô Astynomè, qui avaient soufflé
le feu par leurs narines dans le dos
des hommes vaincus. Et soudain, sur la Roche,
dans le tourbillon des péplos
et de l'or gemmé et des cheveux
épars, comme un frémissement de plumes,
comme une volée d'ailes, au terme du vol,
500 apparut...

Un cri s'échappe du cœur divinateur d'Astynomè, vers l'apparition volante.

LA SUPPLIANTE.

Evadnè! Evadnè!
Hélas, mon songe disait vrai! D'où venait-elle?
Comment? Elle était restée dans la haute maison
près de son enfant Sthénélos.

LE MESSAGER.

On l'avait vue
sur un char dans Haliartos, seule
avec deux esclaves et l'aurige,
en robe nuptiale
et couronnée, sur la route de Thèbes.

LA SUPPLIANTE.

Le vieil Iphis n'était pas avec elle?

LE MESSAGER.

Elle était seule.

PHÆDRE.

Elle était seule, elle était seule et couronnée,
510 plus belle qu'à son métier, ô grande Astynomè.
Ne l'as-tu point vue, en songe, hérissée de lauriers?
Laisse resplendir le bûcher! Homme, poursuis.
Aède, chante. Sur la Roche elle apparut.

De nouveau elle est comme la Muse qui, tout en recevant, donne. Elle suit et conduit le récit de l'action magnanime. L'aède révélé la regarde comme pour l'interroger. En répondant, elle demande. Elle reçoit le feu et le propage.

LE MESSAGER.

Quand ils la virent au milieu des étincelles
innombrables, debout contre le vent et toute
ailée, les Athéniens
brandirent leurs longues lances croyant
la Vierge apparue,
chère à Pallas Athénée. Mais les Argiens
520 reconnurent Evadnè; et ils dirent son nom.
Alors, dans le rugissement des flammes,
elle s'écria : « Je suis Evadnè,
mais la Victoire est avec moi. Et avec elle
vous me voyez prête au vol qui outrepasse. »
Et la multitude des guerriers
s'émerveilla; et en tumulte se pressa
sous la Roche; et se fit attentive. Alors,
environnée d'étincelles innombrables,
elle s'écria : « Salut, ô Lumière!
530 Un immense flambeau nuptial est allumé
pour des noces nouvelles.
Qu'elle soit une cendre seule
avant l'aube, Evadnè,
avec le Héros qu'Evadnè
aime, aux Portes de l'Ombre une seule
Ombre, pour l'Hellade une seule gloire! »
Et elle se précipita dans les flammes.

LA SUPPLIANTE.

Hélas! Hélas! Sthénélos! Sthénélos!

Vraiment Phædre est frappée par la réverbération du bûcher et emportée par l'impétuosité de l'action. Elle ravive et célèbre en elle le glorieux holocauste.

PHÆDRE.

J'entends. Et plus ne rugirent les flammes
540 d'où monta un chant de cithares.
Et les guerriers sentirent le fer

de leurs casques se hérisser de lauriers,
ravis dans l'allégresse de l'hymne.

LE MESSAGER.

Ils regardaient le prodige,
frémissant comme dans le combat.

PHÆDRE.

Je vois. Et elle se souleva,
dans la rougeur volubile, pour se faire
plus proche, encore plus proche du corps ardent.

LE MESSAGER.

Nous aperçûmes ses bras
550 levés, comme les torches de Perséphone.

PHÆDRE.

Sans ceinture. Et seule, ô Amour! seule
la nudité du feu
était sur elle, sur son désir éternel.

LE MESSAGER.

Et les guerriers entonnèrent le pæan,
à demi-voix, en cercle.

PHÆDRE.

O hymen!
Et elle se replia comme se replie
la lèvre de la flamme
afin de se nourrir et de jouir. Elle s'égalait
à la dépouille embrasée,
560 comme la lèvre vorace
qui se nourrit et jouit,
qui consume et reluit
et ne cesse de chanter. O hymen, hymen
d'Evadnè! O froid Léthé sur la brûlure!
O rosée sur le bûcher,
ô pleur silencieux de l'aube sur la cendre!
Est-il donc aboli l'esclavage des Dieux?
Homme, atteste que ce n'est pas avec le vin noir
que fut éteinte la braise
570 mais avec toutes les larmes de l'aube!
Nulle fleur ce jour-là ne connut de rosée.

ÆTHRA.

Phædre, pourquoi délires-tu?

PHÆDRE.

Et qui recueillit
la cendre et les ossements, ô témoin?
Le roi Adraste à la douce voix?

LE MESSAGER.

Titanide, le roi Thésée.

PHÆDRE.

O admirable destin!
Qui donc était plus digne? qui donc
avait des mains plus pures
de tout parjure et de tout artifice?
580 Qui pouvait discerner
la cendre prodigieuse
sinon celui qui entraîna
de force sur la nef
attique à la voile
noire, les deux sœurs
filles de Pasiphaë
pour laisser l'une, la plus docile, Ariane
aux belles tresses, sur les bords
sauvages et imposer à l'autre un joug cruel?

Farouche, et la bouche enflammée de nouveau par la haine, elle se tait. Sous le blâme d'Æthra, elle s'éloigne et s'appuie contre l'épaule de la nourrice en fermant les paupières.

ÆTHRA.

590 Phædre, Phædre, tu délires comme la Thyiade
nocturne! Un âcre mal
habite dans ton cœur,
et tu l'ignores. Conduis-la,
ô Gorgô, dans ses demeures. Et vous, femmes
hôtesses, venez avec moi,
afin que j'accomplisse le vœu et qu'en vain
vous n'ayez apporté les rameaux suppliants d'olivier
dans la terre où Thésée
imberbe retira les sandales et l'épée
600 de dessous la pierre avec son destin admirable.

Et au nom du vengeur,
Mères, je vous donnerai les sept urnes de bronze.

En silence, les Suppliantes suivent Æthra. Et la troupe douloureuse s'éloigne en laissant l'ombre derrière elle plus épaisse. Phædre rouvre les yeux et se retourne. Et la fille du Thalassocrate respire vers la Mer avec une merveilleuse tristesse. De nouveau ses pensées lui font le visage pareil au visage du pilote à travers les syrtes inconnues, rayonnant d'un secret d'étoiles. Rêveur, le messager la regarde, comme celui qui, d'un vol soudain descendu, reprend son voyage à pied.

PHÆDRE.

Homme d'Argos, je te ferai un beau présent
avant que tu partes.
A toi qui près de tes grands chevaux
aimas le chant, ô conducteur du char
de Kapanée, la fille du Roi des îles,
Phædre, issue de Pasiphaë née du Soleil,
veut donner une lyre
610 d'ivoire, œuvre de Dédale, qui elle aussi
est pourvue d'un joug; et d'or est le joug
vocal. Et elle te la donne
pour que d'aurige tu deviennes aède,
à présent que sont brûlés tes grands chevaux
et que tu ne peux servir un autre maître.

LE MESSAGER.

Reine Phædre, tu me fais un tel don
que tu n'en pouvais faire un plus grand ni plus saint :
une cithare belle, bien construite,
œuvre d'un artisan fameux,
620 et pourvue d'un joug d'or! Puissé-je,
à mon retour, rencontrer le chœur
des sœurs Aonides,
comme Thamyris le Thrace,
en un lieu désert, près d'une fontaine;
et qu'elle sème en mon cœur les chansons,
celle qui comme toi porte sa chevelure
à la façon d'un casque rutilant
et tourna vers le temps
trop désirable ses soupirs.

PHÆDRE.

630 Et quel est, aède, le temps
trop désirable? le passé
peut-être? le futur? Dis-moi.

LE MESSAGER.

Ce qui fut, femme, reviendra.

PHÆDRE.

Comme revient la faute maternelle?

Elle a parlé, lente et farouche. La donatrice de la lyre se renfonce dans l'ombre orageuse. Le ferment de l'impiété lève encore dans la fille de Pasiphaë contre l'injustice des Dieux. Farouche, elle se tait pendant quelques instants, avec son geste habituel de presser sur sa bouche le dos de sa main, comme sur une plaie cuisante.

Va. Mais ne t'approche point de l'Héliconide.
Prends garde qu'elle ne t'aveugle
comme elle aveugla Thamyris, et ne t'estropie.
La Muse aussi, comme les autres dieux,
vend son bien au prix de maux
640 infinis. Écoute ton cœur et apprends l'art
de ta plus profonde liberté.
« Cœur, dis-moi l'homme »,
doit être le début de chacun
de tes chants. « Dis moi l'homme qui lança
contre l'Éther son javelot et qui sourit ensuite.
Dis-moi la mortelle qui dédaigna
Apollon et du bûcher fit son lit nuptial.
Dis-moi le feu et le sang, et la beauté
créée par la foudre. »

LE MESSAGER.

650 Je t'obéirai, Titanide.

PHÆDRE.

Et n'oublie pas dans tes chants,
si le bruit de l'événement te parvient
celle qui te donna l'œuvre dédaléenne,
de qui déjà tu as loué la chevelure
et qui, au lieu du casque aux cinq jaspes,
porte l'impitoyable griffe aux ongles
étincelants, attachée où se fait douloureuse

la racine infernale des cheveux.
Elle l'aperçoit dans l'orbe de son miroir
660 et toute secouée vacille,
sous une nuée de colère,
entre le crime et la mort.

Elle demeure attentive à la figure de son destin; puis elle se secoue.

LE MESSAGER.

Oh! puissé-je te donner
Phædre, une parure éternelle!

PHÆDRE.

Va, homme d'Argos. Que le miel adoucisse
le vin de mon hôte.

LE MESSAGER.

Il me faut encore, reine hôtesse,
achever ma mission. Où trouverai-je
le fils aîné de Thésée,
670 le dompteur de chevaux, Hippolyte?

De nouveau elle est comme une braise qui soudain se couvre de cendre. D'une voix étouffée, elle répète le nom redoutable.

PHÆDRE.

Hippolyte!

Presque courroucée, elle interroge.

Que veux-tu
du fils de l'Amazone?

LE MESSAGER.

Le roi Adraste lui offre trois présents.

Frénétique, elle erre çà et là, comme si la harcelait un taon intolérable.

PHÆDRE.

O Gorgô,
n'as-tu pas entendu l'aboiement de ses chiens?

GORGÔ.

Je n'ai rien entendu.

Comme en délire, la Crétoise s'obstine, les mains aux tempes, avec un battement pénible des paupières, tout à la fois excitée et languissante.

PHÆDRE.

Si, toujours on l'entend, partout

on l'entend, partout. L'air en devient
sourd, et rauque le vent. Toujours on l'entend.
Ne revient-il aussi le fils de l'Amazone?

GORGÔ.

Il chasse le sanglier dans les forêts
680 près de Methana, de l'autre côté de l'isthme. Il rentre
à la nuit sombre, avec toute sa meute,
à la lueur des torches de pin,
au son des cors. Tu l'entendras, ô messager.

Phædre se rapproche de l'homme d'Argos, réprimant son trouble, lui parlant d'une voix qui s'arrête et reluit entre ses dents.

PHÆDRE.

Quels présents lui envoie Adraste? Quels
présents?

LE MESSAGER.

Arion, ô Phædre,
le cheval noir-azur de divine
lignée, rapide, au sabot
sonore comme le crotale de bronze,
dont le vaste poitrail recèle un cœur
690 bouillant. Adraste le reçut du Tyrinthien
après le meurtre de Kycnos. Il vainquit
avec lui dans les jeux Neméens; il eut, grâce à lui,
la vie sauve devant Thèbes
où tombèrent les sept autres
Chefs de phalanges. Le sage roi
aujourd'hui l'offre au fils de celui qui dans Thèbes
racheta les Héros sans sépulture.
Comme il est beau, Titanide!

PHÆDRE.

Et dis-moi : l'autre présent?

LE MESSAGER.

700 Un cratère d'argent
à deux anses, pouvant contenir
six mesures, avec autour représentée
par le métal, une chasse aux lions,
œuvre d'un artisan sidonien;
un cratère apporté dans le port d'Argolide

par des marchands phéniciens.
Plus beau vase jamais ne se vit, Titanide.

PHÆDRE.

Et dis-moi : le troisième don?

LE MESSAGER.

Une esclave haut-ceinturée, une Thébaine
710 aux sandales vermeilles,
la fleur du butin, une vierge royale,
issue de l'un des cinq guerriers
qui en souvenir du semeur Kadmos furent appelés
Spartoï à la fontaine d'Arès.
On dit qu'une nuit elle fut
oubliée par sa mère
dans le temple d'Apollon Isménien
et qu'elle en sortit au matin
la poitrine gonflée d'angoisse fatidique
720 et la chevelure ceinte
d'un serpent. O Titanide, elle est très belle.

Ayant reçu le coup sous la mamelle, furibonde elle tressaille, comme à l'odeur de son propre sang.

PHÆDRE.

Je veux la voir! Je veux
la voir! Où est-elle?
Là-bas sur la nef noire?

LE MESSAGER.

Déjà on l'a conduite dans le palais et confiée
aux servantes qui préparent le bain.

PHÆDRE.

Va, homme, va. Restaure-toi. Va. Mange,
bois, dors. Va!

Sans retenue elle s'abandonne à sa frénésie, se dirigeant vers le propylée qui laisse passer le vent marin et la dernière lumière.

Gorgô,
je veux la voir. Entends-tu
730 les aboiements? Revient-il? Écoute, écoute!

GORGÔ.

On n'entend rien.

PHÆDRE.

Tu te trompes, tu te trompes.
Le piétinement des chevaux, la clameur...

GORGÔ.

Non, ma fille. La rumeur est en toi
comme elle est dans la conque marine.

PHÆDRE.

Tu connais
le rit? Quand Rhodeia
frappait le bouclier
du Corybante, la déesse apparaissait
entre les deux portes, debout;
et farouche, elle m'épiait : « Phædre! Phædre! »
740 Mais était-ce ta voix?
Et elles pleuraient Thésée,
les Suppliantes! Une victime, une victime,
ô Gorgô, non pour celle-là
mais pour l'autre ennemie, pour Hécate
qui monte de dessous terre
et demande le sang pur de la gorge.
Tu connais le rit?

GORGÔ.

Apaise
ton anxiété, apaise ton anxiété!
Ton tumulte assourdit
750 tes pensers délirants.
Ton visage palpite
entre tes cheveux comme le cœur éclatant
du coureur. Et je ne pourrai le calmer,
ô ma fille, ton mal!

PHÆDRE.

Ah! nourrice, la bête qu'il frappe
se retourne et lèche
profondément sa plaie et soulage
sa douleur. Prends-moi,
place-moi sur un char, et fouette, et emporte-moi
760 vers Méthana, emporte-moi
près du flot qui déferle
sur la plage de Limna, et que je boive

le vent, que je respire
l'écume, que je me baigne!
Où est cette Thébaine? dans le bain?
Je veux la voir, je veux
la voir. Va, va la chercher. Que je la tienne
dans mes mains! La nuit vient.
Prends la torche, prends
770 l'eau lustrale, et l'orge salée, et la corbeille
et les couronnes. Tu connais le rit.

Elle pousse Gorgô qui s'éloigne en silence. De ses yeux troubles, elle la suit jusqu'au propylée, à travers lequel pénètre dans l'atrium obscurci la lumière violacée du crépuscule. Elle se tient aux écoutes, penchée, respirant le vent d'une bouche haletante. Soudain elle tressaille et se retourne comme à l'appel de son nom; et elle voit reparaître la grande Aphrodite obstinée, dans l'ombre de la longue colonne. Elle marche vers l'apparition, courbée en avant avec des airs de fauve, comme si les pattes souples et muettes de la panthère portaient en songe sa soif et sa rage.

Elle parle tout d'abord d'une voix suffoquée, âcre d'impiété, avec un geste égaré de la main qui semble débarrasser sa bouche d'une écume pénible et puis se lever vers l'ombre de ses cheveux comme pour toucher l'aiguille qui la traverse.

Déesse, que veux-tu donc de Phædre? Cruelle
bête, avec ton front bas
sous l'or pesant sculpté,
famélique obstinée à ta proie;
avec, sur ce menton invaincu, ta bouche
chaude comme l'écume de cette mer
qui te jeta parmi les hommes,
ô mille fois adultère du Ciel;
780 avec cet azur léthéen qui fume
autour du charme louche de tes yeux,
ô amante de l'Imberbe;
avec la marque du baiser
sur ton col aussi fort que le col
de la cavale thessalienne; et pleine
de sang comme de vin; et environnée
de chair comme d'incendie, oui, honte
d'Hèphæstos; si tu me regardes
je te regarde, si tu t'approches
790 je m'approche, désespérée de combattre.

D'une main menaçante, elle fait le geste de tirer la longue aiguille de ses cheveux.

Tu me méprises? Si tu es mon ennemie,
je suis aussi ton ennemie.
Pour armes tu n'as
que tes molles mains meurtrières.
Je pourrais te transpercer,
veine à veine comme dans le travail
de mon horrible nuit,
de cette aiguille je transperce, feuille à feuille,
le myrthe sacré!

Ivre de sacrilège, elle fait le geste de s'élancer; mais elle s'arrête soudain, comme si son élan se cassait par le milieu à la manière de l'arc de frêne trop tendu par la corde. Sa voix faiblit et, pâle comme la cendre, elle laisse tomber l'aiguille impuissante.

Non. Je te cède. Invaincue,
800 tu es invaincue. Tu délies mes genoux,
tu romps mon échine
de ton seul regard. Tu es comme la mort,
et ne fais point mourir.
Et je me meurs avec tous mes esprits,
je me dissous avec toutes mes moelles;
et je t'implore, par le fils
de Myrrha, par Adonis blessé,
par l'enfant du désir
infâme, par l'Imberbe,
810 ton bien-aimé que pleurent
les femmes de Phrygie
sur sa couche sauvage!
Déesse, je t'implore. Pourquoi
me tourmenter?

En vain, elle attend la divine réponse. Son orgueil se redresse, domptant la langueur suppliante; et tout son visage lance des éclairs.

Parle-moi!
Je peux t'entendre. J'ai l'âme forte.
Je suis une Titanide. Ma mère
est fille du Soleil et de l'Océanide;

ce qui fait que je suis, à mon tour, de rayons
et de flots toute pleine, de clartés
820 et d'abîmes. Je brûle. J'ondoie.
Et tu devais nourrir de moi, ô déesse,
un amour plus beau,
un amour plus grand
que l'amour d'Evadnè.
Ah! pourquoi me tourmenter? De quoi
te venges-tu sur le sang
d'Hèlios? N'es-tu point rassasiée
par l'autre proie?

De nouveau l'horreur de l'infamie maternelle la saisit, l'horreur de l'accouplement bestial. Et le blanc taureau conduit par le bouvier à la fausse génisse, elle le voit, et la luxure abominable, et le monstre engendré, homme et taureau, et le labyrinthe vorace, elle les voit, en des éclairs de délire.

Hélas, ma mère, hélas, ma mère misérable!
830 Hélas, écume de la fraude sur moi!
Hélas, feinte fureur
qui pour toujours, pour toujours mugira
contre la race invengée!
Bouche haletante, âcres narines, œil fixe,
visage décoloré comme l'herbe sèche,
rongé par des sueurs infectes... Hélas, mère,
quelle effigie épouvantable
exigeas-tu de l'art d'un mortel,
sans trembler! Mais le taureau se précipite
840 vers l'artifice, haletant, s'ébrouant
de ses horribles naseaux; il flaire, il lèche,
il souille... La fille du Soleil,
la fille du Soleil, traitée
comme le troupeau, grosse
du monstre immonde! Labyrinthe ténébreux
où se repaît de sanglante pâture
mon frère, mon frère monstrueux!

Elle frémit et tressaille dans toute sa chair, comme si elle sentait dans ses os la moelle brûlante de la faute. Elle appelle sa sœur déçue, d'une voix qui s'enroue dans la haine de l'hôte perfide.

Ariane, Ariane, et tu souris

850 au ravisseur Thésée.
Grâce à la ruse crétoise il le surprend,
grâce à l'épée crétoise il l'égorge.
Je le vois, traîné par les mille chemins,
cadavre biforme...

Elle frissonne, sans plus parler, attentive; puis elle poursuit.

Ce n'est point l'amour, déesse
funeste, que tu engendras, mais la mort
dans Amathonte riche en métaux.
Et pourquoi donc me laisses-tu vivre,
lorsque je te maudis et te défie?
De ses mains chaudes encore de meurtre,
860 que ne m'a-t-il jetée hors de la nef
non sur le bord désert, mais dans les flots,
mais au fond du silence,
mais dans le froid suprême,
et que n'ai-je été lointaine des Dieux,
et que ne me fut-il épargné l'esclavage,
et que n'ai-je connu l'onde seule, sans fin,
sur mes lèvres et sur mes paupières,
et rien d'autre sur moi
et autour de moi invaincue,
870 que l'invincible Mer!

Elle se penche pour ramasser l'aiguille; et comme elle voit sur la pierre rougeoyer la lueur soudaine de la torche portée par Gorgô qui paraît, elle tressaille et se retourne dans son effroi.

GORGÔ.

Phædre!

PHÆDRE.

C'est toi, Gorgô? ou l'Erinys?

La nourrice porte la corbeille et la torche, conduisant l'esclave thébaine tout enveloppée dans le voile oblong et les jambes couvertes par les plis du chitôn qui tombe plus bas que la pointe de la sandale.

GORGÔ.

Phædre,
voici la Thébaine
par Adraste donnée au fils de l'Amazone.

Mais la délirante est toujours agitée par la divine vision.

PHÆDRE.

L'as-tu vue contre la colonne?
Elle a disparu!

GORGÔ.

Phædre,
j'ai vu là-bas dans la plaine
de Limna, au milieu des marais
Saroniques, la chasse qui revient.

Mais la démente flotte encore dans son délire crépusculaire.

PHÆDRE.

Et la biche poursuit son désir
880 tant que n'est point devant elle le sombre
tueur de loups ni derrière elle
le mortel marais.

La nourrice l'appelle plus fort. Et elle se ressaisit. Et elle regarde la proie enveloppée, s'approchant d'elle de son pas de longue panthère mais plus légèrement encore.

GABRIELE D'ANNUNZIO

(Traduction ANDRÉ DODERET.)

(A suivre.)

DEUX ARMÉES FACE A FACE

— AOÛT 1914 —

Dès le 4 août 1914 deux armées serassemblaient qui devaient bientôt se trouver face à face dans la région de Verdun. L'une, la 3e Armée française, était commandée par le général Ruffey, l'autre, la Ve Armée allemande, allait être menée à la bataille par le Kronprinz impérial.

Celui-ci vient, après des *Mémoires* quelconques, de publier ses *Souvenirs de Guerre* qui présentent un grand intérêt pour tous ceux qui étudient la guerre, un intérêt passionnant pour ceux qui ont eu à lutter contre lui. Comme chef du bureau des opérations, puis comme chef d'État-Major de la 3e Armée, j'ai vécu l'histoire des deux armées opposées, durant de longs mois. J'ai connu, naturellement, tout ce qui se pensait, se savait et se faisait d'un côté, mais je n'ai pu, en ce qui concerne notre adversaire, que faire des conjectures plus ou moins précises d'après les renseignements que nous obtenions.

Aujourd'hui, grâce aux *Souvenirs* de celui qui fut le Commandant de la Ve Armée allemande, je vois enfin et je comprends bien des choses qui demeuraient cachées à mes yeux, sous un voile plus ou moins opaque; j'en découvre un certain nombre qui m'étaient totalement inconnues et j'en devine beaucoup d'autres, sous les réticences souvent peu habiles de l'écrivain.

De l'étude des événements éclairés maintenant d'une lu-

mière presque complète, on peut et on doit, me semble-t-il, tirer des enseignements historiques et militaires dont l'importance n'échappera à personne. En entreprenant cette étude je me suis promis de garder une impartialité absolue. La haine qui animait les adversaires durant le combat est maintenant apaisée, du moins de notre côté; la crainte ne nous a jamais effleurés et nous n'avons à aucun moment éprouvé pour nos ennemis, parce que nous les connaissions, le mépris qu'ils eurent pour nous et dont l'insanité leur est apparue quand ils ont vu à qui ils avaient affaire.

Je m'appuierai toujours sur des textes certains en ce qui nous concerne et je suivrai à la lettre celui du Kronprinz allemand. Je souhaite que le lecteur éprouve, après avoir pris connaissance de cette étude, la même impression que j'ai ressentie moi-même en la terminant, c'est-à-dire la conviction qu'ayant eu à combattre un adversaire vaillant, bien préparé et le plus souvent bien conduit, nous ne lui avons jamais été inférieurs, malgré nos déboires initiaux, et que, tout au contraire, nous avons montré dans la plupart des circonstances une science de la guerre supérieure à la sienne et toujours une vaillance qu'il s'honore de reconnaître admirable.

LES CHEFS

Le général Ruffey, qui prenait, le 4 août 1914, le commandement de l'armée de Châlons, — bientôt dénommée 3e Armée,— pouvait être considéré comme un bon général de la IIIe République. Il n'avait, à coup sûr, aucune ressemblance d'aucune sorte avec son impérial adversaire. Pourvu, depuis plusieurs mois, comme membre du Conseil supérieur de la Guerre, d'une lettre de commandement, il avait étudié le rôle qui lui était destiné et même il avait pu, un mois à peine avant le début des opérations, diriger une manœuvre de cadres d'État-Major sur le terrain où allaient se dérouler bientôt les premières opérations. Les événements ne devaient donc pas le prendre au dépourvu.

En face de ce général français, artilleur d'origine, un hussard, le Kronprinz de l'Empire allemand et de Prusse, Wilhelm

en personne. Si j'en crois, non pas le témoignage de l'intéressé, mais ceux que j'ai recueillis directement auprès des nombreux prisonniers de tous grades que j'ai interrogés personnellement, et si je m'en rapporte à l'impression que j'ai éprouvée lorsque nous luttions contre lui, le Kronprinz Wilhelm était un vaillant et ardent soldat, je ne crains même pas de dire qu'il fut, comme militaire, un adversaire loyal. En tous cas, il serait puéril de nier qu'il jouissait dans son armée, sinon d'un grand prestige, du moins d'une popularité singulière. Il aimait à se montrer au milieu de ses troupes et se trouvait beaucoup plus à son aise en plein champ de bataille ou dans les tranchées que dans son bureau de Commandant d'Armée. Ce prince avait l'âme d'un hussard. Il eût fait un brillant colonel en 1814 comme en 1870! Mais en 1914 il fut commandant d'Armée. Il avait accompli, dans les années qui précédèrent la guerre, quelques stages au Grand État-Major et pris part à plusieurs voyages d'État-Major sous la direction de maîtres éprouvés. Ceux-ci, parmi lesquels il faut compter le général Schmidt von Knobelsdorf, le futur chef d'État-Major de la Ve Armée, lui auraient enseigné « les principes théoriques de la conduite des grandes unités ».

On avouera que c'est peu pour un futur commandant d'armée. Que nous voici loin du bureau du conseil supérieur de la guerre où nous avons tant travaillé avec le général Ruffey, ancien professeur à l'École de Guerre, ancien commandant de corps d'armée, et avec le général Grossetti, chef d'état-major désigné de la future 3e armée! Telle était donc la préparation que reçut l'héritier du trône. Il devait tout d'abord prendre le commandement de la 1re division de la garde. Mais les traditions de la maison royale de Prusse voulaient que le prince royal fût appelé à occuper un poste éminent comme avaient fait ses ancêtres. Le 1er août, lorsque fut décidée la guerre, — enregistrons l'aveu — son impérial père, *très sérieux* (comme il l'écrit sans rire), lui dit : « Je t'ai confié le commandement de la Ve armée. Tu auras comme chef d'état-major le général Schmidt von Knobelsdorf. *Ce qu'il te conseillera, tu le feras*! » Le père « très sérieux » avait été plutôt pince sans rire. Le bon général von Moltke arrangea les choses et dit : « Vous avez un bon coup d'œil

militaire et une saine compréhension des hommes. Vous ferez votre affaire aussi bien que les autres. N'oubliez jamais que le chef d'armée est et demeure responsable. Le chef d'état-major n'a que des conseils à donner! » Celui-là, du moins, n'ajouta pas : « Et vous les suivrez! » Le nouveau chef d'armée s'en fut muni de ces sages conseils et « conscient de sa jeunesse vigoureuse ».

Et tandis que le général Ruffey préparait modestement ses trois cantines réglementaires, son impérial collègue s'en allait rejoindre son état-major d'armée, accompagné de son service personnel, chambellans, etc., et d'un nombreux équipage de domestiques et de chevaux.

LA COUVERTURE

La mobilisation et la concentration des armées se font sous la protection des troupes de couverture. De notre côté, au nord des places de Toul et de Verdun, la couverture fut assurée par le déploiement des 3 divisions du 6e corps, complété, pour le secteur qui nous intéresse, par une division du 2e corps à l'ouest de Damvillers. Du côté allemand les XVIe et XIIIe corps en furent chargés de la Moselle au Luxembourg.

Des deux côtés les forces étaient les mêmes. Mais il semble bien que chez les Allemands le gros des XVIe et XIIIe corps ne fut pas porté au delà des forts de Metz ni sur la rive gauche de la Moselle. Seules quelques brigades furent détachées en avant pour assurer la sûreté de l'armée et reconnaître notre front. L'exploration stratégique fut confiée au corps de cavalerie Hollen composé des IIIe et VIe divisions appuyées par deux bataillons de chasseurs. Les petites opérations qui résultèrent à partir du 4 août du contact de nos détachements de couverture avec ceux de l'ennemi tournèrent toutes à notre avantage. Nos cavaliers, que le Kronprinz accuse d'avoir eu de leur lourdeur un sentiment tel qu'ils n'osèrent pas aborder la fameuse cavalerie allemande, taillèrent en réalité de rudes croupières aux reconnaissances, aux patrouilles et aux escadrons ennemis qu'ils rencontrèrent, qu'ils abordèrent avec un élan endiablé, et qu'ils poursuivirent sans

répit. Sans doute notre 7e division de cavalerie n'alla pas escadronner au loin, mais la raison en est que cela lui fut interdit par le haut commandement.

Quant aux exploits du corps de cavalerie Hollen, ils se bornèrent à l'incendie d'un grand nombre de villages ou de fermes situés entre les deux lignes, à la fusillade et au massacre de quelques malheureux habitants accusés de « faire la guerre de francs-tireurs. » Le Kronprinz parle « de cruautés indescriptibles », sans d'ailleurs qu'on puisse savoir s'il en accuse nos compatriotes ou s'il veut excuser ses guerriers. Il avoue, les larmes aux yeux, qu'il dut bientôt reconnaître, « que la guerre chevaleresque propre aux armées d'autrefois avait, dès le début, fait place chez ses ennemis à une guerre nationale avec toutes les passions de haine et de cruauté qu'elle comporte. » C'est l'éternelle histoire du Loup et de l'Agneau.

Je me garderai bien de rouvrir ici un débat qu'une enquête impartiale semble avoir clos définitivement et je ne répéterai pas toutes les histoires affreuses que nous contèrent les pauvres gens, ouvriers ou paysans, qui parvinrent à traverser les avant-postes ennemis et les nôtres. Je citerai seulement un témoignage personnel : j'ai vu le 11 août à l'hôpital de Damvillers un pauvre vieux paysan qui me raconta que, durant le combat de la veille, il avait été attaché à la roue d'un canon allemand et que les artilleurs voyant venir nos fantassins l'avaient, avant de lâcher pied, fusillé à bout portant. L'épaule du malheureux vieillard était, en effet, en bouillie. Après de tels exemples, nous pouvions considérer de notre côté que c'en était fait de la guerre chevaleresque et que des adversaires qui employaient officiellement — je dis officiellement, car dans le cas présent le commandement allemand était responsable —; de telles pratiques ne pouvaient être que des brigands. Je puis ajouter en outre que les officiers allemands, sans doute pour empêcher les désertions ou les actes de lâcheté, avaient prévenu leurs soldats que les Français fusillaient tous les prisonniers qu'ils faisaient. C'est pourquoi tous les soldats que nous prenions demandaient, sans exception, qu'on leur fît grâce de la vie.

Un jour on m'amena, dans un des premiers lots de prisonniers, un jeune étudiant silésien. Celui-ci qui parlait fort

correctement le français puisqu'il venait de passer plusieurs années à Paris, me fit la même demande que ses camarades. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire en lui disant : «Vraiment! pour qui nous prenez-vous!» Quand après quelques minutes de conversation je l'eus rassuré pleinement, il me raconta tout ce que ses officiers lui avaient dit de nous et le portrait, peu flatteur, qu'ils faisaient du « sauvage Franzmann» à leurs hommes. Et ce disciple des successeurs inconnus de Mommsen s'écria : « Nos officiers sont d'ignobles menteurs. » C'est lui qui le dit. Faut-il le croire? Il est fort possible que le chevaleresque commandant de la Ve Armée ait ignoré tout cela. Il ignorait tant de choses! Il n'avait même pas lu les œuvres du grand prophète, feu le Maréchal de Moltke, qui déclarait que la meilleure façon de faire preuve d'humanité à la guerre était de s'arranger pour qu'elle fût courte. Pour qu'elle soit telle, il était nécessaire de la faire sanglante en terrorisant le peuple ennemi, c'est-à-dire les civils plus encore que les militaires. Nous savions déjà que le Kronprinz n'avait avec le grand Maréchal que des rapports lointains.

Quoi qu'il en soit, durant la période de couverture, les seules grandes actions dont parle l'historien allemand furent la prise de Briey, dont nos avant-postes étaient fort éloignés et où il n'y avait pas un soldat français, et le combat du 10 août à Pillon-Mangiennes, où le corps de cavalerie Hollen fut étrillé de telle sorte qu'on estima dès lors, et tout à fait opportunément, qu'il n'était plus besoin de ses services en avant du front. Cette fameuse cavalerie allemande conserva du premier contact sérieux qu'elle eut avec nous une impression durable, car on ne la revit plus, ni au cours des premiers combats, ni même au cours de notre retraite. Le résultat de cette première passe d'armes, de ce prologue du grand drame qui allait commencer, fut que les Allemands déterminèrent assez exactement notre front sur l'Othain et en Woëvre au nord de Verdun, tandis que nous savions de notre côté que leur ligne d'avant-postes passait par Briey et la voie du chemin de fer de Conflans à Arnaville. L'aviation, extrêmement réduite de part et d'autre, ne donna que ce dont elle était capable, c'est-à-dire des renseignements d'ordre général et plutôt stratégiques que tactiques.

Le 4 août au matin le Kronprinz prend au passage à Francfort son chef d'État-major, le général Schmidt von Knobelsdorf. Le soir ils sont à Sarrebruck où ils s'installent « au milieu d'une joyeuse animation ». Jusque-là l'héritier impérial n'avait observé à Berlin, comme durant son voyage, que le colossal enthousiasme guerrier de toutes les classes de la population. Chacun, là-bas, était bien persuadé que l'on partait pour faire une guerre courte, fraîche et joyeuse, et qu'on serait rentré chez soi, repu et satisfait, pour recevoir le jour de Noël les lauriers que préparaient les douces familles allemandes. Mais, à Sarrebruck, notre héros commence à avoir « de légers soucis ». Les troupes de couverture, en effet, étaient peu nombreuses et disséminées sur de grands fronts. Les Français, par contre, avaient déjà réuni de grandes masses de cavalerie. « La situation était donc d'abord critique, étant donné la possibilité d'une irruption prévue de la cavalerie qui viendrait jeter le trouble dans les débarquements. »

Mais ces soucis furent passagers, car on amena précisément un prisonnier français, « un tout jeune gaillard des chasseurs à cheval, qui n'avait rien de brillant ». La seule inspection de ce cavalier rassure complètement le psychologue qu'était le Kronprinz. Sur cet échantillon unique, il jugea notre cavalerie tout entière. Malgré les comptes rendus contradictoires qu'il recevait, il trancha que les craintes étaient vaines, car l'ennemi avait peur évidemment. Délivré de tout souci, il se mit au travail et surveilla la concentration de son armée.

Or, ce même 4 août, le général Ruffey quittait Paris par la gare de la Villette. Lui aussi constatait en traversant les quartiers populaires de la capitale un enthousiasme guerrier qui, pour n'être pas colossal, n'en était que plus sérieux et plus digne. Notre peuple intelligent et sensible savait exprimer par son attitude vis-à-vis de nos grands chefs sa ferme volonté de combattre l'ennemi héréditaire qui venait, une fois encore, le troubler dans sa vie pacifique comme dans ses rêves généreux. Pour aucun de nous, certes, la guerre n'apparaissait comme devant être fraîche et joyeuse.

Nous prenions les choses plus au sérieux. Mais, comme nos ennemis, nous espérions bien que la lutte serait courte. On nous l'avait tant dit et tant de fois répété, que nous avions

fini par le croire. D'ailleurs nous n'allions pas seuls au combat et notre confiance dans nos Alliés, dans les Russes en particulier, était illimitée. Les plus excités commençaient à parler du « rouleau compresseur » qu'allait constituer l'énorme masse russe. Ils se voyaient déjà à Berlin, fraternisant avec les Moscovites! J'ai hâte de proclamer que notre général n'allait ni aussi vite, ni aussi loin. Nous devions primitivement installer le Quartier Général à Verdun. Mais comme on nous annonçait déjà, aux abords de Metz, une grosse concentration de forces ennemies, comme nous supposions que les Allemands avaient sur nous une avance de deux jours au moins, et comme nous avions toujours redouté un coup de force initial en Lorraine, nous n'avions qu'une médiocre confiance dans les possibilités de résistance de nos faibles forces de couverture. C'est pourquoi, au lieu de pousser droit jusqu'à Verdun, le Quartier Général de la 3e Armée s'installa d'abord à Clermont-en-Argonne.

Là nous allions attendre les événements. Se souciant peu de se faire enfermer dans Verdun, comme jadis Bazaine le fut dans Metz, le général Ruffey préféra se mettre un peu moins en pointe. Il aimait mieux avoir ensuite à faire un pas en avant plutôt que d'être obligé, comme entrée de jeu, de reculer de plusieurs semelles, ce qui eût été désastreux au point de vue moral. Ce pas en avant, nous le fîmes au bout de quelques jours et, tandis que notre homologue demeurait à Sarrebruck, nous vînmes nous installer définitivement à Verdun. De même que les craintes du Kronprinz s'étaient évanouies, de même les nôtres disparurent. Mais ce ne fut pas l'apparition du premier prisonnier, un grand diable de reître saxon, au casque d'opéra-comique, qui nous procura le repos de l'esprit. Ce fut l'arrivée si bien ordonnée des troupes qui allaient constituer l'Armée et la certitude que, dorénavant, nous pouvions résister avec succès, même à une forte attaque.

LES PLANS D'OPÉRATIONS. — LES FORCES EN PRÉSENCE

Le plan général des deux partis en présence est trop connu

pour que je le rappelle. On sait que le projet allemand, celui du général von Schlieffen adopté par le général de Moltke, consistait à agir avec une masse colossale de cinq armées bourrées à bloc, par le terrain libre entre Verdun et Bruxelles. Le verrou que constituait la place de Liége ayant été forcé au préalable, comme on l'a vu, la masse devait pivoter autour de Metz sur sa gauche, c'est-à-dire sur la Ve Armée, celle du Kronprinz. Le plan français, tout aussi offensif, prévoyait entre Verdun et la Belgique une attaque exécutée par l'armée britannique et trois armées françaises. La 3e Armée, celle du général Ruffey, devait servir de pivot au nord de Verdun.

Donc mission identique pour la 3e Armée française et pour la Ve Armée allemande. La première, pour conserver le contact de Verdun, s'échelonnera à droite, la seconde, pour conserver le contact de Metz, s'échelonnera à gauche. Il est toutefois dans les plans initiaux une différence essentielle. Elle consiste en ceci, que la grande conversion à la Schlieffen exigeant beaucoup de temps, l'armée du pivot, la Ve armée en l'espèce, devra marquer le pas et se mettre momentanément sur la défensive. C'est pourquoi la concentration de cette armée se fait à l'abri du camp retranché Thionville-Metz, sur la rive droite de la Moselle, et c'est pourquoi elle ne se mettra en branle que le 18 août pour commencer ce jour-là le franchissement de la Moselle et venir se placer au cours des journées suivantes sur la ligne Etalle-Châtillon (en Belgique) — Esch (Luxembourg) — Ottange-Angevillers (Lorraine annexée).

La concentration sur cette base, retenons cette date, ne sera achevée que le 21 août. La 3e Armée française au contraire doit, tout en servant de pivot au mouvement, couvrir le flanc droit de sa voisine de gauche, la 4e Armée. Elle va donc, pivot mouvant, se porter en avant en même temps que cette dernière, en se reliant à Verdun, ou ultérieurement en masquant Metz, avec les divisions de réserve dont elle est déjà ou sera dotée. Conséquence : offensive.

Mais si la différence est grande dans l'attitude que doivent avoir respectivement les deux armées opposées, elles ont encore et jusqu'à nouvel ordre un point commun. De même que la 3e Armée française doit avoir toujours un œil ouvert

du côté de sa droite (2e Armée, du général de Castelnau) pour appuyer si c'est nécessaire l'attaque de Lorraine, de même la Ve Armée allemande conserve à proximité de la position de la Nied, à l'est de Metz, deux corps d'armée de réserve qui peuvent renforcer, si besoin est, la VIe Armée (prince Ruprecht de Bavière).

On voit aisément que les deux armées opposées sont dans une situation identique : appui sur une grande place et sur un système fortifié (secteur passif), même front de déploiement, même mission essentielle (appui et flanquement de l'attaque principale), même mission secondaire (appui éventuel d'une opération de moindre importance).

Deux différences cependant : dans les forces disponibles et dans le matériel. La Ve Armée est composée de cinq corps d'armée (Ve, XIIIe et XVIe corps actifs, Ve et VIe corps de réserve), d'un certain nombre de brigades mixtes de Landwehr et de la division de Metz. Au total, la valeur de 14 divisions d'infanterie et deux divisions de cavalerie. La 3e Armée française n'a que trois corps d'armée, une division de cavalerie et un groupe de trois divisions de réserve. Mais elle peut compter au besoin, tant qu'elle ne s'éloignera pas de la zone de défense de Verdun, sur l'appui d'une division active et d'une division de réserve de cette place. Ces divisions ne pouvant pas entrer en ligne pour l'offensive prévue, la 3e Armée ne dispose donc que des 4e, 5e et 6e Corps actifs (ce dernier à trois divisions) et du 3e groupe de D. R., soit au total 10 divisions, chiffre qui sera ramené à 8 divisions en raison de la nécessité de maintenir deux D. R. dans la Woëvre, entre Verdun et la Moselle.

En réalité cette armée de 8 divisions françaises va se heurter à une armée allemande de 14 divisions. Nous pouvons ajouter que, si nous avons une artillerie de campagne dont la valeur paraît avoir vivement frappé notre adversaire, nous ne disposons pas de la formidable artillerie lourde qui va préparer et appuyer les attaques allemandes.

La mission et la force des deux armées étant connues, nous allons les voir aux prises.

EXÉCUTION DE LA MISSION. LA BATAILLE DU 22 AOÛT

Du côté français, mission nettement offensive. Quand cette offensive va-t-elle avoir lieu?

Dès qu'il eut son armée en main, le général Ruffey, très féru de l'offensive à outrance, comme la plupart des militaires à cette époque, voulut se porter en avant. Il n'est pas douteux que, si on l'eût écouté en haut lieu, son action aurait pu avoir de grands résultats, puisque, bousculant sans peine les forces minimes qui nous étaient opposées jusqu'au 20 août, nous pouvions troubler singulièrement les projets de notre ennemi et lui rendre bien difficile le passage de la Moselle. Mais cela n'était pas possible au point de vue stratégique, parce que nos armées de gauche n'étaient pas encore en mesure de se porter en avant et une action isolée de notre armée aurait eu, après des succès initiaux certains mais passagers, des conséquences d'une exceptionnelle gravité. Nous nous serions enfoncés dans une véritable nasse et une sortie vigoureuse de la masse des troupes qu'abritait Metz (près de quatre corps d'armée) pouvait nous couper de Verdun avant que le mouvement offensif des armées françaises fût entamé. Il fallut donc que notre chef se décidât à retarder son attaque jusqu'au moment où le général en chef découplerait en même temps toutes ses forces.

Du côté allemand, le Kronprinz, « dont le cœur était celui d'un cavalier enthousiaste », n'est pas moins offensif que le général Ruffey. Aussi, dès qu'il s'agit de commencer les opérations, il ne peut pas se faire à l'idée qu'il devra attendre de pied ferme l'attaque adverse. La défensive ne lui dit rien qui vaille. Son chef d'État-Major pense comme lui, à moins que ce ne soit lui qui ait pensé comme son conseiller officiel. Tous deux attaquent le Grand Quartier Général qui finit par se rendre à leurs bonnes raisons. Ils sont autorisés à prendre l'offensive.

Le résultat de ces décisions est très net : les deux armées opposées partant de leurs zones de concentration situées à deux journées de marche l'une de l'autre vont se porter en avant. Le 3e Armée part la première, le 21 août, de la ligne de

l'Othain, et marche vers le nord en direction d'Arlon en de multiples colonnes qui, en plein jour, déroulent leurs anneaux sur tous les chemins. L'ennemi, renseigné forcément par son aviation, est au courant de tous nos mouvements. Il fait ses derniers préparatifs et, dans la nuit du 21 au 22 août, il s'ébranle à son tour. Il résulte de cette marche offensive entreprise par chacun des adversaires se portant l'un au-devant de l'autre ce qu'on appelle une bataille de rencontre.

Cette bataille commence le 22 août dès la première heure au milieu d'un brouillard intense. Il est inutile de revenir sur les détails de cette journée non plus que sur les erreurs commises de part et d'autre. Ceci est l'affaire des apprentis tacticiens qui trouveront dans une étude de ce genre un vaste sujet de réflexions, de méditations et des leçons utiles. Pour nous le résultat seul importe. Quel est-il?

Le général Ruffey a transporté dès l'aube du 22 août son poste de commandement à Marville. Il se trouve derrière le centre de ses deux corps de gauche (4e et 5e corps d'armée). La journée a été dure. Les renseignements recueillis ne sont pas favorables, loin de là. Nulle part notre offensive n'a réussi. Enrayée partout dès le début, elle s'est transformée en défensive improvisée et même, sur de nombreux points, nous avons dû reculer. Notre aile droite accablée sous le nombre [1] a plié. Notre centre a cédé. Les pertes sont considérables. Malgré tout, le général commandant l'armée, s'il constate son échec, n'a pas l'impression d'avoir subi un désastre. Il ne veut ni ne peut abandonner sa mission. Il espère pouvoir mieux la remplir le lendemain et il décide, en principe, la reprise de l'offensive. Mais la situation est encore bien mal connue. Il faut attendre des précisions et savoir, en particulier, ce qui s'est passé à l'armée de gauche (4e Armée) dont nous couvrons le flanc. Chez nous, si les nerfs sont tendus à l'extrême, le moral demeure intact.

Le Kronprinz, commandant la Ve armée allemande, s'est lui aussi rapproché du champ de bataille. Il est installé à Esch-sur-Alzette. Le tableau qu'il fait de l'activité déployée par son État-Major dans la salle d'école où il fonctionne ressemble étonnamment à celui que je pourrais tracer de ce qui

1. La 40e division a eu à lutter contre des forces triples des siennes.

se passait au poste de commandement français à Marville. Il semble bien qu'au cours de la bataille les inquiétudes n'aient pas été moins grandes là-bas que chez nous. En fin de journée, par contre, l'impression est différente. On a partout arrêté l'offensive ennemie. Sans doute, quoiqu'on hausse le ton et que l'on chante victoire au G. Q. G. de Coblence, on sent que l'on s'est heurté à un adversaire des plus sérieux. A droite, au Ve Corps, on n'a guère progressé. A gauche, non seulement on n'a pas pu s'emparer de Longwy — cette vieille bicoque —, mais encore le VIe corps de réserve a eu des malheurs. S'il a pu se tirer d'affaire, c'est grâce à l'heureuse intervention du Ve corps de réserve qui arrivait opportunément sur le terrain. Seuls le XIIIe corps au centre et le XVe corps à l'extrême gauche ont remporté des succès incontestables. Et le commandant de la Ve Armée écrit :

« Nous avions conscience du grand succès remporté sur *presque* tout le front de bataille..., mais nous ne pouvions nous défendre de réflexions graves. A la conscience joyeuse d'une victoire certaine, se mêlait le sombre pressentiment de pertes énormes pour notre brave armée. Dans mon État-Major, il n'y avait pas place pour une joie délirante. »

Ainsi finit dès le premier contact la guerre fraîche et joyeuse. Et l'on décide, pour pouvoir remettre de l'ordre dans les unités, pour recompléter les munitions, et aussi pour continuer à bombarder Longwy, de demeurer le 23 sur les positions conquises en attendant l'arrivée de 5 brigades de Landwehr prélevées sur la position, désormais sans importance, de la Nied, afin de renforcer l'aile gauche de l'armée. Après cette dure journée du 22 août, non seulement l'armée allemande ne poursuit pas l'ennemi battu, mais elle renonce délibérément à tout effort pour le lendemain. Son chef avoue crûment que les troupes « n'avaient pas saisi toute la portée de leur victoire. Étant données leurs pertes élevées, surtout en cadres subalternes, il n'y avait *rien à en faire jusqu'assez avant dans la journée qui allait commencer.* Avant que l'énergie des nouveaux cadres eût pu secouer la lassitude des unités décimées, on avait perdu un temps précieux. »

Voilà donc quel fut le résultat de cette grande bataille du 22 août : notre offensive est arrêtée, c'est vrai, mais l'offen-

sive allemande ne l'est pas moins. En somme nous conservons nos positions du 21 août. Nous n'avons pas pu progresser, mais nous n'avons pas reculé. Tout peut se réparer de notre côté et tout est à recommencer du côté allemand. Malheureusement pour nous, l'échec de notre offensive n'a pas été isolé. Nos 4e et 5e Armées n'ont pas réussi et le grave danger qui menace cette dernière ne fait que croître au fur et à mesure que la masse des armées allemandes de droite s'avance à travers la Belgique. Il en résulte que, quoi qu'en ait le général commandant la 3e Armée dont la mission va changer d'aspect, nous devons renoncer à toute offensive pour le moment. Il ne s'agit plus que d'arrêter la progression de l'ennemi et, si possible, de le battre.

LA BATAILLE DU 25 AOUT

Le Kronprinz avoue que le terrain gagné le 23 août fut insignifiant. Averti par son aviation qu'il y a des masses de troupes ennemies sur l'Othain et vers Étain, il va manœuvrer conformément à la directive qu'il a reçue du G. Q. G. pour nous rejeter vers le nord-ouest, c'est-à-dire pour nous acculer à la Meuse en nous éloignant de Verdun. Lui aussi, ce jeune hussard, il a la hantise de « Cannes » et il voit déjà en imagination la IIIe Armée encerclée sur la Meuse et réduite à capituler. Il pense « à un double enveloppement de l'ennemi » comme fit Hannibal, son maître. Mais la fortune des armes demande aujourd'hui pour être violentée plutôt un chef savant qu'un hussard ardent.

Le 24 août l'attaque allemande reprend et progresse. Tout va bien, encore que la résistance des Français soit étonnante, puisqu'ils étaient censés, d'après les renseignements recueillis de toutes parts, « en fuite désordonnée vers la Meuse ». Il est curieux de constater dès le premier moment la présomption de nos ennemis. Ils ont cru — jusqu'au réveil de la Marne — que nous ne pensions qu'à fuir devant eux. Cependant, une nouvelle armée française venait de se constituer à Verdun, sous le nom d'Armée de Lorraine. Elle comprenait le 3e groupe de D. R. enlevé à la 3e Armée et un nouveau groupe de trois autres D. R. qui venaient d'être débarquées à Verdun. Sa

mission primitive avait été de suivre les progrès de la 3e Armée et d'investir Metz. En raison de notre échec du 22 août, cette mission fut changée et se transforma en celle de défendre les Hauts-de-Meuse au nord et à l'est de Verdun.

Nous en étions là le 24 août quand un ordre fut saisi par une patrouille de cavalerie, qui nous fit connaître tout à la fois le projet d'enveloppement du commandement allemand, les ordres et les objectifs donnés en conséquence, la composition du groupe de gauche et l'ignorance absolue dans laquelle se trouvait l'ennemi des forces importantes et intactes que nous pouvions lancer sur son flanc gauche et sur ses derrières. Nous disposions en effet d'une masse de huit divisions, dont sept n'avaient pas encore été engagées (six D. R. et deux divisions de Verdun). J'ai dit déjà comment naquit chez nous l'idée d'une contre-offensive[1], comment et pourquoi il fut si difficile d'amener le général Maunoury à l'exécuter, et comment elle eut lieu dans une mesure par trop restreinte. J'ai dit aussi pourquoi, en exécution des ordres du général en chef, elle dut être arrêtée en plein succès.

Le seul point sur lequel il importe d'appeler l'attention, c'est sur le résultat obtenu par notre attaque du 25 août, qui dépasse tout ce que nous pouvions savoir jusqu'à présent. Le Kronprinz, notre adversaire, est très explicite à cet égard. Écoutons-le : « Sur l'ensemble du front tout marche à merveille et les Français reculent. La poursuite, pleine de promesses, était en bonne voie, bien qu'elle ne se fît pas sans combattre. *Le contraste n'en était que plus frappant à l'aile sud où les nouvelles menaçantes se précipitaient.* Là au lieu de pouvoir, avec la certitude d'amener la décision, tomber dans le flanc droit des forces ennemies, on se voyait, le cœur serré, forcé à la défensive. Notre flanc non appuyé était menacé sur la coupure de l'Orne... Les forces de Landwehr étaient à bout. » Les brigades de Landwehr lâchent pied, puis c'est le tour de la 6e division de cavalerie... « Il en résulta quelque désordre et quelques départs précipités dans les colonnes et les convois de l'arrière. »

Mais voici chose plus grave. Le général commandant le

1. Cf. *Revue de Paris*, 1er avril 1922.

XVIe corps — le corps le plus brillant de l'armée — le général von Mudra lui-même, pour qui l'héritier du trône a la considération la plus grande, décide d'arrêter sa marche. Même il envisage un retrait de ses deux divisions. En apprenant ces nouvelles désastreuses, le Kronprinz et son État-Major s'affolent. Le général von Knobelsdorf envoie aussitôt un officier au général von Mudra en lui disant : « Prenez l'auto la plus rapide et allez au XVIe corps. Que le corps d'armée tienne coûte que coûte et l'attaque ennemie s'effondre! » « Malheureusement, il semble que le porteur de cet ordre ait perdu la tête! »

Ce que le Kronprinz ne dit pas, et pour cause, c'est ce que vit cet officier durant le trajet. Sans doute il parle de convois qui retraitaient précipitamment. En vérité l'envoyé se trouva pris dans la cohue que crée toute panique et c'est sous l'impression de la fuite désordonnée des éléments qu'il venait de traverser, qu'il parvint à toucher le commandant du XVIe corps. Tout comme le fera quelques jours plus tard le fameux colonel Hentsch à la bataille de la Marne, le représentant du Kronprinz, outrepassant ses droits et modifiant l'ordre reçu, agit si bien et fit une telle description des horreurs qu'il venait de voir que l'intrépide, le calme von Mudra n'hésita plus et donna à ses divisions l'ordre de battre en retraite. C'était juste le contraire de ce qui était ordonné. Et comme il arrive souvent, les mauvaises nouvelles se propageant avec une vitesse extraordinaire, l'aile droite de l'armée arrête sa poursuite, « les nouvelles de l'aile gauche coupant les jambes à tous ».

Et même le commandant de l'armée, quand il peut être renseigné, est tellement impressionné, qu'il fait ses malles et s'apprête à quitter Esch-sur-Alzette. Il ne s'en vante pas, mais nous savons que la crise qui dissipa tous ses espoirs eut entre autres résultats celui d'affoler à ce point l'héritier impérial. Il avoue la défaite, en masquant la débâcle de son aile gauche et en accusant ses subordonnés de droite d'avoir manqué de la volonté nécessaire! En réalité l'aile gauche recula, dans un désordre inouï, de plus de vingt kilomètres et certains éléments ne furent ralliés qu'à Saint-Privat, à plus de vingt-cinq kilomètres du champ de bataille. La

Xe division d'Ersatz dont on avait obtenu le secours du Kronprinz de Bavière ne pouvait pas suffire pour retablir la situation et après cette division, plus rien ne pouvait arriver avant longtemps.

Ainsi s'achevait pour la 3e armée et l'enfant qu'on avait extrait de son sein — je veux dire l'armée de Lorraine — cette dure bataille de quatre jours. C'était la victoire. C'était même la première grande victoire remportée par les armées françaises. Notre succès ne put être exploité puisque les divisions qui entamaient la poursuite durent faire demi-tour par ordre du général en chef. Elles allaient être dirigées sur Paris et former le noyau de la 6e armée dont on connaît le rôle sur l'Ourcq au début de la bataille de la Marne. Et la 3e armée reçut l'ordre de passer sur la rive gauche de la Meuse.

Grâce à la victoire du 25 août, elle réussit sans aucune difficulté, sans aucune perte cette opération très délicate qui consiste à franchir une rivière à la barbe de l'ennemi. Celui-ci ne reprit ses esprits que fort avant dans la journée du 26 août, quand nos forces eurent entièrement disparu.

Aussi comprend-on que ce soit seulement le soir du 26 que le Kronprinz télégraphie à l'Empereur son immense succès et ne peut-on s'empêcher de rire en lisant la réponse du papa : « Cher fils! Ainsi, une grande attaque s'est produite contre ton aile gauche et a échoué. Tu as magnifiquement paré! » Mais le Seigneur de la guerre a soin d'ajouter sans avoir l'air d'y toucher : « Félicite aussi Knobelsdorf de ma part! » Or Knobelsdorf est le mentor dont les conseils sont des ordres.

ENTR'ACTE

Pendant que son État-Major travaille à débrouiller une situation qui, malgré la retraite volontaire de l'ennemi, ne laisse pas d'être fort embrouillée, S. A. I. le Kronprinz, « grave et pensif », se livre à des considérations sur le passé, c'est-à-dire sur l'échec qu'il vient de subir. Et il fait profiter le lecteur de ses méditations. Nous apprenons ainsi, une fois de plus, que les Français — les civils — tuent les pauvres

Allemands innocents, que, par exemple, on a trouvéàLonguyon des fusils de chasse envoyés de Paris et « portant des dédicaces correspondant à l'emploi qui devait en être fait! »; — qu'il a dû retirer son épée au vaillant défenseur de Longwy parce que les Français s'y étaient servis de balles évidées!.. (qui étaient tout simplement des balles destinées à l'exercice du tir réduit, c'est-à-dire des balles inoffensives!); que les défenseurs de Montmédy s'étant esquivés sur les derrières des braves Würtembourgeois, avaient « fait Kamerad » pour mieux tirer ensuite sur ceux qui venaient les cueillir. Tout cela ce sont des histoires que le Kronprinz raconte pour la galerie. C'est de la propagande de mauvais goût. A moins que l'écrivain ne soit fort naïf ou qu'il ait été mal renseigné.

Mal renseigné, celui-là le fut qui dirigeait le siège de Montmédy! Ici, je suis obligé de m'en rapporter au Kronprinz lui-même, qui nous brosse de l'affaire un tableau du plus haut comique. « L'État-Major du corps de siège en est à l'instant solennel de la rédaction de l'ordre de l'attaque. Tout à coup surgit dans la salle un officier de uhlans couvert de poussière. — Où allez-vous dans cette tenue? — Je viens de Montmédy! — Mais c'est insensé. Nous voulons justement l'enlever! Trêve de plaisanteries. — Je regrette. Épargnez-vous ce travail. Les Français sont tous partis! ». « Tête de l'État-Major! », ajoute le Kronprinz. Et en effet nous voyons volontiers la tête ahurie des Allemands et aussi la bouche inutile du mortier *béta* qui devait anéantir la place!

LA POURSUITE

Pendant ce temps d'arrêt la 3e armée a fait sauter les ponts de la Meuse, s'est installée sur la rive gauche et attend de pied ferme l'attaque ennemie. On lui enlève la 42e division qui va passer à l'armée Foch en voie de création vers Reims. On lui enlève aussi son général. Le général Ruffey, alors à Varennes, est remplacé par le général Sarrail.

A la Ve armée allemande on enlève le Ve corps actif destiné à la Russie (ce corps nous avait fourni un gros contingent de Polonais qui ne se souciaient pas de travailler pour le roi de Prusse et préféraient se rendre à nos troupes). Mais on n'en-

leva pas à l'ennemi son glorieux chef. Celui-ci était à Beuveilles près de Longuyon où il recevait la visite de son illustre père qu'une fille de paysan trouva « un homme fort beau! »

Rendu prudent par les événements du 25 août, le fils avoue qu'il était obligé à la patience pour laisser mûrir le succès. La IVe armée lui ayant ouvert la voie sur la rive gauche de la Meuse, il se décide à pousser au delà de la rivière son corps de cavalerie et le XIIIe corps. Il se résout plus difficilement à donner l'ordre de franchissement à ses deux corps du sud. Pourtant il faut y aller, on y va. Le 31 août, à Sivry-Vilosne, le XVIe corps tente le passage, réussit à faire passer quelques éléments qui sont arrêtés net. Le VIe corps de réserve qui a traversé la Meuse à Dun se fait ramener vigoureusement au combat de Cierges. Enfin le VIe corps actif, qui a remplacé le Ve corps dans l'armée du Kronprinz, est attaqué et ramené à Fossé-Nouart. « Nos troupes, constate avec amertume le narrateur, se trouvaient constamment en présence de fronts de combat qui n'étaient pas ébranlés. Il en fut ainsi après avoir vaincu l'obstacle de la vallée de la Meuse, dans les froides prairies de laquelle tant de braves soldats ont trouvé leur dernière demeure. » Celui qui était parti pour la guerre joyeuse a changé de ton et le brillant cavalier comprend dès ce moment que sa cavalerie usée et incapable de se mouvoir lui est une gêne telle qu'il demande avec insistance à en être débarrassé. Notre cavalerie n'était pas en plus brillant état, mais nous savions pourtant l'utiliser.

En résumé, sur la rive gauche de la Meuse, le Kronprinz éprouve des déboires et constate que « l'armée du général Ruffey a réussi dans sa mission de couverture de l'aile des armées françaises en retraite ». Et cette armée eût certes fait beaucoup mieux encore si elle n'avait reçu dans la soirée du 2 septembre le terrible message qui lui ordonnait de conformer dès le lendemain son action au mouvement général de retraite vers le sud des armées françaises. En même temps elle apprenait que le VIe corps d'armée lui était enlevé pour être, lui aussi, dirigé sur Paris. Ainsi, tandis que le Kronprinz allait poursuivre, malgré un échec, avec une armée de 5 corps d'armée sans compter les forces d'investissement de Verdun, ni le Ve corps qui lui était rendu à la condition qu'il le main-

tiendrait dans la Woëvre), la 3e armée retraitait par ordre, entre Argonne et Meuse avec 2 corps d'armée seulement (5e et 6e corps), 3 divisions de réserve et 1 division de cavalerie. 10 divisions d'infanterie et 2 de cavalerie donnaient la chasse à 7 divisions de réserve et à 1 division de cavalerie.

Singulière chasse que celle qui commence le 3 septembre, au cours de laquelle les chiens aboient fort et mordent peu, tandis que le sanglier se retire à sa guise, fait ferme quand il veut, bourre sur la meute et finalement lui échappe en attendant qu'il la ramène vigoureusement. La *poursuite* qui est plutôt une *suite* s'arrête dès que nous prenons position en une ligne immense et mince qui s'étend à partir du 6 septembre des abords de Souilly à ceux de Revigny.

LE COUP D'ARRÊT

« Lorsque le soleil du 6 septembre se coucha, la Ve Armée occupait la ligne Villers-aux-Vents — Villotte — Vaubécourt-Beauzée — Saint-André — Parois. Le front était donc presque complètement tourné vers l'est au lieu de l'être vers le sud, comme on l'aurait voulu. » Oui, évidemment, encore une fois le Kronprinz a manqué sa manœuvre. Il nous fait part des projets grandioses du G. Q. G. qu'il résume ainsi : « Tandis que le gros des armées allemandes du Nord (Ier, IIe, IIIe et IVe) va tenter le double enveloppement (encore *Cannes*) des armées françaises et de l'armée britannique entre Vitry et Paris, les armées allemandes de l'Est (Ve, VIe, VIIe) vont tenter le double enveloppement — (toujours *Cannes*) — des armées françaises en contournant Verdun (Ve Armée) et en forçant le front entre Nancy et Épinal.

En réalité le Kronprinz (qui dans un ordre saisi par nous lançait déjà sa cavalerie en exploration vers la ligne Dijon — Besançon, s'il vous plaît) se voit cloué au sol et dans la direction qu'il ne faut pas, très au nord de l'Ornain. Déjà le prince s'en prend à ce Verdun qui le pique au flanc et au talon, à ce Verdun auquel il va être rivé durant près de trois ans! Il dit rageusement que la place aurait pu être facilement emportée à ce moment, mais il avait d'autres soucis avec la IIIe armée qui lui taillait des croupières. Le voilà qui n'en pouvant venir

à bout appelle à lui les forces qu'il a laissées sur la rive droite pour l'investissement. Il est renforcé sur sa droite par une division du XVIIIe corps de réserve de l'armée voisine et bientôt par ce corps entier.

Mais la 3e Armée se renforçant au même moment du 15e corps venu de Lorraine, le coup est nul. Le terrain qu'il gagne chaque jour est insignifiant. Voici même qu'il a du mal à tenir devant les attaques, hélas, trop peu fournies — de la 3e Armée sur son flanc gauche. Il commence à craindre pour sa ligne de retraite, pour son unique ligne de retraite. Et il craint aussi pour sa droite. « La situation au point de vue stratégique est extrêmement mauvaise. » Je le crois aisément. Les deux armées adverses livrent à ce moment ce qu'on appelle une bataille à fronts renversés. La situation est terrible pour l'un comme pour l'autre.

Alors le jeune stratège allemand — à moins que ce ne soit le vieux mentor Knobelsdorff — a une idée géniale. Il aurait pu d'ailleurs l'avoir beaucoup plus tôt, car un élève caporal français aurait trouvé cela tout de suite. Il dispose, en effet, sur la rive droite de la Meuse de forces considérables auxquelles la 3e Armée tourne presque entièrement le dos. Si ces forces attaquent et réussissent, l'armée française est encerclée, détruite, ou enfermée dans Verdun. La situation pour nous est tout simplement tragique et c'est bien ainsi que nous l'avons vue alors, car nous n'avions plus un seul bataillon à opposer à l'attaque allemande qui pouvait nous poignarder dans le dos tout à son aise. Seul le pauvre vieux fort de Troyon et la minuscule batterie des Paroches nous gardaient bien faiblement. L'armée du général de Castelnau qui s'étendait jusqu'à Toul avait fort à faire pour son propre compte. Nous étions livrés à nous-mêmes dans ce danger extrême.

Le général von Strantz commandant le Ve corps est invité à attaquer avec une énergie farouche. Pour l'exciter encore, on lui télégraphie qu'il va tomber dans le dos des Français et on lui donne une formidable artillerie renforcée des fameux mortiers autrichiens; son chef lui envoie même un général d'artillerie pris dans son propre État-Major. Bref, von Strantz a tous les sacrements. En attendant que se déroulent les événements décisifs, le Kronprinz réfléchit. Ce n'est pas seulement

la situation angoissante de son armée qui le rend rêveur, c'est la façon dont se présente la situation générale.

Échec du mouvement « à la Cannes » de son complice l'héritier de Bavière devant la trouée de Charmes, bruits qui courent sur ce qui se prépare devant Paris. Tout n'est pas rose dans la vie du prince allemand. Il est si troublé qu'il en écrit à son père. Celui-ci, beaucoup plus calme, ne comprenant rien aux choses militaires et probablement tenu dans une complète ignorance de la vérité, lui répond : « Cher fils! Tes soucis sont inutiles ». Il lui répète sur tous les tons : « Ne t'en fais pas » et lui raconte que lui, le Père impérial, a voulu aller hier à Châlons, mais la ville était vide de troupes et les grosses marmites tombaient sur la route. Comment dans de telles circonstances faire une entrée en musique dans la ville champenoise? Il n'a pas de chance! A Nancy, pas moyen! à Châlons, pas moyen! « Alors je suis resté à Suippes écoutant la bataille le cœur serré! » Heureusement « *Gott mit uns*! ». Ces avis paternels calment pour un temps — qui sera très bref — l'émoi du fils soumis et obéissant.

Sur les entrefaites il reçoit la visite du fameux lieutenant colonel Hentsch qui commençait par la Ve Armée sa tournée désormais historique. Pour rassurant que s'efforce d'être ledit colonel, il n'en demeure pas moins que la ruée victorieuse des armées allemandes est arrêtée, que ces armées sont quelque peu disloquées et que c'est précisément le moment où Joffre attaque. Tout cela décidément ne dit rien de bon à l'héritier impérial qui redevient « grave et pensif » comme devant.

C'est alors que, pris de rage, il prend des mesures radicales, car, après tout, il faut en finir. A son aile droite la IVe Armée avance péniblement, mais elle avance. Quant à ses troupes, elles subissent des pertes cruelles et ne gagnent plus un pouce de terrain. Son plan est simple et logique. Le Ve corps actif, partant de la plaine de Woëvre, achève l'investissement de Verdun sur la rive droite. Il réduit le fort de Troyon et la batterie des Paroches. Cela demandera deux jours grâce aux puissants moyens d'artillerie mis à sa disposition. Commencement de l'opération le 8 septembre au matin. Dans la nuit du 9 au 10, ce corps d'armée coopérant avec l'attaque de nuit dont nous allons parler, prendra l'offensive sur les derrières de

la 3e armée. Sous la protection de l'obscurité et du brouillard du matin qui rendront moins efficaces les tirs de l'artillerie ennemie, le XIIIe corps à 3 divisions, le XVIe corps et le VIe corps avec 3 divisions, allaient avoir la mission d'emporter la ligne de hauteurs que nous occupions de Génicourt à Souilly par Érize-la-Petite — Issoucourt — Heippes. Ainsi 8 divisions allemandes vont faire cette chose, incroyable pour une telle masse, qui consiste à attaquer dans l'obscurité.

Je veux bien qu'elles n'aient eu devant elles que 4 divisions françaises. Mais tout de même c'était risquer gros jeu que de tenter ainsi le diable. On ne s'étonnera donc aucunement d'apprendre que le G. Q. G. mis au courant du projet établi par le Kromprinz ait refusé d'y souscrire. Au fait, il s'agissait bien de cela le 9 septembre. Le général de Moltke avait d'autres soucis! Le Kronprinz voyait en effet se confirmer ses craintes. Des potins de cuisiniers et de téléphonistes circulaient qui montraient la situation des armées de droite comme désastreuse. Sa mentalité de soldat se révolte contre une telle hypothèse. Et puis il tient à son plan grandiose « si plein de promesses ».

Mais voici qu'une terrible bombe éclate, car il reçoit du G. Q. G. des instructions qui ne cachent plus la retraite des armées de I à IV. Bien mieux, on va ramener dans la Woëvre le Ve corps qui y trouvera une partie de la VIe Armée dirigée du front de Nancy sur Metz. Qu'est-ce à dire? On serait donc battu à droite et battu à gauche. On craindrait pour la grande place forte? Mieux encore, on lui conseille d'économiser les munitions, car, durant les transports par voie ferrée de la VIe Armée, il sera impossible de le ravitailler. Enfin, tout en déclarant que sa grande attaque de nuit aurait été, dans d'autres circonstances, tout à fait opportune, on lui laisse entendre qu'il fera bien de rejeter ses convois à l'arrière, de libérer les routes, etc., de se tenir prêt à déguerpir.

Eh bien! malgré tout, on fera l'attaque de nuit. D'abord les ordres sont donnés et il est maintenant trop tard pour les annuler, car bien des éléments ne pourraient plus être prévenus en temps utile; et puis l'armée est si étroitement accrochée avec l'ennemi qu'elle ne saura plus comment se

décrocher si, auparavant, elle ne rejette pas celui-ci à une distance respectueuse. A première vue cette décision peut paraître quelque peu folle. A l'examen on ne saurait trop l'approuver. Elle fut exécutée. L'attaque échoua en ce sens qu'elle n'atteignit pas les objectifs assignés, mais elle réussit parfaitement à masquer le jeu de son auteur qui, après ce furieux et coûteux assaut put, se retirer sans trop de peine. Sous « l'attaque brutale » (pour employer l'expression même du Kronprinz) la faible 3e Armée française avait chancelé comme un boxeur qui reçoit un coup de poing dans l'œil, mais elle n'avait ni mordu la poussière, ni quitté l'arène.

Le coup d'arrêt avait réussi, l'offensive allait pouvoir reprendre.

LE DRAME DANS LA NUIT

Dans cette nuit fatidique du 9 au 10 septembre devait, par ordre du Kronprinz, se consommer notre perte. Assaillis sur notre front incurvé, percés au centre, poignardés dans le dos, nous ne pouvions pas manquer de succomber sous les coups de forces triples des nôtres. L'État-Major du général Sarrail était depuis peu de temps à Ligny-en-Barrois. Il y vivait des jours sombres, car la ligne de l'armée s'allongeait chaque jour démesurément des environs de Verdun jusque bien au sud de l'Ornain, bien au delà de Vassincourt que nous avions dû abandonner. La ligne était d'une minceur extrême. Il lui devenait impossible de s'allonger encore et la liaison avec la 4e Armée était perdue. Un trou inquiétant et que chaque jour allait élargir se creusait entre les deux armées. Connaissant nos maux et ignorant alors ceux des gens d'en face, nous avions la crainte de voir fléchir d'un moment à l'autre notre front si ténu. Sans doute, nous attendions le renfort annoncé des 15e et 21e corps. Mais arriveraient-ils à temps?

Nous commencions cependant à recevoir de bonnes nouvelles de la gauche de nos armées. Cela eût contribué à remonter notre moral s'il eût été défaillant, ce qui n'était pas le cas. Mais l'Ourcq coule bien loin de l'Ornain et nous ne pouvions qu'envier le sort de nos camarades dont les affaires étaient

en bonne voie, car nous n'avions aucun pressentiment de la répercussion qu'elles allaient avoir sur les nôtres. Nos admirables troupes tenaient, mais leurs pertes ne pouvaient plus être comblées et leurs forces étaient à bout. Nous nous battions, pour ainsi dire sans répit, depuis dix-huit jours!

Et voici que le 8 septembre de nouvelles forces ennemies apparaissent dans notre dos sur la rive droite de la Meuse. Les forts de Génicourt et de Troyon sont bombardés. Et la 7e division de cavalerie qui bouchait un trou entre nos 5e et 6e corps est retirée du front pour aller surveiller les passages de la Meuse dans notre dos. Heureusement, le 15e corps arrive. Une de ses brigades est aussitôt jetée vers Louppy, à notre centre, pour boucher le trou créé par le retrait de la cavalerie. Le gros du corps d'armée est précipité dans la brèche béante entre la 3e et la 4e Armée. Voilà les fissures colmatées. C'est bien. Cela suffira-t-il? C'est ce que nous nous demandons avec angoisse. Reste le 21e corps, dernier espoir! Espoir, hélas déçu, car ce vaillant corps d'armée est à peine signalé qu'il nous est enlevé pour passer à la 4e Armée qui en a encore plus besoin que nous-mêmes.

Nous en étions là quand dans la nuit du 9 au 10 septembre, au milieu d'une tempête effroyable, nous apprenons l'attaque du Kronprinz, et la menace des troupes de la rive droite de la Meuse qui tentent de passer la rivière. J'ai dit quelle fut la décision prise alors par le général commandant la 3e Armée[1]. Comme a fait le Kronprinz en face de nous, nous risquons le tout pour le tout. « Aide-toi, le ciel t'aidera! » Nous n'avons pas voulu désespérer et nous sommes sauvés.

C'est qu'en effet le fort de Troyon a tenu malgré le terrible bombardement. Son héroïque commandant a résisté à tous les assauts; c'est que notre voisin le général de Castelnau, malgré les graves et légitimes inquiétudes qu'il avait pour Nancy, à ce moment même, donne un bel exemple de solidarité en répondant à la demande de secours du général Sarrail. Le 9 septembre, à 19 heures, il envoie l'ordre à la 2e division de cavalerie et à une brigade mixte de Toul de

1. Cf. *Revue de Paris*, 1er avril 1922.

se porter vers le nord pour arrêter les colonnes ennemies qui cherchaient à traverser la Meuse; il a si bien compris l'importance de son action qu'il expédie — tout comme à fait le Kronprinz pour le Ve corps — un officier de son propre état-major, le général Hellot, pour diriger éventuellement l'opération. Le 10, ces forces sont au delà de Saint-Mihiel et l'ennemi disparaît [1].

C'est encore parce que nos troupes ont fait preuve d'un héroïsme sublime. Le 29e bataillon de chasseurs près de la ferme de la Vaux-Marie tient le secteur auquel le Kronprinz attache la plus grande importance et dont il veut à tout prix s'emparer. Sous le commandement de son jeune chef, le commandant Renouard, il accomplit des prodiges de valeur. A minuit non seulement il repousse les Würtembergeois qui l'assaillent en masses pressées (peut-être une division entière), mais il les contre-attaque et les refoule. L'ennemi est démoralisé. De nombreux prisonniers sont cueillis qui demandent grâce à genoux.

Au lever du jour, nouvelle attaque plus puissante. Les officiers allemands essaient vainement d'entraîner leurs troupes. Un drapeau qui s'agite en avant est abattu à trois reprises par un chasseur du 29e bataillon. Les tambours battent, les fifres sifflent, les officiers hurlent désespérément, mais les Würtembergeois sont cloués au sol. Le 29e bataillon tient toujours. Presque tous ses officiers sont tués. Son commandant est blessé deux fois. Il ne se retirera qu'après avoir épuisé ses dernières cartouches et quand le combat est terminé.

Nous sommes sauvés, enfin, parce que ce qui devait arriver, arrive. Au cours de la colossale attaque de nuit, les masses profondes des Allemands, prises sous le feu de notre artillerie, ont tournoyé dans l'obscurité et se sont fusillées mutuellement. Aussi quand deux jours plus tard nous traversons le champ de bataille, un spectacle d'horreur s'offre à nos yeux et les cadavres allemands sont accumulés par monceaux sur le terrain de cette lutte désespérée.

1. Le Kronprinz assure que le Ve corps s'est retiré par ordre du G. Q. G. Je n'en veux rien croire, car, si la chose était vraie, il serait difficile d'expliquer qu'il ait abandonné les mortiers qui avaient bombardé Troyon et que nous avons trouvés sur le terrain avec leurs munitions.

Nous sommes sauvés et une fois encore, la 3e Armée voit les Allemands fuir devant elle. Plus heureuse qu'elle ne le fut le 25 août et le 1er septembre, elle va, au lieu de retraiter après un succès, entamer à son tour la poursuite.

LA DOULEUR D'UN PRINCE

Comme il faut savoir se contenter de peu, le Kronprinz et son État-Major étaient en train de se congratuler sur le grand succès de leur attaque de nuit, tout de même que le Chef et l'État-Major de la 3e Armée française se réjouissaient de l'avoir vu échouer.

Un trouble fête arriva au milieu des effusions de ces Messieurs de la Ve Armée. C'était le fameux colonel Hentsch qui revenant de la droite où il avait si bien opéré, usait de ses pleins pouvoirs pour ordonner à S. A. I. de ramener son armée sur la ligne Sainte-Menehould-Clermont. Vous pensez comme on le reçut à Varennes. Il faillit être traité comme le fut jadis le bon roi Louis XVI au même endroit. On refusa de l'écouter et l'on attendit que le G. Q. G. donnât des ordres. Il fut décidé, durant que le colonel Hentsch regagnait les pénates impériales où il allait achever la démoralisation, qu'on laisserait reposer les vaillantes troupes de la Ve Armée. Le général von Strantz profiterait de ce répit pour préparer, avec les renforts énormes qu'il venait de recevoir, une nouvelle édition revue et corrigée de son attaque manquée sur la Meuse. Au pis aller les IIIe et IVe Armées allemandes se retireraient sur la ligne Mourmelon-Revigny et la Ve Armée formant pivot ne bougerait pas. Dans quelques jours on reprendrait l'offensive et l'on en finirait avec ces damnés Français.

A Ligny-en-Barrois nous étions, nous aussi, remis de nos émotions et nous avions désormais la certitude de tenir. Nous recevions des ordres d'offensive que nous ne demandions pas mieux que d'exécuter dès que ce serait possible. Déjà notre gauche avance. Vassincourt est repris. Mais il a fallu replier les divisions de réserve et nous perdons le contact de Verdun. Notre confiance, pourtant, est immense. Le cauchemar est

terminé pour les Républicains. Il commence, au contraire pour les Impériaux — les Kaiserlicks, comme on disait autrefois.

Aussitôt le funeste colonel Hentsch disparu, l'État-Major de Varennes avait recommencé à nourrir de joyeux espoirs quand survint un nouveau personnage dont l'apparition sinistre « bouleversa tous ceux qui le virent! » Ce Lohengrin à rebours n'était autre que le général de Moltke en personne. En proie au pessimisme le plus noir il fit un exposé incohérent de la situation. Pertes terribles, efforts surhumains, unités décimées sans aptitude au combat, situation tactique et stratégique affreuse, plus de munitions! Il faut partir! Le Kronprinz atterré mais furieux de voir une fois encore la Victoire lui échapper s'en prend au pauvre Moltke et le secoue. Celui-ci n'est pas comme Blücher un général *Vorwärts*, c'est le général *Ruckwärts*!

Mais le Kronprinz reçoit l'ordre : « Sa Majesté ordonne... la Ve armée atteindra la ligne Sainte-Menehould! » Alors, dans sa douleur profonde, il passe d'un extrême à l'autre. Puisqu'on le force à battre en retraite, il ira beaucoup plus loin qu'on ne le lui prescrit. Comment! il s'arrêterait à hauteur de Sainte-Menehould-Clermont? Mais, grands Dieux, on a juré sa perte! il n'a plus que cinq corps d'armée pour résister à deux corps français. Qu'on ne le lui demande pas cette chose impossible.

Verdun — est-ce un pressentiment? — lui fait peur et aussi la forêt de Hesse sur sa gauche et la forêt d'Argonne sur sa droite. La forêt d'Argonne! De la décision du 11 septembre va naître la terrible affaire de l'Argonne, ce sombre tombeau de tant de guerriers français et allemands. Pour n'avoir pas voulu s'en tenir là et pour n'avoir pas vu l'avantage qu'il devait retirer de l'occupation d'un massif inabordable et de la seule voie ferrée qui reliera dans quelques jours Verdun à la France, il est le grand responsable du massacre qui commença le 22 septembre 1914 en ces lieux pour ne jamais finir avant l'attaque américaine de 1918. Il prépare déjà son insuccès devant Verdun! Il n'a pas voulu tenir l'Argonne et il va, par la force même des événements, être obligé de la prendre! Et jamais il ne la prendra, car il y retrou-

vera encore une fois le terrible tête-à-tête avec la 3e Armée française. Non vraiment ce Prince n'avait plus la mentalité d'un vainqueur! C'en est fait; les troupes de la Ve Armée auxquelles on a assuré qu'elles allaient prendre un chemin beaucoup plus court pour marcher sur Paris — ô candeur de l'âme allemande! — s'en vont prestement et gaiement sans tambours ni trompettes. Elles s'arrêteront bien au delà de la ligne Sainte-Menehould-Clermont et « conformément au plan » elles occuperont la forte position d'Apremont-Montfaucon, bien loin de Paris! *Nach Verdun!* Verdun et l'Argonne! On en parlera longtemps encore à la veillée en Souabe comme en Silésie et au fin fond de la Prusse.

Cependant, l'âme en deuil, le Kronprinz prend la route de Stenay, où il va trouver des consolations.

PHILOSOPHIE

Sic transit gloria mundi! pourrions-nous dire en manière de conclusion. Mais ce serait conclure de façon singulière, car la gloire du Kronprinz n'a guère existé que dans son imagination. En vérité, et quoi qu'on ait publié à ce sujet, cet Allemand ne vaut ni plus ni moins que tous les autres. Ce qui les caractérise tous du plus petit au plus grand, depuis le Herr Doktor Knatchké jusqu'au colosse le Prince de Bismarck, c'est un appétit qui n'a d'égal que leur orgueil. Ils s'imaginent qu'en ce monde, la Force est tout et que l'Esprit compte pour rien. Ils veulent tout avaler et ne doutent pas qu'ils en soient capables.

La force, ils l'ont eue, mais l'esprit leur a manqué. Malgré les avertissements du critique militaire sagace que fut le colonel Gaedke, malgré les leçons d'un Fritz Hœnig, les sarcasmes de l'auteur du fameux livre *Iéna ou Sedan*, et les pressentiments de cet autre qui écrivit *le Songe d'une nuit d'été*, ils crurent en leur force invincible prônée par leur Bernhardi. Ils sont tous là aujourd'hui, les écrivains allemands, qui crient avec des larmes dans la voix : « Ach! si le général comte Schlieffen avait été là, nous écrasions les maudits Français! » Mais le maréchal de Moltke a dit : « Si le ministre de la Guerre

forge et acère les traits, le Grand État-Major les lance et les dirige! »

Nous reconnaissons volontiers que le ministère de la Guerre de Berlin avait bien forgé et acéré les traits, mais vous avouerez que votre État-Major les a lancés trop fort et les a mal dirigés. Car enfin ce fameux plan Schlieffen reposait sur l'emploi de la masse. Il n'avait absolument rien de la souplesse d'un plan napoléonien. Il transformait l'armée allemande en un énorme rouleau compresseur. Mais pour que le rouleau opère une compression utile il faut qu'il ait quelque chose à écraser. Le général Schlieffen n'avait oublié que cela! Supposons, à la lumière des événements accomplis et non pas seulement par un pur effet de notre imagination, que le général Joffre ait manœuvré en sens inverse et qu'au lieu de porter après Charleroi des forces considérables vers sa gauche, il les ait portées au nord de Verdun vers sa droite, Paris jouant le grand rôle de camp retranché qui lui était dévolu jadis. Rappelons-nous que le 25 août 1914 l'aile gauche de la masse allemande était refoulée au nord de Verdun par trois pauvres divisions de réserve. Qu'est-ce donc qui se serait passé alors?

Notre aile gauche reculant, le rouleau compresseur ne comprimait rien et nous allions couper les lignes de communications des Allemands. Vous oubliez, dira-t-on, qu'il y avait les forces allemandes de gauche, les VIe et VIIe armées qui seraient venues à la rescousse. Je le veux bien. Mais outre que ces armées auraient eu à leurs trousses nos Ire et IIe Armées, il ne faut pas oublier non plus que dans le plan Schlieffen toute la force devait être à droite et la gauche ne comptait pas ou si peu! A-t-on assez reproché au pauvre général de Moltke d'avoir donné trop d'importance à cette gauche! Par conséquent, avec le plan de Schlieffen, notre victoire du 25 août, exploitée puissamment, aurait eu des résultats d'autant plus considérables. Nous serions arrivés sur les lignes de communications allemandes bien avant que les nôtres fussent menacées. Et l'immense bataille se fût livrée à fronts presque renversés. L'un ou l'autre des adversaires eût été obligé de capituler. Lequel? C'est ce que l'histoire aurait montré.

Oui, dans ce cas, la guerre eût été finie en quinze jours! Je sais bien que dans l'hypothèse qui précède, j'oublie le

rôle que pouvait jouer la place de Metz-Thionville. Mais une place dans laquelle il n'y a plus rien peut être masquée! Je sais bien que j'oublie beaucoup d'autres choses. Mais les Allemands en ont oublié autant dans leurs hypothèses. Ce qui me frappe dans celle que je soumets à la critique des lecteurs avertis, c'est qu'alors l'artisan de la défaite décisive de nos ennemis eût été le vaincu du 25 août 1914, j'ai nommé le Kronprinz lui-même. Nul ne peut affirmer que si le général Schlieffen avait dirigé en personne les opérations dont il avait conçu le plan, il eût mieux réussi que son successeur indigne. Le plan fameux avait un vice originel qui devait assurer sa faillite en face d'un adversaire audacieux et connaissant son métier.

Il faut, pour réussir une opération stratégique, satisfaire à deux conditions essentielles, qui sont la surprise et la vitesse.

La surprise? Tout le monde connaissait le plan Schlieffen.

La vitesse? Il ne la comportait aucunement. L'aventure l'a montré, et de l'aveu même du Kronprinz, les commandants d'armée qui ont voulu la réaliser, ont amené au combat des unités disloquées. Une masse disloquée n'est plus une masse, elle vole en éclats au premier choc. C'est ce que nous avons vu à la Marne.

Aujourd'hui, chacun des commandants d'armée allemande, le Kronprinz après Bülow, Klück et les autres, prouve qu'il a bien agi, qu'il a remporté victoire sur victoire. Et pourtant la somme de ces victoires se résume dans la défaite de la Marne. C'est que tous ces grands guerriers ont poussé chacun leur pion sur le vaste échiquier. C'est simple et commode. La direction générale leur a manqué. Nous l'avons eue et nous les avons battus.

C'est que nous étions modestes autant qu'ils étaient orgueilleux et qu'au lieu de sous-estimer notre adversaire, nous l'avons surestimé, ce qui vaut peut-être mieux. Nos grands chefs avaient, en apparence, une personnalité moins accusée que les leurs. Ils se sont montrés plus disciplinés.

A la guerre les formes craquent, les forces demeurent.

A la guerre les projets les plus grandioses s'écroulent devant les sanglantes réalités.

A la guerre il y a le heurt de deux idées et de deux forces.

On ne fait pas ce qu'on croit pouvoir faire ni toujours ce qu'on veut faire. Et les plus monstrueux appétits ne sauraient être satisfaits quand la victime dont l'ogre compte faire sa pâture résiste et se met en travers de son gosier.

Si le Kronprinz veut utiliser ses loisirs dans sa nouvelle résidence à relire certaines pages de notre littérature et notamment les fables de notre La Fontaine, il y trouvera des enseignements. Dans « les Animaux malades de la peste » il reconnaîtra je pense, sous les traits du pauvre baudet, sur qui chacun crie *Haro!* le malheureux général de Moltke. A moins que... Et il n'aura garde d'oublier de relire la fable « le Renard et les Raisins ». « Ils sont trop verts! dit-il. »

GÉNÉRAL A. TANANT,
Commandant l'École militaire de Saint-Cyr.

LE BONHEUR DE PEINDRE

CONSTANTINOPLE ET BROUSSE

I

Nous étions partis d'Athènes dans l'après-midi, accompagnés, dès notre sortie du port, par un petit vent rageur, qui causait un assez fort clapotis. Rien n'est joli comme ce moment d'animation, où l'immense unité de la mer se rompt en mille vagues mutines; c'est celui où les Anciens croyaient voir accourir les Néréides. Pour moi, tout mon souci était de savoir si nous passerions en vue du Cap Sounion assez tôt pour apercevoir le temple de Poséidon. L'ombre, comme par une fissure invisible, s'infiltrait dans le grand ciel blanc; elle garnissait les plis de ces coteaux secs et purs, leur donnait quelque chose de profond, de religieux, qu'ils n'ont pas en plein soleil. A mesure que nous approchions du cap, le vent fraîchissait; il souffle en tout temps dans ces parages et cette brise toujours active convient bien à un endroit hanté par un Dieu. Au moment même où le jour allait manquer, nous avons doublé le promontoire et mes yeux ont pu étreindre quelques colonnes debout dans la pâleur de l'air, le squelette délicat du temple.

***

Le lendemain matin, nous approchions des Dardanelles et nous y entrions bientôt. De chaque côté, les collines n'étaient

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 avril et 15 juillet 1924.

plus debout, mais couchées; et l'âme ne tenait plus autant à penser, elle s'allongeait, se couchait aussi dans la sensation. Un petit minaret qui dépassait à peine quelques maisons basses, au bord de l'eau, me faisait la première piqûre de l'Orient. Entre les deux châteaux d'Europe et d'Asie, la barque qui venait nous arraisonner, peinte en rouge écarlate, contenait, comme les différents ingrédients d'un plat, des Turcs coiffés du fez, avec un médecin militaire français et des officiers italiens, et m'annonçait le mélange du Levant : un peu plus loin, dans l'élargissement du canal, des cuirassés anglais allongeaient sur l'eau leur dessin d'épure. Nous sommes repartis vers le soir; les lignes des collines devenaient plus simples encore, des bandes orange s'étendaient sur la rive d'Europe, le ciel était immensément vide et pur. Mes yeux cherchaient une présence dans tout ce beau temps et ils ont fini par y découvrir un croissant presque invisible, tant il était mince, pareil à ces grands seigneurs d'Orient qui apparaissent à peine au bord de la fête qu'ils donnent à leurs invités, pour voir seulement si rien n'y manque.

***

Ce matin, nous arrivons à Constantinople et je goûte une fois de plus ce plaisir de l'attente, que j'ai déjà connu si souvent, avec des nuances différentes. Je l'éprouvais avant d'apercevoir le Parthénon, mais alors l'importance de l'objet qui m'était promis, la nécessité de retrouver dans les choses une beauté dont j'avais déjà fait l'emploi, rendaient cette attente plus précise et plus exigeante. Ce matin, moins impatient, je me laisse simplement porter vers une cité fameuse, en rêvant à elle. Le ciel est pâle et pur, à peine un peu d'azur se délaye dans la mer; je regarde l'horizon rose et bleu, en attendant qu'il m'annonce autre chose que du beau temps. Soudain, de la bande de brume qui s'y étend, je vois une volée de flèches jaillir, comme si la horde des cavaliers de la steppe, parvenue enfin au bord de la mer, avait joyeusement lâché dans le ciel ses traits inutiles : ce sont les minarets de Stamboul. Puis la ville commence à se laisser voir, allongée sur le rivage, depuis le château des Sept tours jusqu'à la

tache de verdure qui marque les jardins du Sérail. Bientôt nous apercevons l'entrée de la Corne d'Or. Péra, que la brume voile, ne se révèle que par la ligne flottante et comme lâchée sur l'espace de ses maisons les plus hautes, et ces grandes façades nues, émergeant du blanc brouillard matinal, me rappellent, malgré que j'en aie, l'arrivée à New-York. Derrière nous, Scutari, découvert, regarde Stamboul. Des vapeurs sont mouillés à l'entrée du port, les bateaux de guerre des Alliés déploient leurs pavillons et, au milieu de ces aigres formes de fer, je remercie un bateau turc qui, vert et creusé comme une tranche de pastèque, s'en vient lentement vers nous, les voiles molles. Peu de temps après, j'étais à Péra, dans des rues banales, pleines d'une foule criarde. C'est là la désillusion classique de presque toutes les arrivées, je ne m'y arrêtai pas. Je m'engageai sur le grand pont qui traverse la Corne d'Or, au bout duquel Stamboul m'attendait, avec ses coupoles.

***

Constantinople! Au moment de me raconter les sentiments que j'y éprouvai, je tombe dans la même incertitude que le voyageur ressent aujourd'hui, dans les plus fameux pays de la terre. On y marche entre deux mondes et, partagé entre le regret de tout ce qu'ils ont perdu, et la douceur de ce qu'ils retiennent, on ne sait comment rendre compte d'un charme qui s'efface et s'évanouit. Est-ce encore du présent, toutes ces choses qui vont mourir? Comme on envie alors ceux qui ont parcouru l'Asie dans la seconde moitié du dernier siècle, quand les nouvelles facilités du voyage ne servaient qu'à mettre à la portée des étrangers, avant qu'elle eût changé, l'âme ancienne des peuples. Cette âme secrète s'épanouissait à la surface des choses, dans les costumes, les coutumes, les arts. Cette féerie est finie. Constantinople, aujourd'hui, ressemble à une noix vide. On cherche en vain ce mélange bariolé d'Europe et d'Asie que résumait le nom charmant de Levant. De toutes les nations que la tolérance et l'indifférence turques abritaient ici, chacune avait son costume distinctif : les Grecs portaient une calotte rouge et des bottes

bleues, les Juifs des turbans gris et des bottes noires, les Persans des bonnets pointus, tandis que les Turcs eux-mêmes, toujours très braves dans leurs habits, se réservaient les broderies d'or, les vestes de toutes les couleurs, et ces turbans monumentaux qui annonçaient l'emploi et la dignité de chacun d'eux. Parfois le Grand Seigneur traversait ces foules, dans un cortège divers et pompeux, où le vent faisait ondoyer les énormes panaches bleus de ses icoglans. Où sont ces carrosses en glaces où l'on allait à la promenade, et ces chars, tout dorés aussi, traînés par des bœufs, qui trimballaient un harem entier sous leurs rideaux rouges, et ces caïques qui volaient sur l'eau et dont les rameurs élégants, coiffés d'une calotte écarlate, portaient une chemise de soie? Où sont les noces des Arméniens, avec leurs joueurs de flûte et de violon, et les deux timides porteurs de sabre qui faisaient escorte à l'époux? Où sont les enterrements des Grecs, avec des prêtres en dalmatiques, coiffés de couronnes impériales sous lesquelles leur barbe et leur chevelure mélangeaient leur abondance? Où sont les jongleurs, les baladins, les montreurs de marionnettes et les montreurs d'ours, et les bouffons qui, dans les cafés, imitaient si bien les ridicules des étrangers, et ces bohémiens décriés qu'on admettait cependant pour la lascive douceur de leurs danses, et ces jeunes Grecs des îles, parés et parfumés comme des femmes, pour qui les vrais croyants faisaient des folies? Où sont ces costumes de chaque condition, de chaque métier, qui, pour plus d'un de ceux qui les portaient, étaient la livrée du bonheur? Ce peuple turc était plein de bonhomie, d'une probité remarquable, et, dans ses mœurs ordinaires, ne manquait pas de douceur. Quand les jardiniers du Sérail passaient dans les rues, avec leur charge de fruits, si quelque femme se récriait sur la beauté de leur cueillette : prends ce qui t'a tentée, lui disaient-ils, en posant leur panier devant elle. Les animaux étaient traités d'une façon bénigne, et lorsqu'il fallait en tuer un, on le dépêchait le plus rapidement possible. Le cruel sultan Mourad s'arrêtait pour un cheval trop chargé, et ordonnait qu'on le soulageât. Thévenot raconte qu'il a vu, plus d'une fois, des passants se donner la peine de faire un rempart de pierres à une chienne qui avait mis bas. Même dans la façon dont les

délinquants étaient traités on trouve un singulier mélange de sévérité et d'indulgence. Quand un Turc pris de vin était rencontré la nuit par la garde, on le bâtonnait. S'il retombait deux fois encore dans la même faute, il subissait la même peine. S'il continuait en dépit de tout, la force irrésistible d'un pareil penchant inspirait une sorte de respect à ces fatalistes. Le buveur incorrigible recevait un diplôme d'ivrogne privilégié et impérial, et quand les soldats le rencontraient de nouveau, il n'avait qu'à se nommer et à faire valoir sa qualité, pour être conduit avec égards jusqu'à l'un de ces tas de cendres tièdes comme on en voit encore aux portes des bains, et on l'étendait là, de façon qu'il pût y cuver son vin tout à son aise.

Au-dessus de ce peuple grave et simple, le sérail, plein d'intrigues et de complots, avait ses mœurs propres; on y parlait un langage plus châtié qu'à la ville, avec une prononciation plus douce. Les costumes y étaient très élégants, on en changeait à des jours fixés. Presque tous les sultans faisaient des vers, et publiaient leur divan sous un pseudonyme. Cependant ce n'étaient là ni les raffinements exquis de la cour de Perse, ni l'ordre auguste et subtil, tout pénétré de philosophie, qui régnait à la cour de Chine, où la parfaite harmonie de toutes les fonctions représentait celle de l'univers, et l'obligeait en quelque sorte. L'ordre turc n'avait pas tant d'arrière-pensée ni de profondeur; il gardait une simplicité militaire et toute sa rigueur finissait par l'exaltation du hasard. C'est un spectacle singulier que celui de cette cour, où il n'y avait que des esclaves, et presque que des étrangers. Les scribes de Mahomet II étaient, pour la plupart, grecs ou slaves, plusieurs de ses généraux étaient chrétiens, et même dans la suite, des renégats ne cessèrent pas de faire au sérail les fortunes les plus brillantes, ce qui montre bien le double caractère de l'Islam, toujours en guerre contre les infidèles, toujours prêt à tout permettre à quiconque se convertit, et pareil à une forteresse dont les créneaux seraient chargés de combattants, mais dont les portes resteraient ouvertes. Les eunuques noirs venaient d'Éthiopie, les eunuques blancs d'Asie. Les personnages les plus importants étaient d'anciens enfants de tribut, chrétiens de naissance. Les femmes

du harem avaient été arrachées, comme des fruits, aux branches de toutes les races. Le sultan lui-même était nécessairement le fils d'une esclave, comme l'avaient été déjà plusieurs grands Califes Ommeyades, et, parmi eux, Haroun al-Raschid. Dans ce sérail, toutes les réussites étaient permises, sans qu'aucun établissement fût possible. Un batelier, un porteur d'eau devenaient vizirs et étonnaient les Francs par leur dignité et par leur finesse, mais le fils d'un grand vizir ne pouvait rien être de plus que bey et capitaine d'une galère et quand l'un d'eux succéda à son père, cette exception parut prodigieuse. Les bachas devaient, à tout instant, leur tête au Grand Seigneur, qui ne se faisait pas faute de la leur demander. De quelque façon qu'ils mourussent, leurs biens faisaient retour au sultan. Un homme s'élevait à la plus haute fortune, d'où il s'abîmait dans le néant, comme ces fusées qui, après avoir éclaté à la hauteur des étoiles, sans réussir à s'accrocher parmi elles, ne sont plus qu'un roseau noirci, tombant obscurément dans la nuit.

Tant de vicissitudes donnaient aux Turcs un sentiment profond de l'égalité; ce n'était pas l'égalité prosaïque qui naît de la garantie des lois, et qui garde tous les hommes sur le même plan, mais, au contraire, l'égalité poétique qui résulte du fait que, toute élévation étant possible, sans qu'aucune prospérité soit assurée, l'homme le plus haut placé et l'homme du rang le plus bas doivent se regarder uniquement comme les gagnants ou les perdants du même jeu. Cette sujétion et cette soumission au hasard avaient un emblème dans la façon dont le peuple de Constantinople supportait les ravages des incendies. Ce risque était si bien accepté que les gens, chaque soir, mettaient à part, dans une cassette, ce qu'ils avaient de plus précieux, pour l'emporter à la première alerte, tandis que les femmes, plus parées pour le sommeil que pour une fête, ne se couchaient que chargées de tous leurs bijoux. Lorsque le feu éclatait, les jannissaires se ruaient sur les lieux, sous prétexte de l'éteindre, mais, en vérité, dans l'espoir de piller. Le sultan venait s'établir dans une des maisons voisines, d'où il récompensait les plus zélés, tandis qu'il faisait jeter dans les flammes les voleurs surpris. Alors le monarque et l'incendie

pouvaient se contempler face à face, l'un avec les joyaux dont il était paré, l'autre avec son fastueux turban de flammes, comme deux souverains aussi absolus, aussi fantasques, aussi redoutés, aussi exposés aux brusques ruines.

***

Maintenant c'est fini de tout cela et il n'est, pour s'en apercevoir, que de parcourir le Sérail. Quelle visite mélancolique! On est reçu par des fonctionnaires étiolés qui font encore, sans conviction, les gestes de l'ancienne politesse. On boit une tasse de café, on parcourt des salons où foisonne un mauvais goût à l'italienne, où de petits miroirs, dans leur cadre luxuriant de bois doré, ressemblent à ces gouttes d'eau, qui, sans se défaire, étincellent sur la feuille exubérante du chou frisé. Nous traversons des cours désertes, on nous montre avec des mines effarouchées, destinées à nous abuser sur le prix de cette faveur banale, les bâtiments, à mine de couvent, où vivaient jadis les sultanes. De tout ce que j'ai vu, je me rappelle surtout deux pavillons ravissants; l'un, aux murs couleur de rose réchampis de bleu, entre un plafond encore doré et un tapis si pâli qu'il ressemblait à un nuage, avec de grands velours de Gênes dont les ramages étaient comme les fleurs séchées des herbiers, des couleurs, partout, tendres et douces comme des crèmes, sauf, dans les fenêtres, l'éclatant tableau du Bosphore. Ce pavillon semblait représenter tout ce qui était arrivé jusqu'ici d'influence occidentale. L'autre, au contraire, rendait sensible celle de l'Asie. Les murs étaient couverts de carreaux de faïence à fond blanc, avec des rinceaux bleus aux fleurs rouges. Ce signal de rouge était recueilli et amplifié par une ravissante petite coupole, couleur de feu, de corail, qui n'admettait que de minces rinceaux bleus à fleurs d'or. Des portières et des rideaux grenat, brodés de croissants et de fleurettes dorées, tempéraient, calmaient un peu cette gaieté. Chaude et riche comme un coffret, cette salle semblait faite pour porter le maître à la belle humeur, pour lui donner l'envie de faire abonder sur ses favoris une pluie de grâces et d'injustices heureuses. Mais, aujourd'hui, quel abandon alentour! Je sais

bien que, même aux plus beaux temps de l'Empire, ces jardins ne furent jamais tenus avec autant d'apparat que ceux de nos palais royaux; toujours la bonhomie des légumes s'y étala parmi les fleurs. Maintenant, ils sont à peine cultivés. Des salles d'une galante élégance tombent en ruine. On a ôté à ces palais leur âme orgueilleuse, en emportant loin d'ici ce trésor des sultans qui éblouissait autrefois les étrangers. Quand, au sortir du sérail, on se retrouve dans la ville, le spectacle qu'on regarde n'est pas fait pour effacer cette déception. Où sont ces foules d'autrefois, où chaque passant avait son éclat et sa couleur, comme une petite pierre précieuse? Celles d'aujourd'hui ne ressemblent plus qu'à des poignées de gravier. Pourtant, si on fait couler ce gravier entre ses doigts, on retrouve parfois encore quelque fragment plus brillant. Je me rappelle le Bazar où je courus, dès mon arrivée, qui est muré, couvert, pareil à une ville dans la ville; quoique l'industrie moderne l'ait rempli de ses pauvres productions, il y flotte encore le mirage des trésors qu'il ne contient plus. Dans son enceinte centrale, sous les ogives des voûtes, les longs ciseaux damasquinés piquent leurs becs de cigognes dans les monceaux d'armes, de menus bijoux brillent dans les vitrines qui les préservent, et le soleil qui entre par une étroite fenêtre, et qu'on est étonné de voir paraître dans cet endroit clos et dans cette ombre fumeuse, jette sur toutes ces choses des clartés plus précieuses qu'elles. Alentour du bazar, le négoce continue encore; les rubans, au milieu des rues en pente, passent d'un petit marchand à l'autre comme un étroit ruisseau de couleur. Si appauvri qu'il soit, Stamboul garde sa douceur, et puisque je dois conduire ma description entre le passé et le présent, entre l'Encore et le Déjà, je ne serai point ingrat, je n'arriverai pas trop vite à ce qui déplaît, je m'attarderai dans l'Encore.

***

D'abord, Stamboul est grave. De toutes les villes que baigne la mer, je n'en connais aucune qui lui appartienne aussi peu, qui soit moins touchée par son influence. La ville maritime, c'est Péra, avec son peuple interlope, ses flâneurs

en turban qui, sans faire aucune besogne, ont l'air d'être prêts à toutes, si pareils, cependant, aux drôles que Tiepolo et d'autres peintres ont plantés au bord de leurs tableaux, que cette ressemblance même les innocente et fait qu'on ne croit plus voir qu'un immense va-et-vient de modèles en vacances. La présence des Alliés, qui sont encore ici pour quelques jours, ajoute à cette foule un pittoresque d'occasion. On rencontre tour à tour des soldats anglais, insensibles et corrects, des matelots américains, qui marchent en se dandinant, un sous-officier italien, brossé, bien tenu, un sergent français, avec sa petite moustache et son étincelle dans les yeux. Des espèces de Kalmoucks, dont j'ignore à quelle armée ils appartiennent, traînent, dans des uniformes jaunâtres, qui sont presque de la couleur de leur teint. Le soir, Péra s'illumine. Dans d'étroites rues, entre les hôtels et les ambassades, la douche froide des pianos mécaniques tombe par les fenêtres, tandis que sur les portes, dans un morceau de lumière, des filles en robe blanche font aux marins et aux soldats de tous les pays un sourire international, où brillent quelques dents d'or. Cette grossière poésie des ports, la première dont on jouit en voyage, est la première aussi dont on se dégoûte. Les ports trempent une soupe de tous les poissons et de tous les peuples; on aspire bientôt à quelque chose de plus réservé : cette réserve, c'est Stamboul. Les rues tortueuses ont des aspects familiers qui rappellent ceux de Venise. Une petite mosquée est prise entre les maisons, que dépasse à peine son minaret sans orgueil. Des aubergines enrichissent de leur pourpre vineuse les coins d'ombre d'une boutique, des tas de piments font battre le rouge et le vert, des monceaux de pastèques rappellent innocemment les anciens massacres et les pyramides de têtes coupées. Çà et là sont posés des bols de laitage, d'une blancheur de papier mouillé. La fumée apporte sans cesse la fine odeur du mouton qui cuit, et, à l'entrée de chaque petit restaurant, tourne sur sa broche verticale un rôti toujours coiffé d'une tomate juteuse. Des charrettes passent, traînées par des bœufs ou par des chevaux auxquels on a mis des colliers de fausses turquoises, afin de les préserver du mauvais œil. Des portefaix s'en vont, un linge à fleurs noué autour de leur tête. Un marchand de

boissons transporte ses buires étincelantes. D'autres offrent, sur leurs éventaires, ces porte-cigares rouges et jaunes qui imitent l'ambre, si clairs et si transparents qu'il semble qu'ils doivent fondre, comme des sucres d'orge, dans la bouche des fumeurs. Dans ce vacarme, les voiles des femmes mettent du silence.

Au bord, au milieu de cette cohue, sous les festons d'un vieux cep de vigne, sous les branches d'un platane, sont établis les petits cafés. Il sont de plain-pied avec la rue. Dès qu'il ressent la moindre fatigue, comme un nageur qui s'accroche à un radeau, le passant y peut aborder. Aussitôt il y redevient un oisif, qui approche lentement de ses lèvres la petite coupe pleine d'une crème noire, ou qui fait barboter son souffle dans l'eau parfumée du narghilé, grave et béat au sein du tapage. Aussi bien cette activité n'est-elle en rien comparable à la fièvre de nos villes. Malgré le grincement des essieux, les appels des charretiers, les criailleries des marchands, il y reste quelque chose de calme et de traînant, et, comme dans ces tapisseries où un fil de soie, serpentant invisible parmi les fils de laine, communique à l'ensemble un lustre plus fin, un fil de patience est ici insinué dans tous les travaux, de sorte que même le bruit de la rue n'offense pas l'âme et ne gêne pas le rêve.

Ces petits cafés riverains sont comme le premier élément de la poésie de Constantinople. Le second, ce sont les fontaines. Elles sont plus retirées, quelques marches les rehaussent au-dessus du sol. Les unes logent dans des kiosques enchâssés au coin des maisons, les autres habitent en princesses des pavillons séparés sous un large auvent, derrière de jolies grilles. Elles mettent dans la ville une idée de pureté, de sobriété, de simplicité mêlée au raffinement, et conviennent bien à un pays où, le vin n'étant pas permis, la suprême saveur des festins était celle des fruits, des sorbets et des eaux délicieuses.

Le troisième élément, ce sont les mosquées. Hautes et vastes, au milieu des maisons sans orgueil et dont aucune ne compte, elles semblent traduire la parole sacramentelle : Louange à Dieu seul! Je me rappelle mon entrée dans la première que j'ai visitée, cette grande Yeni Validé, qui

attend l'arrivant au bout du pont de Karakeuï. Tout un marché était répandu autour d'elle, mais elle l'écartait, l'ignorait, enveloppée de ses portiques et de ses cours vides. A peine y fus-je entré, je me sentis comme purifié, nettoyé par une immense ablution d'espace. Quelques dévots allaient et venaient paisiblement, qui, eux-mêmes, n'étaient déjà plus les gens du dehors, pris dans leur besogne et dans leurs affaires, mais des croyants égaux et simplifiés devant Dieu. Les petits vitraux brillaient comme des jardins au soleil, les tapis étendus par terre ressemblaient à des prairies dans l'ombre. De l'immense voûte pendaient jusqu'à mon front des lustres dont chacun n'était fait que d'un vaste cercle de fer, où étaient attachés des quantités de lampions de verre qui, par une sorte d'interversion, me rappelaient ces fleurs dont s'éclaire, en automne, l'herbe des prés, et que les paysans appellent des veilleuses. Les lignes de l'édifice couraient sans obstacle, elles se coupaient avec une correcte élégance, depuis la niche vide du *michrab*, jusqu'à la grande coupole, légère comme une bulle. Dans toutes les autres mosquées, j'ai ressenti la même impression de dépouillement, qui fait qu'elles semblent être pour l'âme ce que sont les bains pour le corps. Telle est, au haut de Stamboul, la superbe Suleimanié, parmi ses cyprès, telle est la magnifique mosquée du sultan Achmet, avec son immense voûte si aérienne et si gonflée d'espace que les énormes colonnes sur lesquelles elle repose semblent moins la supporter que la retenir. Ces mosquées n'ont pas, comme nos églises, à digérer tout un luxe de tableaux et de statues; ce qui les caractérise, ce n'est pas non plus la nudité des temples protestants, mais une pureté que rien ne charge, sinon des carreaux de faïence où l'on voit des rinceaux et des fleurs. Parfois, dans les plus petites, comme celle de Rustem Pacha, tout un jardin éclate ainsi sur les murs. Nulle autre image n'est admise à l'intérieur des édifices sacrés, mais, dehors et jusqu'à leurs portes, les animaux sont bien venus. Une multitude de pigeons animent les cours de la mosquée Bayezid, où les dévots prennent soin de leur nourriture. C'était une bonne œuvre, naguère encore, d'acheter au marché des oiseaux pour leur donner la volée. Ceux qui en usaient ainsi espéraient que, lors du Jugement,

toutes ces ailes viendraient tourbillonner autour d'eux et protéger leur tête coupable. Telle est la pente douce de cette religion si abrupte d'autre part, qui s'attendrit pour parler des chevaux et des eaux courantes. Du reste, à l'autre extrémité de l'Orient, les bouddhistes aussi délivrent les animaux, près des temples, et ces actes dépendent moins d'une religion particulière, que d'une âme commune à toute l'Asie, où, bien loin de se regarder comme le fils unique de Dieu, l'homme se croit seulement l'aîné de toutes les créatures.

En sortant d'une mosquée, je m'enfonçais dans les rues désertes, entre ces petites maisons en bois de sycomore, dont le ton fin et lustré rappelle la carcasse desséchée de certains insectes. Parfois je croisais deux ou trois femmes, et loin de rompre la solitude, le passage de ces voiles l'augmentait encore. Il est difficile d'imaginer quelque chose de mieux fait pour enchanter un poète que ce pudique refus du visage, qui garde aux présences le charme et le prestige de l'absence. Autrefois, dans ces rues désertes, quand une femme voulait signifier à un jeune homme qu'elle agréait son amour, alors, derrière une fenêtre grillée, elle dévoilait silencieusement son visage, et, lui, sans parler, pour marquer cependant le transport où cette faveur le jetait, il enfonçait son poignard dans son avant-bras, et faisait jaillir son sang. J'avançais encore, je traversais des quartiers en ruine, où l'incendie avait laissé ses traces, comme un grand fauve. On n'avait rien reconstruit. Un palais vidé par le feu n'offrait plus, à toutes ses fenêtres, que la face égale et splendide de l'azur. Sans doute, c'est là cette incurie turque contre laquelle il est si aisé de déclamer. Pour moi, cependant, elle avait un sens et une sagesse. « Ne crois pas, me disait-elle, que l'homme puisse jamais rien posséder. » Alors je comprenais la poésie de Stamboul. Ce n'est pas, comme à Pékin, celle de l'ordre absolu et du hasard supprimé, c'est, au contraire, la poésie du hasard accepté. Les Turcs ont occupé Constantinople sans s'y établir. En ces lieux tout fiévreux d'histoire, assise distraitement dans l'un des plus beaux sites du monde, leur ville rêve encore de la steppe et de la prairie : c'est la capitale des nomades. Elle n'a pas le poids, la lourdeur des autres cités humaines.

Enfin, j'arrivais aux cimetières. L'enseignement de Stamboul, ce sont eux qui l'achèvent. Tout le reste disait déjà que l'endroit où l'on vit est indifférent, ils semblent dire qu'il importe peu de quitter la vie. Les boutiques, les hôtels, les palais, les banques, tout, dans nos villes, est fait pour représenter sans cesse aux passants la gloire de l'argent, pour les convaincre que rien ne compte que sa possession. A peine une église rompt-elle, çà et là, ce complot de matérialisme. Les cimetières sont placés à l'écart, ou bien enfermés entre de hauts murs. Alors même qu'on y pénètre, on y retrouve le même appareil bourgeois que le long des rues, la parade des vanités recommence. Les cimetières turcs, au contraire, sont familièrement établis parmi les vivants. Leur grand charme, c'est l'effacement du mort dans la mort. Les stèles des tombes ont toutes les inclinaisons possibles, et semblent mesurer les différents degrés de l'oubli. Quelques-unes, toutes droites, annoncent des morts récents, encore implantés dans la mémoire des hommes. D'autres, penchant plus ou moins, indiquent ceux dont le souvenir se perd. D'autres, abattues, semblent annoncer que ceux qu'elles couvrent jouissent enfin d'un sommeil sans rêves. Ce sont les plus douces. La mort ne sourit vraiment que sur une tombe sans nom.

Je me disais cela, aujourd'hui, au cimetière d'Eyoub. J'étais seul sous les grands cyprès dépenaillés, des chardons acérés gardaient les tombes. Devant moi s'étendait le spectacle insigne : la ville se prolongeait vers la mer, avec ses coupoles, ses toits où se pelotonnaient les fumées paresseuses de l'après-midi, tandis qu'au delà, le fond du paysage était lustré par le courant d'air du Bosphore. A ma gauche, sur l'autre rive de la Corne d'Or, j'apercevais encore des tombes, jetées sur la pente comme une poignée de cailloux blancs. Ainsi placé, j'étais assez près de Constantinople pour que le délabrement intérieur m'en restât présent, assez éloigné pour la voir se recomposer dans sa gloire. C'était bien la ville environnée d'arrivées, vers qui convergent tous les navires, mais, au lieu de les recevoir aussitôt, comme font les autres ports, elle ne les admet qu'après qu'ils ont suivi le long corridor du Bosphore, ou celui des Dardanelles, et

traversé l'antichambre de la Marmara. A mesure que le soleil déclinait, sa lumière diversifiait davantage la ville étendue. Très loin, à Scutari, une maison infime se révélait par l'éclat éblouissant d'une vitre, comme, dans une foule, un passant perdu, qui se distingue soudain par un regard magnifique. En détournant la tête, j'apercevais à droite, à travers les arbres, les anciens remparts byzantins qui me parlaient pour tout un passé. Mais j'étais trop rempli de la beauté du moment pour achever l'évocation de ces souvenirs. Ils restaient au-dessous de mon attention, et, couché sur un lit d'histoire, j'admirais un nuage.

Ainsi j'avais passé lentement de la poésie des cafés à celle des fontaines, de celle des fontaines à celle des mosquées, pour aboutir enfin à celle des cimetières. Mais, comme un homme, après s'être élevé par de longues rampes, redescend par un rapide escalier, j'allais revenir en une fois au point d'où j'étais parti, en retrouvant dans son excellence, à chaque station, chacune des choses que j'avais aimées. Après ce fameux cimetière, j'arrivai, en bas, à la célèbre mosquée d'Eyoub. Elle s'éventait d'un vol de pigeons. Dans la grande cour, des turbans se promenaient paisiblement, des marchands, sous un platane, débitaient leur pacotille sacrée; un écrivain public était au travail et les caractères qu'il jetait sur le papier ressemblaient aux hirondelles dont le vol était lâché dans le ciel. Ensuite, je m'engageai dans une ruelle d'une propreté et d'une pureté délicieuses. Ce n'étaient pas des maisons qui la bordaient, mais des clôtures de marbre et de jolies grilles, à travers lesquelles j'apercevais des jardins en désordre et des turbés, d'un marbre blanc un peu jaune, avec leurs coupoles que caressait chastement, de ses longs doigts, la lumière suave du soir. Cette rue est coudée en plusieurs endroits, de sorte qu'après quelques pas, je me trouvai seul, et comme enfermé entre les parois candides. Dans la galante architecture qui m'entourait, je retrouvais celle de notre XVIIIe siècle, mais un peu détournée de la société, pour faire face à la nature, et, comme j'avais encore dans la mémoire l'histoire de tant de renégats qui vinrent ici faire leur fortune, il me semblait que je voyais le style Louis XV prendre le turban. C'est là que je retrouvais la fontaine, mais quelle fontaine!

La plus élégante, la plus délicate de toutes, avec ses faisceaux de colonnettes, son grand auvent, ses grilles dorées, et le silence attentif qui environnait son murmure. J'avançai encore et je débouchai soudain sur la Corne d'Or. Là je retrouvai le café, mais quel café! Son estrade avançait sur l'eau. En face se relevait la côte de Péra, on voyait de biais le port fuir vers le Bosphore, mais l'agitation n'en parvenait pas jusqu'à ce recoin tranquille. Deux ou trois barques jouaient comme des oiseaux, autour du petit débarcadère; un homme contrefait et estropié nageait agilement et semblait dénouer dans l'eau ses infirmités. Sur le plancher, quelques rêveurs silencieux regardaient s'attendrir l'immense beauté de l'heure. Par moments, comme on revient à un livre ouvert, comme on respire une fleur, un d'eux élevait jusqu'à sa bouche la petite tasse où l'épais breuvage était contenu, et il y replongeait ses lèvres. Je tâchais d'être comme eux, comme ces contemplateurs qui savent encore ne rien faire.

***

Aujourd'hui j'ai vu Sainte-Sophie. A peine entré dans le monument, je n'ai plus eu à y faire un pas. Je lui appartenais tout entier. Les autres édifices, quand ils sont d'une aussi vaste étendue, demandent qu'on les parcoure, afin de s'emparer successivement de toutes leurs perspectives. Ici, l'on est aussitôt sous la domination de l'immense coupole; elle rend tout l'édifice unanime. J'éprouve une fois de plus que lorsqu'un monument est parvenu à la beauté, on ne lui arrache plus son âme. On a pu faire du Parthénon une église, puis une mosquée, il n'a jamais daigné le savoir. A Sainte-Sophie, l'Islam n'est plus rien. Il a eu beau pendre à ses parois d'énormes inscriptions, elle témoigne à jamais pour cette somptueuse civilisation byzantine, où l'art ne se sépare pas du faste; les chapiteaux sont plus brodés encore que sculptés, les tribunes se creusent comme des grottes enchantées, l'œil cherche encore les mosaïques, sous le badigeon qui les a couvertes. Sainte-Sophie reste à jamais la grande Église, celle qui mettait en présence l'Empereur et Dieu, l'Autocrator et le Pantocrator, et où la hiérarchie des fonctionnaires

était si exactement continuée par celle des Dominations et des Trônes qu'on ne devait pas voir exactement où elles s'attachaient l'une à l'autre.

A l'exception de Sainte-Sophie, presque tout ce qui représentait Byzance a péri. On la retrouve encore dans une magnifique citerne, dans quelques églises que l'Islam, au lieu de les détruire, s'est contenté d'envahir, et dans les remparts. Il est une de ces églises qui est restée dans mon souvenir. C'est la Kharié-Djami. Elle dépendait d'un couvent, et date du temps des Comnène, mais presque toutes les mosaïques dont elle est décorée sont moins anciennes et ne remontent qu'au XIVe siècle. On la trouve tout près des murailles, au bout d'un de ces quartiers qui traînent et se défont dans la solitude. Il était midi quand j'y arrivai. Le vieux muezzin, penché sur le balcon du minaret, distribuait d'une voix cassée son appel aux quatre horizons. Puis il redescendit dans la mosquée, où quelques fidèles faisaient leur prière, avec les prosternations prescrites. Pendant ce temps, les mosaïques des deux narthex me racontaient l'histoire du Christ et celle de la Vierge. Il y a dans ces scènes un effort de vie qu'il faut remarquer, mais qui ne convient pas à cet art, qui est celui des immobilités somptueuses. Quand la mosaïque se rapproche du réel, elle complique les draperies qu'elle veut animer, casse les gestes qu'elle veut traduire et cesse de se justifier. J'aime surtout, dans celles de la Kharié-Djami, le sourire général de leur couleur, les unes étant d'un bleu d'outremer et les autres presque roses. Ce qui me plaisait davantage encore, c'était de voir, en même temps, le vieil *hodja*, dans sa robe d'un vert passé, assis sur l'escalier drapé de rouge de la chaire et prêchant les dévots qui l'écoutaient. Rien n'est plus doux que la rencontre et le voisinage des religions, quand elles déposent leur inimitié. Les cérémonies se reconnaissent, les rites s'enlacent l'un à l'autre. Ce qu'elles gardent encore de différent n'est bon qu'à frapper les esprits superficiels. Au contraire, c'est leur parenté et leur unité qu'il faut retenir : elles témoignent que l'humanité est religieuse.

Les remparts aussi parlent pour Byzance. J'ai passé un après-midi à suivre ces murailles flanquées de tours. La campagne vient jusqu'à leur pied et sur ces créneaux où jadis,

dans la fureur de l'assaut, un janissaire arbora l'étendard de l'Islam, un olivier, maintenant, plante paisiblement l'enseigne de la nature. Quand j'achevais ma promenade, le crépuscule tombait. De petites maisons respiraient une humble fumée, toute la conque du vallon s'emplissait de la même ombre, qui, par quelques cyprès, remontait jusque dans le ciel couleur d'ambre. Sur ces lieux célèbres, le soir répandait la même douceur qu'il verse aux coteaux inconnus. Le siège de Constantinople est une des catastrophes de l'histoire. Depuis longtemps, l'empire grec était réduit à quelques provinces, mais la Ville était restée aussi splendide et elle n'avait, pour se défendre du Turc, que ses murailles qui l'avaient déjà sauvée des Avares. L'artillerie de Mahomet II décida. Je pense à ces monstrueux canons sans affût, appuyés sur des balles d'étoffe, qui, une fois par nuit, six ou sept fois par jour, arrachaient de leurs entrailles le boulet de marbre qui allait fracasser les murs. C'est ainsi que la brèche fut ouverte, mais, dans sa plus grande partie, l'enceinte subsiste et elle monte toujours sa garde inutile. Tandis que je regardais les remparts, le dernière lueur du couchant leur prêtait une expression vague et diffuse, pareille à celle qu'on voit sur le visage des aveugles, et comme des guerriers aveugles, en effet, ces tours paraissaient attendre encore l'ennemi qui les avait déjà dépassées.

***

Après qu'on a parcouru Constantinople, c'est un plaisir de la quitter et de se promener alentour. Le Bosphore unit à la magnificence d'un fleuve l'allégresse et l'irritation de la mer. Un petit vent lustre et stimule ses vagues. Des vols d'alcyons, groupés comme les plombs d'une charge, courent, au ras de l'eau, d'un bord à l'autre. Sur les rives chargées de verdure se succèdent les palais des sultans, et leur architecture sans solidité, leur mauvais goût somptueux et fleuri conviennent bien à ces lieux. Les vieux châteaux d'Europe et d'Asie font une superbe figure, avec leurs bastions, leurs courtines et leurs tours à double crénelage, et l'on croit voir ceux qu'Albert Dürer a mis au fond de ses gravures et de

ses aquarelles. Une vieille maison turque dresse près de l'eau ses murs de la couleur des fruits. La campagne et la mer se joignent ici, sans cette zone de terre grillée et brûlée qui borde presque partout les rives de la Méditerranée, et cette riche campagne est interrompue par cette eau brillante, exactement comme un velours qu'on aurait coupé pour y coudre de la soie. Le paysan vit auprès du pêcheur, les filets sèchent au bord des jardins, un platane, au-dessus des flots, cargue à demi ses voiles de verdure sur sa mâture de branches. Une lumière humide, sans poussière, baigne les plantes et fait reluire les moindres d'entre elles, qui deviennent précieuses sans cesser d'être familières. L'herbe la plus commune a l'air bordée d'un subtil trait d'or. Cette campagne, d'abord, répond assez à la nôtre, les petits minarets qu'on voit pointer çà et là n'y semblent être que des clochers traduits. En vérité, elle est bien différente : la culture n'en a point chassé la nature, on y respire l'indulgence de l'Asie pour tout ce qui vit. Les champs, si bien entretenus qu'ils soient, admettent cependant ces ronces et ce peuple de fleurs charmantes qu'on appelle chez nous les mauvaises herbes. Un oiseau peut s'envoler d'un buisson, sans qu'on sente aussitôt, comme dans notre pays, qu'une arme menace son aile. Nos villages ternes écartent les champs pour se donner des airs de petites villes; ceux d'ici baignent dans les plantes comme des bateaux dans l'eau, et les couleurs dont ils sont peints continuent celles dont la terre est fleurie. On retrouve cet entrelacement de travail et de rêve qui fait le charme de l'Orient. Un petit café groupe quelques oisifs, qui regardent le labeur des paysans. La traîne des ruisseaux brille entre les herbes. Au-dessus des jardins et des prairies, les cyprès et les peupliers jaillissent du même élan, mais tandis que le peuplier, encore mondain, bavarde de toutes ses feuilles, le cyprès religieux reste immobile et impénétrable. On croit voir l'arbre poète et l'arbre moine.

***

Sur ces rives du Bosphore, où les anciens palais sont déshabités, quelques restaurants font encore de timides essais de

plaisir. Ils sont tenus par des Russes, qui ont trouvé ce moyen de vivre. Ces fugitifs étaient beaucoup plus nombreux ici, il y a deux ans; beaucoup, depuis, se sont dispersés, mais il faut croire qu'il en reste assez pour troubler la vie de Constantinople, puisque les dames turques viennent d'adresser au gouvernement une pétition où elles demandent qu'on éloigne les jeunes femmes russes qui, disent-elles, menacent la paix de leurs ménages. Celui de ces restaurants où nous dînons ce soir est agréablement placé au bord de l'eau. Il y a peu de monde. Le maître d'hôtel, jeune et blond, par la façon scrupuleuse dont il s'enferme dans sa fonction, donne l'idée d'un homme du monde. La jeune femme qui apporte les plats est une assez belle brune, mais qui a trop visiblement l'air d'une juive pour que l'on puisse s'abuser beaucoup sur le rang qu'elle tenait dans l'ancienne société russe. Une autre, blonde, grasse et pâle, accueille les arrivants avec un air mêlé d'empressement et d'absence et, tout en disant les mots convenables, elle laisse fuir son regard incolore, comme pour signifier qu'elle n'est en rien dans ce qu'elle dit. Soudain, le petit orchestre commence à jouer. Alors les jeunes femmes qui font le service laissent tout en plan, pour danser avec ceux des dîneurs qui les y invitent, et indépendantes, affranchies, indifférentes, ayant sur la bouche un libre sourire, elles évoluent autour de ces tables qui, l'instant d'avant, faisaient tous leurs soins. Une d'elles a un corps souple et long qui revit, dès les premiers balancements de la danse et alors, tout d'un coup, on sait sa nature. Sur l'eau, à la limite de la zone que le restaurant éclaire, un caïque passe et repasse, promenant deux dames voilées dont les beaux yeux turcs contemplent ces choses. Les Russes qui vivent ici supportent l'adversité avec la même élégance qu'on leur voit ailleurs, à tel point qu'on se demande si certains d'entre eux ne goûtent pas dans ces vicissitudes un plaisir secret, celui du nageur, tour à tour lâché dans le creux des vagues et suspendu à leur faîte. Rien ne prouve mieux que ce détachement que les Russes sont des Asiatiques. C'est une chose constante en Asie que le vaincu ne se laisse pas accabler par la fortune, pas plus que le vainqueur ne confond son avantage avec une supériorité

réelle. Après la bataille d'Angora, où Tamerlan fut vainqueur, on amena dans sa tente le sultan vaincu, Bajazet La Foudre. Tamerlan le regarda un moment de ses yeux aux paupières lourdes, puis il fit un petit rire. « Quoi donc, dit Bajazet, indigné, te ris-tu de moi parce que tu me tiens en ton pouvoir? — Je ris, répondit l'Empereur, des jeux du sort qui élève à son gré un boiteux comme moi au-dessus d'un borgne comme toi. » Amrou Leis fut, en Perse, un roi si puissant qu'il osa faire la guerre au calife. Il avait des goûts magnifiques et, quand il entra en campagne, trois cents chameaux portaient le train de sa cuisine. Il fut défait et pris. Le soir du désastre, son chef cuisinier, qui était resté avec lui, mit un peu de viande sur le feu pour le repas de son maître et s'éloigna pour chercher quelque autre morceau. Un chien, attiré par l'odeur, plongea sa tête dans le pot et, sans pouvoir la retirer, s'enfuit, coiffé de la marmite. Le roi vaincu éclata de rire. Comme un des officiers qui le gardaient s'étonnait de le voir si gai dans sa situation : « Vraiment, dit-il, n'est-ce pas une chose plaisante, de penser que ce matin, l'attirail de ma cuisine chargeait trois cents chameaux, et que ce soir, il ne faut qu'un chien pour emporter mon dîner? » Quand Mahomet II, après avoir pris Constantinople, pénétra dans la demeure des Empereurs grecs, en traversant ces salles désertes encore souillées du pillage de ses soldats, bien loin de penser à s'enorgueillir, il murmura quelques mélancoliques vers persans, sur le destin des palais changés en ruines.

***

Aujourd'hui, je suis venu voir les Derviches. Me voici dans une petite mosquée octogone, gaie et pimpante comme une salle vénitienne, avec ses murs vieux rose, son plafond où se déchire une toile peinte, et son joli petit lustre de cristal, dont toutes les pendeloques tendent des pièges à la lumière. Je suis debout dans une des loges du bas; dans une du haut, une voix psalmodie, accompagnée par le bruit d'un petit orchestre que je ne vois pas. Les Derviches sont assis dans l'espace central, sur trois côtés, coiffés de leurs hauts bonnets de feutre beige, revêtus de manteaux foncés. Presque tous

sont d'âge moyen ou avancé, sauf deux ou trois jeunes gens et un enfant. En face d'eux, seul devant la niche du mihrab, dans un manteau d'un blanc jaune, leur supérieur, un vieillard, est jeté comme une étoffe sur un tapis rouge. Dans la tribune, un hautbois commence à agacer les nerfs. Les derviches restent impassibles, mais, maintenant, leur chef a pris forme, il est agenouillé sur son tapis. Soudain, deux coups de tambour, brusques comme des battements de cœur. Tous se sont prosternés, puis le vieux se lève et s'avance à pas comptés, le long de la balustrade. Les autres le suivent et tous, sauf lui, ont les pieds nus. Arrivés devant le mihrab, ils s'arrêtent par deux, se font une profonde révérence, puis reprennent leur marche. Quand ils passent devant moi, je vois commodément leur figures. Le supérieur a un long nez dont le bout s'aplatit au-dessus de sa barbe blanche. Il garde un air de recueillement que rien ne distrait et, lorsqu'il lève les paupières, à peine a-t-on le temps de voir ses yeux comme vides, d'où sort par moments un regard aigu. Derrière lui, un barbon a l'honnête figure un peu rogue d'un professeur de chez nous. Un autre, avec un nez busqué, des yeux en globe et un menton en galoche, a ce profil de vautour, cet air de pirate insignifiant si communs dans les ports du Levant. Un autre, la barbe noire, le teint jaune, avec des yeux d'émail, un visage bouffi et gonflé, est évidemment un malade. Puis vient un homme au visage rouge, aux yeux crus, à la barbe rousse taillée en carré, l'air d'un paysan, qui me fait aussi penser aux moines des fabliaux, et peut-être me hasarderais-je à démêler l'expression propre à chacune de ces figures, si je ne savais pas, d'expérience, combien il faut redevenir prudent, quand il s'agit de déchiffrer les sentiments humains sur des visages d'une autre race. Soudain, le chef s'arrête devant le mihrab, et toute la file derrière lui. Ils laissent tomber leur manteau, on les voit en blanc, avec leur jupe plissée et leur veste courte. En face du supérieur, un derviche, qui paraît son coadjuteur, se tient également immobile; les autres passent un à un entre ces deux-là, s'inclinent devant le vieillard, comme pour lui baiser la main, tandis que lui-même les baise à l'épaule. Puis, les bras levés, la tête un peu renversée, ils dansent, sans se heurter ni se rencontrer jamais,

et, sur le bruit persistant des tambours et des hautbois, leur danse semble épancher du silence. Leurs jupes s'évasent comme des fleurs. Ils ont tous à peu près la même cadence, seul, le malade va beaucoup moins vite, avec on ne sait quoi de prétentieux dans son extrême lenteur. Il y a quelque chose de touchant dans cette manière enfantine de chercher Dieu. L'Asie ne fait fi d'aucun procédé, elle admet tous les raccourcis, quand il s'agit d'atteindre à l'extase. Je songe aux fondateurs de cet ordre, venus, au XIVe siècle, du Khorassan à Koniah, où ils s'établirent. D'autres docteurs étaient versés dans les choses divines, mais seuls ces mystiques unissaient la science à l'amour. Le monde matériel n'étant rien pour eux, ils vivaient constamment dans le miracle, traversaient d'immenses distances, apparaissaient en Égypte ou en Arabie, puis étaient là, de nouveau, méditatifs, dans leur cellule. Ils attachaient un sens infini à un seul mot du Coran, ou citaient des vers qu'il fallait savoir comprendre. Le sultan, les grands du royaume, leur offraient timidement des fêtes superbes, auxquelles ils assistaient d'un air distrait; tout à coup, ils éclataient en sanglots, hurlaient, s'élançaient; ces transports gagnaient les graves vizirs, et le flegme oriental, qui est souvent bien plus fragile qu'on ne le croit, cédait au délire. Cependant, sous mes yeux, les derviches tournent toujours, comme des planètes. Leur supérieur, incliné, demeure immobile, tandis que son second circule à pas lents entre les danseurs. Mais, comme il y a plus de vingt minutes que leur exercice dure, plusieurs laissent voir de la fatigue. Le professeur rame avec effort. Le paysan est très rouge. Seul le pirate ne donne pas le moindre signe de lassitude; la tête appuyée sur l'épaule, il pivote avec la vélocité silencieuse, l'entraînement toujours égal d'une grande hélice, et une expression d'abandonnement, plus douce que celle d'un enfant qui dort, se répand sur son visage de pillard. Soudain un cri retentit; tous s'inclinent, les bras croisés sur la poitrine, le professeur près de l'enfant. Peu après, ils recommencent. Puis ils font une nouvelle pause et, quand ils se remettent à danser, deux des plus jeunes ne continuent pas, vont s'agenouiller en remettant sur eux, comme pour s'éteindre, leurs manteaux obscurs. Les autres tourbillonnent toujours; le malade tournoie

plus vite, sa jupe se gonfle. Le paysan est écarlate, son front dégoutte de sueur; le professeur fait peine à voir, son visage est marbré de plaques rouges et une veine sinueuse s'inscrit en relief sur sa tempe. On sent qu'en dépit de leur corps, qui se fait plus lourd, ils ne veulent pas retomber encore de leur béatitude divine. L'enfant se laisse aller, épuisé, fané comme une petite plante. Seul le pirate tourne toujours avec la même facilité, la même élégance. Soudain un grand cri. Tous se prosternent, se couvrent de leur manteau. Le professeur prend soin de l'enfant, l'enveloppe avec sollicitude. En haut, des voix psalmodient et, tout à coup, la barrière s'ouvre, tout le monde s'en va pêle-mêle, dans une de ces débandades, pareilles à de brusques dégels, par où finissent les cérémonies de l'Asie.

II

Cette poésie turque que Constantinople mêle à d'autres éléments, Brousse la recueille et la rassemble. Nous sommes arrivés le soir devant Moudaniah, qui est l'échelle de Brousse. L'ombre étouffait de pauvres lumières, un gros nuage oppressait la pente, on n'entendait que la voix faible et aiguë d'un muezzin. Le lendemain matin, nous avons fait, en deux heures d'auto, le chemin qui mène à Brousse. Tandis que nous nous élevons sur la pente, je retrouve avec bonheur cette campagne turque où il y a plus de soin que d'ordre, féconde, riche, plantureuse, et cependant pleine de poésie. Tous les arbres précieux et chers à l'homme sont là réunis, mûriers, oliviers, figuiers, grenadiers, cerisiers, pêchers, d'autres encore, et de tout ce texte de vergers et de jardins se dégagent le cyprès et le peuplier, l'un solide et massif, l'autre aérien et décomposé par la brise, comme les rimes masculines et féminines d'un poème. Dans ces largesses de lumière, l'œil s'empare avec joie des moindres détails, petites pommes vermeilles nichées dans les feuilles, corolles de papier des roses trémières, fleurs rouges groupées entre les grandes feuilles des pieds de tabac. Parfois une aile s'envole, entraîne le regard avec elle et l'on aperçoit l'Olympe de Bithynie, dont la masse vaste et simple s'élève haut dans le ciel. Brousse est inégalement

répandue sur le flanc de la montagne, d'où elle regarde sa campagne opulente, en écoutant le bruit flatteur de ses eaux. L'impression que j'ai gardée d'elle m'apparaît maintenant comme un total dont je ne suis pas sûr d'avoir retenu tous les nombres. Sans doute, je retrouve les principaux : je revois les mosquées, et d'abord la plus fameuse, la mosquée verte, à l'écart, avec son turbé auprès d'elle. De dehors, on aime ses proportions justes, la légère blondeur de sa pierre, à peine relevée d'un filet de couleur. Dedans, l'on jouit mieux encore de cet espace sans obscurité, noblement mesuré, harmonieusement défini. Dans cette pureté éclate, comme la page d'un merveilleux manuscrit, l'encadrement du mihrab, auquel répondent ceux des tribunes. Ce luxe de fleurs, sur les limpides carreaux de faïence, tempère, sans l'amoindrir, la gravité du lieu sacré, il semble fait pour donner à la prière une sorte de jubilation innocente, puisqu'au moment même où les croyants exaltent le maître des mondes, dans l'ivresse abstraite qui emplit alors leur esprit, ils se souviennent seulement qu'il a créé les corolles. Ce goût des Turcs pour les fleurs est touchant : ils en sèment les broderies, ils en ont jeté de larges et d'épanouies sur les magnifiques brocarts qu'on tissait ici, au XVIe siècle : ce n'est pas seulement l'influence de l'art persan, mais l'amour fidèle des nomades pour la prairie et le printemps.

Les mosquées de Brousse, plus anciennes que celles de Constantinople, et non point soumises, comme celles-ci, à l'influence de l'art byzantin, sont mieux proportionnées et ne dépendent point tout entières d'une coupole. Une grâce secrète modère toujours leur sévérité. Telle est, au bord de la plaine, la vieille mosquée Ylderim dont les hautes lignes verticales semblent faites pour guider et pour endiguer la prière, sans lui permettre aucun écart. La grande mosquée, en pleine ville, est fort différente, et d'une unité bien moins rigoureuse, avec ses rangées de coupoles. Je me souviens du bonheur qu'elle me donna. J'y entrai vers la fin de l'après-midi; elle était toute gonflée d'une lumière couleur de groseille : cette chaude clarté semblait soulever ses voûtes. Mon regard vagabondait parmi ses vaisseaux, s'arrêtait un moment à un petit vitrail, pour aboutir enfin à la grotte merveilleuse du mihrab, vernissée, brillante, avec sa voûte à stalactites et son mur

couleur de rose. Les croyants vaquaient à leurs dévotions avec cet air de discrétion et d'aisance qui rend leur présence si agréable dans toutes les mosquées de l'Orient, et pour achever mon plaisir, je voyais couler devant moi, j'entendais murmurer dans son bassin une copieuse fontaine.

Cependant, je me demande si des impressions presque effacées n'ont pas autant de part dans mon souvenir que ces images évidentes. Je me rappelle ces voitures à la caisse peinturlurée qui brimballent sur le pavé avec tant d'abandon que je n'eusse pas été surpris de les voir lâcher en pleine rue tous les morceaux dont elles étaient faites. Je me rappelle le grand ravin desséché qui coupe la ville en deux, et les petits cafés accrochés à ses parois, comme des nids d'hirondelle, et l'un de ces cafés entre tant d'autres, avec son étroite salle toute peinte de cette couleur de rose sèche qui est, pour moi, celle de la Turquie, et les places où, sur des groupes d'oisifs, d'immenses platanes suspendent leurs ruines de verdure. Et derrière ces souvenirs encore distincts, j'en aperçois mille autres confus, qui sans prétendre à se faire reconnaître, me disent seulement : « Garde-toi d'oublier la douceur et l'indulgence de Brousse ! »

Je me revois, à la fin de la journée, suivant une de ces paisibles rues turques qui se laissent si bonnement mourir dans les champs. En avançant sur la route, je croisais des paysannes qui, à mon approche, voilaient jalousement leur visage flétri, tandis qu'un peu plus loin, à la fenêtre d'une maison isolée, une jolie fille acceptait de se laisser voir. C'est ainsi que j'arrivai à la Mouradié. Je visitai la mosquée. Mais l'ensemble des choses m'avait déjà rempli d'un tel bonheur que je laissais mon examen distrait glisser sur ce qui m'était offert, comme si j'avais eu peur que la remarque trop précise et trop curieuse d'un seul détail rompît mon enchantement et me réveillât de mon rêve. Ensuite le bonhomme qui me guidait me fit entrer dans un jardin où sont les turbés de plusieurs princes osmanlis du xve siècle et il m'y laissa. Les petits monuments, d'un blanc un peu jaune, émergeaient d'un fouillis de ronces et de rosiers, un embrun de fleurs aspergeait leurs murs, mais, à quelques pieds à peine au-dessus des plantes, la pureté de leurs coupoles taciturnes, le croissant qui les surmontait,

suffisaient à les rattacher au ciel. La mort ne paraissait plus être, ici, cet état de captivité, de retranchement que nous concevons d'ordinaire, mais, au contraire, une sorte de dispersion aérienne, de dissolution à la surface des choses. Je goûtais profondément, dans ce jardin muré, le plaisir de me sentir abrité du monde, sans être nullement séparé de l'univers. Il faut se trouver dans de pareils lieux pour que se déclare en nous ce besoin de paix, de calme, d'oisiveté noble, que notre vie ordinaire ne nous permet pas de satisfaire, ni même de nous avouer. On sent alors ce que vaut la vie immobile. Enfin je suis sorti de ce cimetière et revenu devant la mosquée. Des cyprès colossaux y sont plantés. A mon arrivée, les dernières effusions du soleil arrosaient encore leur tête de bronze. A mon retour, ils n'étaient plus baignés que de l'air inerte du soir. La plaine féconde s'endormait; si je retournais la tête, je voyais en plein ciel, au haut de la pente, la blancheur de la citadelle, et le croissant qui s'élançait au-dessus semblait un pigeon qui venait à peine de se détacher de ses murs. Poussant un âne obscur devant eux, des paysans passaient sur la route, si modestement qu'ils ne dérangeaient pas ma solitude, et il ne me déplaisait point de me rappeler que l'homme existait, pourvu qu'il fût aussi doux. Devant la mosquée, entre les cyprès, une fontaine rendait son murmure. Je m'abandonnais une fois de plus au charme innocent de l'eau. Que de rêveries différentes sont offertes à l'homme, celle, métaphysique, de l'Inde, où la nature succombant à son propre excès, n'est plus pour l'esprit qu'un spectacle aussi magnifique et aussi vain que celui des flammes; celle de la Chine, aiguë, obstinée, où il s'agit moins de crever d'un seul coup le réseau des apparences, que de le défaire, fil à fil; la nôtre enfin, la rêverie désespérée de l'homme des villes, qui, pressé de tous côtés par un monde odieux, n'a, pour s'élancer au dehors, que le point d'appui de quelques livres. La rêverie turque est plus béate et plus simple. Dans un monde trop agréable pour qu'on s'en absente, elle ne fait qu'écarter un peu les choses et border de fleurs le vide de l'âme. Elle ne demande pas d'aide aux poisons, ni même aux livres, et n'a pas besoin d'un autre secours que celui des fontaines.

III

Sur le petit vapeur qui me ramenait à Constantinople, un Turc à l'air souffreteux m'a abordé avec beaucoup de politesse et m'a demandé si je parlais français. Lui-même parlait fort bien notre langue, il l'avait apprise des missionnaires, qu'on retrouve partout à l'origine de notre influence. Nous sommes entrés en conversation. Il habite Brousse, où il a un petit emploi, et il allait à Constantinople voir ses enfants. Il s'est d'abord plaint du renchérissement de la vie, qui, dans ce pays où elle a été si facile, est en effet devenue très dure. Après de modestes doléances, il me décrit l'occupation de Brousse par les Grecs, durant la dernière guerre, et les vexations, qui, d'après lui, ont accompagné leur séjour. Il me raconte que le fils de M. Venizelos, arrivé à Brousse, voulut visiter le turbé d'Osman. Il y pénétra et, mettant le pied sur la tombe : « Osman, dit-il, m'entends-tu? Lève-toi donc, si tu peux. — Eh bien, me dit mon compagnon, — et son air chétif, sa voix sans souffle, rendent ses paroles plus frappantes, — quelques mois après, en effet, Osman s'est levé. » Le fils de M. Venizelos joue du reste un grand rôle dans les récits de ce genre qu'on peut recueillir ici. Il va sans dire que je ne les prends pas à mon compte. Je ne cite celui-là que pour montrer quelle imagerie est en train de se colorer dans l'âme de ce peuple. Il est arrivé en Turquie ce qui se pouvait de plus fâcheux. Les victoires des Grecs leur ont donné l'occasion de laisser éclater les sentiments qu'ils dissimulaient aux Turcs depuis tant de siècles. A leur tour, ils se sont crus les plus forts. Quand les Turcs ont repris l'avantage, les deux races s'étaient vues à nu, aucun compromis n'était plus possible entre elles. Les Grecs et les Arméniens ont déjà déserté l'Anatolie, où leur absence se fait sentir, et, depuis qu'ils ne sont plus là, les filatures de Brousse chôment, faute d'ouvrières. A Constantinople même, beaucoup se préparent à émigrer. Les Turcs sont fiers d'être enfin en possession de leur pays. Ils réclament impatiemment l'égalité absolue avec les nations occidentales, et il n'est que juste de reconnaître que les privilèges dont elles jouissaient chez eux ont souvent donné lieu à des abus et n'ont pas toujours profité

à des personnes très recommandables. Mais il est impossible que les plus réfléchis n'éprouvent pas quelque appréhension, en voyant se retirer des populations que personne ne va peut-être savoir remplacer. Cependant, comme en tant d'autres pays, on remarque ici, dans les rapports avec les étrangers, un retour à la rudesse, car c'est une des erreurs les plus grossières de notre temps, de la prendre pour un signe de force; mais si ce préjugé s'est répandu dans le monde, les Occidentaux y sont pour beaucoup. Dans le peuple même, on sent cette nouvelle aversion. Sans doute, il arrive encore qu'un salut charmant, un joli sourire, ennoblissent une rencontre avec un passant inconnu et, ici comme ailleurs, c'est sur le visage des plus vieilles gens qu'on voit briller les dernières lueurs de politesse. Mais ce bon peuple est interrompu çà et là par la figure d'un officier, d'une tournure d'ailleurs très militaire, mais qui croirait, sans doute, l'être moins, s'il n'affectait pas cet air rogue et dur. De petits drapeaux turcs sont partout fixés dans les amas de pastèques. On vend beaucoup d'images guerrières, et je m'en rappelle une qui reproduisait le tableau de David où l'on voit Bonaparte franchissant les Alpes, avec cette seule différence que le visage du premier Consul était remplacé par celui de Moustapha Kemal. Ainsi, après plusieurs siècles, cette nation revient à son premier accent, qui est l'accent militaire. Les jeunes gens mêmes qui ont étudié en Europe, veulent emporter loin de nous les emprunts qu'ils nous ont faits, et, par delà leur histoire, se retremper dans leurs origines. Tous s'enorgueillissent d'avoir gardé Constantinople, mais ils lui en veulent de les mélanger à tant d'autres races, et ils vont ôter leur capitale de la ville insigne, pour la transporter sur le rocher boudeur d'Angora, où du moins ils se flattent de n'être qu'eux-mêmes. Nous vivons dans un monde qui est en train de se cloisonner. Ce qui caractérise aujourd'hui presque tous les peuples, ce n'est pas seulement le goût d'être soi, mais ce besoin de l'être d'une façon toute primitive, sans sourires et sans ornements, sous les formes les plus ingrates et les plus hargneuses. Ils n'ont jamais été plus jaloux de leurs différences, mais ils ont perdu tout ce qui les distinguaient agréablement. Cela ne fait pas un monde

bien beau. On regarde avec ennui toutes ces haies, qui ne protègent plus des jardins.

***

C'est une remarque qui vaut, aujourd'hui, pour presque tous les vieux pays de la terre, que si, pour connaître leur âme ancienne, on s'y adresse aux jeunes gens et aux étudiants, ceux-ci ne savent nous rendre compte que du misérable présent. Pour revenir à ce passé dont ils sortent, il faut y remonter sans eux, écouter, sans truchement, le langage des vieilles pierres et des vieilles villes. C'est le plaisir dont je me suis rassasié ce soir. La journée finissait dans une profusion d'or. Tandis que j'avançais sur le pont, Stamboul m'était offert comme un tableau. Hors des maisons confondues, je ne voyais que les mosquées, leurs graves coupoles. Jamais elles ne m'avaient paru aussi solennelles. Chaque forme d'architecture répond à l'une des heures du jour. Alors que les tours et les clochers d'Occident, dressés dans le ciel matinal, président à un peuple d'hommes debout, ces coupoles s'accordent au crépuscule et semblent agrandir partout, sur le ciel du soir, l'attitude des innombrables rêveurs assis, perdus dans la ville. Une fois dans Stamboul, je longeai le Sérail, j'arrivai à Sainte-Sophie. Les choses semblaient couvertes d'une âme éclatante. Les six minarets de la mosquée Achmet divisaient la splendeur mielleuse. Les quelques débris byzantins qui subsistent encore sur la place de l'Atmeïdan exaltaient en vain leur pauvre présence, mais la lumière était si opulente qu'elle remplissait suffisamment et garnissait à elle seule cet ancien espace de l'Hippodrome, autrefois comblé de tant de chefs-d'œuvre. J'avais donné pour but à ma promenade de visiter une petite mosquée qui est une ancienne église, la vieille Mehmed pacha Sokouli. Mais bien loin d'avoir hâte d'y arriver, je m'égarai à plaisir dans des rues tranquilles, où un platane intervenait, çà et là, entre les maisons de bois, et je goûtais une fois de plus le charme de cette ville sans vanité, de cette capitale au cœur rempli de province. Parfois je revoyais la mer debout au fond d'une rue, dont elle semblait faire une impasse bouchée d'un mur de turquoise. La haute

ligne horizontale de l'Olympe courait au loin sur le ciel. Enfin une ruelle rapide m'entraîna jusqu'à la mosquée que je cherchais. Par des baies ouvertes dans une muraille, j'aperçus d'abord un cimetière, le plus sauvage que j'eusse encore vu. Sous de vieux élanthes auxquels des lierres noirs et épais s'accrochaient avec une sorte de voracité, les stèles des tombes, penchant en tout sens, ressemblaient à un régiment sabré par la mort. Je continuai de descendre et j'entrai dans une cour bordée d'un portique, d'une architecture sobre et bien mesurée. J'y trouvai le gardien de la mosquée qui m'introduisit dans l'édifice. Les carreaux qui l'ornent sont d'un admirable éclat. Ils font du mihrab un jardin, ils coiffent la chaire, ils étendent au-dessus des niches latérales leurs tapis de fraîcheur et, seul dans la mosquée taciturne, avec mon Turc modeste et effacé comme une chose, il me semblait que j'entendais rire cette vive et charmante compagnie de fleurs. Quand il me fallut revenir, je ne pensais pas rien trouver dans Péra qui m'intéressât, mais j'avais compté sans la merveilleuse beauté du soir, qui suffisait à continuer la fête. Il n'y avait pas la moindre vapeur, pour ternir l'éclat du Ciel nocturne, pour voiler sa rencontre avec la Terre. Les maisons entraient immédiatement dans le sombre et vivace azur, et les étoiles entouraient leurs plus hautes lampes, comme ces oiseaux libres qui viennent, à travers les barreaux des cages, taquiner et agacer les oiseaux captifs. Cette proximité des astres enivrait un cœur d'éphémère. Sous ces monstres de durée, on voulait jouir de tous ses instants. En bas, la rue était pleine d'éventaires éclairés, où pendaient des colliers de verre multicolores, des chaînes de cuivre doré, et je n'avais qu'à relever les yeux de ces pauvres bijoux pour voir les astres avec leurs rubis, leurs diamants, leurs saphirs, leurs pierreries fabuleuses. Il semblait qu'entre leur orgueilleuse souveraineté et cette vie familière, il n'y eût pas de séparation, pas d'abîme infranchissable, et la façon dont ils la surplombaient me rappelait ces contes des Mille et une nuits où le forgeron, le tisserand, le barbier et toutes les petites gens mènent leur infime existence sous les regards étincelants des fées et des génies.

ABEL BONNARD

LETTRES DU NÉPAL[1]

Katmandou, 27 mars 1922. — Eh bien, ça y est, nous voilà arrivés, mais c'est toute une affaire qu'une pareille expédition et j'en suis encore toute éberluée. Les grèves de chemin de fer ne l'ont pas facilitée : six grands jours de voyage du samedi soir 18 à 8 heures au vendredi 24 à 6 heures. Nous avons perdu plus de deux jours; nous avons ainsi largement pu jouir du quai de la gare de Katcha, de la salle d'attente de Barauni avec son odeur de chacal, nous avons dormi tout debout au buffet de Muzzafarpur, et arrivés en pleine nuit en gare de Segowlie, nous avons dormi par terre comme des bienheureux. Quatorze heures à attendre le train qui doit nous mener à Raksaul, dernière station. Rien naturellement à trouver dans cette capitale; le chef de gare nous a nourris de son propre cary aux légumes qu'il nous a envoyé sur des feuilles de bananier, car entrer chez lui et toucher

1. Le Népal est un état indépendant qui occupe la partie centrale de l'Himalaya, entre le Tibet au nord et l'Inde britannique au sud. C'est le pays des Gourkhas, ces admirables soldats que la Grande Guerre a fait connaître et apprécier en Occident. Le nom officiel du pays est Gurkhâ Râj « royaume des Gourkhas ». Les Gourkhas n'en sont les maîtres que depuis 1768; ils ont arraché le pouvoir aux Névars, de race tibétaine, qui avaient dominé sur le Népal pendant plus de quinze cents ans. Le pays est rigoureusement fermé aux étrangers; le Gouvernement britannique de l'Inde y est représenté par un fonctionnaire qualifié de Résident, depuis le traité de Segowlie (1816), mais promu récemment au rang de ministre (Envoy) (juin 1920). Depuis un siècle, c'est à peine si une dizaine de Français ont pu visiter le Népal : encore ne s'agit-il que de la vallée où est située la capitale, Katmandou, et du chemin qui y conduit; le reste du pays est jusqu'à présent une des régions les moins connues du monde entier. Nous devons ces « Lettres du Népal » à madame Sylvain Lévi qui a accompagné son mari dans son récent et très important voyage d'étude. (N. D. L. R.)

sa vaisselle serait un sacrilège! Enfin à 5 heures environ le mardi 21, nous arrivons à Raksaul, et déjà pendant le trajet l'aspect général du pays est changé; ce n'est pas l'Inde, si c'est le Téraï anglais; nous avons laissé derrière nous la terre brûlée et sèche où poussent les palmiers, nous traversons une large plaine cultivée; des éléphants dans les champs et de l'eau partout, ruisseaux, étangs — beaux étangs profonds qui n'ont rien de commun avec ceux qui se dessèchent si rapidement, en ce moment même, plus au sud, comme celui de Pouri par exemple, que le médecin du gouvernement priait instamment de ne pas faire nettoyer avant le pèlerinage d'été, ses eaux vertes et visqueuses étant si chargées de poisons que les germes du choléra n'y peuvent pas vivre.

A la gare de Raksaul nous trouvons les officiers gourkhas envoyés pour nous recevoir, deux palkis (palanquins), quatre éléphants. Il s'agit d'aller au bungalow anglais à un mille de là; je me fourre dans un palki, S. dans l'autre; Bagchi, disciple fidèle, et Joseph, notre boy, un catholique indigène de Madras, escaladent les éléphants. Ces palanquins sont de lourdes, très lourdes boîtes s'ouvrant de côté par des portes à glissière et que supportent deux lourdes perches; quatre hommes y sont attelés, quatre autres suivent pour les relayer. En arrivant, avant toutes choses il faut régler notre expédition; on nous explique que le Maharaja a envoyé les deux palkis pour que « Nos Honneurs » puissent y voyager moins péniblement pendant les heures de grosse chaleur. Son Honneur Memsahib[1] assise sous la véranda devant la table préparée pour le thé écoute sans rien dire; elle a sué et soufflé sur tant de routes que celles du Teraï ne l'effraient pas, celles du Népal non plus — elle ne les connaissait pas! — et elle est parfaitement résolue à ne pas être portée aussi longtemps qu'elle pourra l'éviter; c'est un esprit faussé par une double tradition, les Prophètes et les Droits de l'Homme. Joseph qui a reçu une éducation plus saine se prélassera toute la journée du surlendemain dans le palki dédaigné.

Que cette halte à Raksaul nous a semblé douce! Le lendemain matin à 4 h. 1/2 nous étions prêts pour le départ, le peuple des coolies accroupi dans le jardin, les éléphants en ligne;

1. « Madame » dans le langage des domestiques hindous.

un d'eux est déjà parti hier au soir avec les bagages; nous pensions n'emporter que de sommaires baluchons, mais la faveur d'un grand prince ne permet pas ces arrangements de petites gens et toutes nos malles ont été expédiées. Le plus gros éléphant, une belle frange peinte en noir sur le front, est pour nous; un autre porte Joseph, nos sacs, nos provisions, notre couchage; le troisième, tout jeune, tout folâtre, est pour Bagchi. Et nous nous hissons sur la grosse bête, opération compliquée : on la fait s'accroupir; une échelle, deux pas sur la croupe, une enjambée et nous voilà dans le howdah, spécialement préparé pour nous; c'est une sorte de boîte ou de palanquin sans couvercle, excellent pour les gens d'ici qui s'asseyent sur leurs pieds, mais où pendant un jour et demi nous avons cherché sans la trouver une place pour nos jambes. Les palkis vides suivent par derrière avec nos 34 coolies, et, fermant la marche, le sous-officier sur son petit cheval de montagne. Il fait encore nuit. Orion avec son cortège est déjà couché, la Grande Ourse culmine presque, et la Lune décroissante qui semblait un bateau dans le ciel à Calcutta s'est redressée et dessine de nouveau le C que nous connaissons. Nous traversons le petit canal qui marque la frontière, caravane imposante qui aurait du succès au Châtelet. Les lourdes bêtes avancent lentement, 2 milles à l'heure, et l'on ressent rudement, malgré le howdah, chacun de leurs pas. La route est bonne; presque partout les ponts enjambent les dépressions où coulent et stagnent les eaux, mais nos éléphants dédaignent ces innovations, ils aiment bien mieux passer à pied et jouer dans l'eau : ils boivent et s'aspergent, s'enveloppant d'une vapeur d'eau où le soleil fait jouer ses arcs-en-ciel. Car le soleil est là, tamisé par un brouillard épais; il nous cuira tout à l'heure. La route passe à travers une petite ville qui semble faite de palais, Birganj, puis ce sont les champs cultivés, des carcasses de buffles, une vache à peine morte dont un corbeau déjà mange les yeux, des vautours, un chacal qui détale; ce n'est pas ainsi qu'on se représente la terre bénie des chasses au tigre, et cependant nous sommes dans la patrie d'élection des grands fauves. Le brouillard reste aussi épais; nous allons vers les plus hautes montagnes

du monde, mais notre horizon borné par ces vapeurs ne nous laisse rien entrevoir; on va, dodelinant dans cette chaleur moite, dans la poussière. La route est très vivante, mais décidément nous sommes hors de l'Inde : les gens que nous croisons, faces plates, yeux un peu bridés, sourires largement épanouis, massifs, robustes, sont déjà de l'Asie centrale. Des sannyasis, sadhous, yoguis, infatigables pèlerins, descendant de l'Himalaya, la retraite préférée des saints, s'en vont vers le sud avec tout leur mobilier : un pot de cuivre, un petit tapis fait d'une peau de panthère et aussi un parapluie, un des ustensiles que le monde semble avoir le plus généralement adopté. Vie étrange que celle de ces sages errants; dans le nombre beaucoup de faiseurs, mais aussi beaucoup de vrais saints. Tagore nous contait que pendant la *Mutiny* (en 57 je crois) les Anglais les suspectaient tous, les poursuivaient comme espions, les tuaient à leur fantaisie; un jour l'un d'eux, les yeux fermés, assis sous un arbre, était anéanti dans sa méditation; un soldat passe et le transperce d'un coup de baïonnette; il ouvre faiblement les yeux et murmure : « Tu es venu, enfin! » — Le mot n'est-il pas émouvant?

Ce n'est qu'à midi environ que, dans la poussière de la route, apparaissent les premiers cailloux; nous n'en avions pas vu encore dans cette énorme vallée du Gange, suivie de ce large Téraï. La montagne sans doute n'est pas loin, et en effet une heure après, sol rose, frondaisons blondes, les premiers contreforts nous apparaissent et c'est là que nous prenons notre lunch. Le village de Bitchako où le bungalow est construit est très sale; on n'a pas idée des loques dont les enfants sont couverts; le costume est assez joli : larges pantalons serrés aux mollets, tuniques attachant de côté par des cordons, fendues sur les hanches; quelques petites filles ainsi vêtues sont délicieuses. Le sari du Bengale, le plus beau costume du monde sûrement, le sari a disparu; les femmes portent de courtes vestes, une sorte de jupe formant en avant une masse de plis remontés entre les tours d'une large ceinture blanche où elle apparaît en gros tampon : c'est assez laid. Les cheveux sont ramenés sur le sommet de la tête et nattés ou tordus en longs boudins très raides; des colliers sans

nombre, perles de toutes couleurs et parfois le corail si cher aux Tibétains; les oreilles sont bordées de clous dorés ou percées au milieu d'une grosse fleur de métal, un gros disque pendant au lobe. Tout cela n'est pas beau, mais l'expression de ces gens est extrêmement plaisante, très franche, très gaie, pour tout dire très libre. On comprend mieux ici ce qu'est la contrainte qui pèse sur les Hindous, les contraintes, devrais-je dire, celle de leur extraordinaire organisation sociale, qui met dans la poussière, sans métaphore, le front des basses castes, et celle aussi qu'une domination étrangère impose à tous. Plus d'humilité ici, et aussi plus une main tendue; la mendicité abjecte de l'Inde a disparu depuis Raksaul.

La forêt où nous sommes engagés depuis 11 heures environ, sous-bois grillés, taillis peu épais, devient splendide; ce n'est pas tant la beauté des arbres énormes que l'extraordinaire puissance d'une végétation indescriptible : arbres, arbustes, tout est réuni, lié, couvert par un rideau de lianes qui pendent des arbres comme des chevelures, s'étendent comme des manteaux, lancent d'un tronc à l'autre leurs escarpolettes; la plante légère, en devenant branche ou tronc ne perd pas son mol enroulement, elle se durcit et se fait vrille énorme ou colonne torse; on ne peut rien séparer dans cette folie de création où la nature donne tout et n'arrive jamais à l'épuisement. Des troupes de singes se balancent et les branches semblent se les renvoyer, en se jouant, comme des balles. Le rhododendron est ici un arbre couvert de fleurs éclatantes; une liane à grosses fleurs blanches escalade les plus hautes branches. Et cependant ce n'est pas le grand moment de la forêt himalayenne; la sécheresse, redoutable dans l'Inde cette année, s'y fait également sentir, mais le printemps doit être ici une véritable féerie.

A la nuit nous sommes arrivés à l'étape, le bungalow de Tchuria. Un serviteur dresse la table, essuyant soigneusement — avec quel bout de papier! — verres et assiettes. Nous avons pris sagement nos propres couverts et c'est dans nos timbales que nous boirons notre chocolat, un chocolat très européen conservé depuis des mois pour ce voyage et combien apprécié! Le petit éléphant de Bagchi a décidément

refusé de le porter pour la dernière partie du chemin; impossible de le décider à marcher; il avait faim, il avait chaud et ne voulait plus rien savoir.

Le lendemain à 5 heures nous partions à pied avant la caravane et ce n'est qu'à 7 heures que nous sommes remontés sur notre bête. Est-ce décidément plus fatigant que le char à buffles? Je crois que oui; en arrivant à Bhimpedi notre dernière étape avant de prendre les porteurs, j'étais si fatiguée que je ne pouvais plus remuer pied ni patte. Mais c'est le lendemain seulement, au matin, que nous avons su ce qu'était en réalité ce voyage. Le Maharaja nous avait envoyé, au lieu des palkis intransportables en montagne, ce qu'on appelle ici des dandis; ce sont généralement des espèces de petits fauteuils; mais ce qu'il nous a destiné est beaucoup plus imposant, sortes de traîneaux sans roues, capote contre le soleil, tapis, rembourrages, etc.; si c'est plus lourd, cela ne compte pas pour celui qui est dans la voiture, personnage distingué qui prouve son importance en ignorant le travail des hommes. Et le travail des hommes ici, qui pourra le décrire! Nous montons chacun dans notre dandi, au pied de la pente; il s'agit d'arriver au fort de Sissagari dont la muraille apparaît à 1 200 mètres au-dessus de nous. Ici on ignore les voies obliques; cette pente de 1 200 mètres, les hommes la montent droit devant eux, à pic; je n'ai compté que dix courts lacets et deux très courts bouts de route à peu près plate. Affreuse escalade, les hommes suant et peinant sous notre poids, on regrette chaque livre de sa chair. Mais ce n'est plus le coolie hindou qui berce son douloureux labeur d'une haletante mélopée, nos porteurs peinent mais ils gardent, au moins pendant la plus grande partie du voyage, la force de rire et de plaisanter. On est presque debout dans l'appareil tant la pente est effroyable, et tout le long de la route c'est un cheminement incessant, une chaîne sans fin de porteurs qui montent et descendent, leurs formidables fardeaux suspendus au front par une lanière de cuir; balles de coton qui vont sans doute à Lhassa, tuyaux de fonte, et nos malles et des peaux; ils cheminent courbés, s'arrêtant pour souffler, leur fardeau reposant sur une roche ou sur une sorte de béquille dont ils se servent aussi

comme de bâton, tous les âges, hommes et femmes, c'est un va-et-vient de fourmis. Toutes les manières aussi de porter la créature humaine, en dandi, en hamac ou sur le dos, dans une hotte ou à califourchon. C'est la grande voie de communication du Tibet et du Népal avec l'Inde et la mer!

Les hommes nous ont hissés jusqu'au fort; nous avons été à pied jusqu'à la passe, un peu plus haut; mais les montagnes étaient invisibles, nous n'avons connu leur présence que par un grand souffle de vent glacé qui est venu nous frapper en pleine figure. En bas, enfin c'est la vallée; je me réjouis d'arriver, le labeur des hommes me pèse sur le cœur; nous cheminons lentement; à tout instant je pense que nous sommes au but, mais les montagnes se referment sur nous. Nous faisons halte à Markou pour le déjeuner, nous remontons dans nos dandis et toujours rien. Si, une nouvelle passe aussi escarpée que la première, le col de Tchandraguiri qu'il faut franchir avant d'arriver au Népal proprement dit. On voit les montagnes se fermer derrière soi, on s'enfonce toujours plus loin, on se sent vaguement anxieux; où allons-nous, ressortirons-nous jamais? Au milieu de cette seconde escalade les coolies s'arrêtent, nous ne les entendons pas, mais nous comprenons bien qu'ils demandent une halte; S. essaie d'intervenir, mais leur chef, sourire aimable, yeux rusés, crie et tombe sur eux à grands coups de bâton. Ils reprennent la montée : plus de plaisanteries, cette fois; sous la sueur qui ruisselle, les visages se tendent, se crispent affreusement. Nous mettons tous les quatre pied à terre et je suis encore éreintée aujourd'hui, après trois jours, de cette course de montagnes.

Je n'ai pas pu aller jusqu'au bas de la descente, mais les trois hommes sont arrivés à pied jusqu'à Thankot où nous attendaient les équipages de Sa Hautesse. Nous y montons, des soldats courent derrière la voiture en hurlant de temps en temps pour écarter des roues de notre char une population qui n'a nulle envie de s'y précipiter. La vallée est toute verte, les champs en gradins semblent un cirque où les épis de blé sont venus s'asseoir; une culture maraîchère magnifique, des oignons! Nous voilà en pays de connaissance. La route est bordée d'eucalyptus, quelques bananiers; les

gens nous regardent, souriants, et voilà Katmandou. Par la portière de mon carrosse j'aperçois des temples innombrables, une architecture, un art où l'Inde et la Chine s'allient pour la joie des yeux; mais nous n'entrons pas en ville; où allons-nous? Brusquement un haut portail, une sentinelle présente les armes. La scène représente un immense palais, construit pour le second fils du maharaja, le général Baber, qui n'a pas voulu quitter son père et vit avec lui au Singha Durbar; des corridors sans fin, des persiennes closes, enfin quatre énormes pièces qui seront notre résidence dans cet énorme bâtiment désert. Nous comptons trente-cinq mètres d'un bout à l'autre; j'ai fait transporter quelques meubles pour n'avoir pas à parcourir plusieurs fois mon domaine en faisant ma toilette. Nous avons à nos ordres un jeune capitaine, le sous-officier qui est notre ombre, plus un civil qui nous escorte également; la voiture est à notre disposition au premier signal, et chacun nous assure que les ordres sont formels, que nous sommes les hôtes de Sa Hautesse et que nous n'avons qu'à commander. Le repas arrive à l'heure exacte, nous demandons ce que nous voulons; tous les matins, fleurs et fruits des jardins du maharaja; c'est une réception telle que nous ne pouvions en espérer une.

Je n'ai pas vu encore notre hôte. S. a été le remercier dès le lendemain de notre arrivée. Il a été reçu comme l'est un très vieil et très bon ami; il a trouvé encadré dans le salon un de ses portraits; des ordres ont été donnés pour que les recherches soient facilitées, les manuscrits trouvés, les meilleurs pandits mis aux ordres de l'Historien du Népal; car c'est cela! Ce sont des droits d'auteur auxquels nous n'avions jamais pensé, un lien réel avec les gens d'ici, une véritable reconnaissance. Tout ce que nous faisons et disons est rapporté. Je demande des livres? Le soir même on m'apporte le catalogue de la bibliothèque particulière du grand prince. Mais il faut le soir fixer minutieusement le détail de la journée du lendemain : on vient nous chercher et l'on nous reconduit; nous voulons faire un tour dans le jardin d'orangers, tout nous est permis; on nous y mène,

1. On sait que M. Sylvain Lévi avait déjà accompli antérieurement au Népal d'importants voyages d'études.

on nous en ramène; c'est l'hospitalité d'un ami soucieux du confort et de la sécurité de ses hôtes.

Nous avons été deux fois en ville à un mille d'ici. Sur la foi de ses anciens souvenirs, S. m'avait annoncé une effroyable saleté. Le gouvernement de Chandra Sham Shere a changé tout cela; la ville est extrêmement plaisante; de bonnes maisons de pierres et de briques, et ces fenêtres, et cette décoration de bois sculpté qui est unique : on ne sait où regarder. Nous avons commencé la visite des innombrables temples, plus de cinquante sur une seule place : grandes constructions à plusieurs toits comme les pagodes, chaque toit supporté sur les quatre côtés par de légères poutrelles sculptées : dieux aux bras multiples, dragons en bois fouillé, travaillé, sculpté, peint, une débauche de formes et de couleurs, une imagination prodigieuse qui a peuplé tous ces édifices, grands temples à portes de bronze doré, petits sanctuaires, autels minuscules, d'un monde de féerie : tout s'y rencontre, l'image hindoue, la statue japonaise, un grand Garuda (l'homme-oiseau qui porte le dieu Vishnou) qui a l'air d'une statue égyptienne. Devant les temples, des piliers portant des statues, des animaux en bronze doré, en pierre peinte : S. n'avait pas exagéré; c'est, je pense, un pays unique dont les Népalais peuvent être fiers. Et au milieu de ces merveilles, la statue du dieu dont on n'arrive à reconnaître ni la forme ni la substance sous les couches de minium, de beurre, de lait, de fleurs dont elle est barbouillée; les mouches lui font un véritable manteau. Quel culte singulier!

Notre arrivée en ville produit chaque fois un vif mouvement de curiosité, c'est par centaines que les gens se pressent autour de nous; la police, de temps en temps, en vociférant, tombe à bras raccourcis sur le populaire; quelques rudes taloches, mais tout le monde rit et revient. C'est décidément une population très sympathique : s'ils sont battus, c'est par les leurs; chacun d'ailleurs peut être soldat ou policier; on n'a qu'à s'engager. Ils saluent comme nos soldats; c'est un peuple guerrier très entraîné qui semble très heureux. Nous avons vu hier sur la grande esplanade des régiments entiers faisant l'exercice; il nous arrive ici des bruits de clairon. Servir soi-même ou subir les soldats étrangers, c'est la grande leçon; le malheur de l'Inde est de ne l'avoir pas comprise. Nous avons

aussi le matin le cri des paons qui se promènent sur les toits; enfin, c'est les Mille et Une Nuits des tropiques. Ce matin S. avec son fidèle Bagchi est à la bibliothèque; un lama tibétain doit lui être présenté, les travaux sont en bonne voie et l'on peut espérer beaucoup de leur résultat.

28 *mars.* — Ce matin 8 heures, temps exquis, et enfin la montagne! les jardins d'orangers sous nos fenêtres et l'Himalaya sous nos yeux — une vision de paradis.

Katmandou, 3 *avril.* — Une matinée fraîche, le parfum des orangers, les montagnes se dessinent encore confusément, le bruit voisin des musiques militaires et du tir au canon : on pourrait se croire en quelque Riviera à l'heure de l'exercice; mais ma balayeuse arrive, sa gosse sur la hanche, ses clous dorés bordant ses oreilles sales, son large sourire; un paon se promène sur mon mur; il n'y a pas à s'y tromper, malgré l'accent entraînant des clairons, c'est bien Katmandou, ville de la lumière.

Notre emploi du temps est le suivant : le matin, de 7 à 9, promenade à pied avec un fonctionnaire civil et un sous-officier qui nous sont attachés — et réciproquement — et qui en fait nous servent de guides, nous indiquent les endroits à visiter, ceux où nous ne pouvons pénétrer et dans les temples le lieu où il convient de se déchausser, toutes nos possibilités, toutes nos limites; de 10 heures à 12 h. 1/2, séance de bibliothèque à laquelle naturellement je ne participe pas; de 2 heures 1/2 à 5 heures, visite des temples, commencée presque au lendemain de notre arrivée et nous n'avons pas fini d'explorer ceux de Katmandou; la vallée en compte, je crois, plus de 2 500 : temples du Bouddha, de Siva, de Vichnou, et de la Grande Déesse et de bien d'autres encore. Enfin à 5 heures on nous ramène dans notre carrosse à deux chevaux, nos deux soldats par derrière, le sergent à côté du cocher, un jeune capitaine dans la voiture. Gardés? Non pas, c'est là marque d'honneur, de sécurité aussi. Nous ne pouvons mettre le pied par terre sans qu'un immense populaire s'amasse autour de nous; les gamins nous suivent en un véritable cortège, foule très sympathique, blagueuse et qui se rit des emportements et des ruades de la police, mais sale! On ne revient pas de pareilles expéditions sans quelque dévorant souvenir.

On ne rencontre pas dans les rues, à pied, les gens distingués, les femmes moins encore; nous en avons croisé une l'autre jour portée dans sa dandi par quatre coolies, image parfaite de la distinction népalaise, la figure fardée, des mouches, et bordant la paupière inférieure, continuant l'œil jusqu'à la tempe, un large trait de kohl. C'est joli, et les petites filles ainsi maquillées sont absolument délicieuses; elles ont aussi sur la tête ou sur le front un large disque d'or orné de pierreries. Au cou, en collier, de lourdes masses d'or travaillé reliées par un cordonnet à la chinoise, des bracelets aux bras et aux chevilles et, lorsqu'elles ont une jupe, — et non pas la large culotte, — elle est si ample et forme sur le côté une telle masse de plis qu'on admire qu'elles puissent marcher.

Nous avons laissé au Bengale le culte de Krichna, de la musique, de l'amour, de la poésie; les dieux qu'on adore ici répondent plus aux besoins d'un peuple rude, c'est Siva-Passupati sous toutes les formes, ou les Mères, ses femmes; et il n'est pas de jour où nous ne trouvions dans un temple le sang d'animaux qu'on vient de leur sacrifier; des millions de mouches bourdonnent autour de l'offrande que des chiens parias lèchent timidement. Ces Mères sont des déesses terribles, c'est la mort et la vengeance à force d'amour — il n'y a que la religion pour concilier ces choses-là — rouges ou noires, grimaçantes, trépignantes, langue pendante; l'Inde, du sud au nord, est à leurs pieds, et au moment de la grande fête de Dourga, il n'y a pas une poule ou un mouton à acheter au Népal; quinze jours à l'avance, tout est gardé pour les sacrifices; les buffles aussi servent de victimes; les troupes, étendards déployés, assistent aux sacrifices officiels et la tête de la bête est à peine détachée qu'un officier pieusement trempe ses deux mains dans le sang qui bouillonne et les applique religieusement sur le drapeau. A côté de cela le dieu à la tête d'éléphant, Ganésa, roule sa bonne panse à tous les carrefours, le dieu des entreprises.

Les signes rituels sur les fronts sont devenus incompréhensibles même pour un homme du Bengale comme Bagchi; c'est généralement pour les gens distingués deux petites raies parallèles et horizontales, noire et rouge ou jaune, à la base du nez; mais c'est aussi le large point rouge, ou une tache

oblongue jaune si épaisse qu'on la croirait faite de gros pains à cacheter; très rarement les larges barres de santal et de minium, caractéristiques de l'Inde. Finis aussi les jolis dessins que les femmes du Bengale savent tracer sur le sol des maisons; à la place, sur les murs dans les villages de montagnes que nous avons traversés, des mains à peine dessinées, un rond pour la paume, cinq traits pour les doigts et des yeux aussi complètement schématisés pour écarter les démons.

Lundi 27. — Le jeune et charmant capitaine qui nous est attaché, Sivapratap, de la famille des Thapa, nous avertit que His Highness nous invite à assister à la revue du lendemain, mardi, 3 h. 1/2. Allons, les choses vont de mieux en mieux. Nous nous promenons au matin de ce grand jour le long des très beaux quais de la Bagmati; la rivière est réduite à de minces filets d'eau, perdus dans son large lit; un petit bras est réservé aux yoguis, et aussi quelques abris; on les voit en passant, quelques-uns abîmés dans une méditation si profonde qu'elle ressemble à la mort. Et nous rentrons nous préparer pour le grand événement.

L'esplanade, le Tundikel, est énorme. Au milieu, un grand arbre qu'entoure une sorte de plate-forme à deux étages; depuis le matin, de tous les coins de l'horizon les gens arrivent, curieux du spectacle, car la revue sera suivie de jeux; c'est la fête du printemps, un printemps dont nous ferions un chaud été. A 3 h. 1/2, notre voiture traverse la foule des curieux et la grande esplanade; nous montons l'escalier menant à la seconde plate-forme; le maharaja me prend les mains, me présente ses fils. Il en a huit; les aînés, généraux qui ont fait leurs preuves aux frontières, diplomates, administrateurs, même un érudit, et aussi les deux fils aînés d'un second mariage, enfants de quatorze et seize ans, tous chasseurs merveilleux. Il est strictement monogame, ses fils aussi. Des fillettes de trois à douze ans tourbillonnent, délicieuses absolument avec leurs figures fardées, ce maquillage si spécial de la paupière inférieure et le trait final qui allonge démesurément l'œil; sous leurs amples jupes elles ont les larges culottes d'ici qui font bouffer jupes et jupons; broderies, satin, dentelles, tout ce dont on peut surcharger un

costume féminin est cousu à leurs vêtements et, sur tout cela, des étoiles, des croissants, des colliers, perles, diamants d'une grosseur et d'un éclat merveilleux — même le petit de deux ans en est couvert. J'ai à peine le temps de m'y reconnaître et de saluer hâtivement les deux autres ménages européens, l'ingénieur et l'électricien, trois occidentales en tout, bien simples et bien effacées malgré leurs plus beaux atours. Bruits de clairon, coup de canon, c'est le roi : Maharajâdhiraja Tribhuvana Vir Vikram! Une voiture à quatre chevaux, l'escorte, les coureurs, le porte-parasol, le porte-émouchoir, tout cela arrive dans un tourbillon de poussière. La portière s'ouvre, le roi monte les marches : un jeune homme de seize ans, à la moustache naissante, des traits fins, figure fardée ornée de trois mouches blanches, bottes ornées en haut de la tige d'une lourde cordelière d'or, et des bijoux éblouissants; à la casquette une sorte de broche qui se dresse raide et haute, dont les diamants étincellent énormes; aux oreilles des solitaires, sur la poitrine une étoile aveuglante et un collier de perles, six ou huit tours, tombant jusqu'à la taille, les perles montées et séparées par de grosses émeraudes, une plus grosse encore pendant au dernier rang. Où ces rois et ces princes ont-ils pu trouver ces Golconde? Et encore tout cela n'est rien; il faut voir un Durbar, me disent les Anglais, quand rois, princes et généraux en grande tenue, la tête couverte de leur fameuse coiffure, perles, émeraudes et plumes de paradis, sont tous rassemblés dans la salle du trône. Déjà ce que je vois sous le grand soleil n'est pas mal, je vous assure. Présentations, salutations, la mienne est un peu courte, comparée à celle des deux autres dames; il faudra un peu ployer le genou pour le départ; le Maharaja, aimable comme on ne peut assez le dire, m'invite à m'asseoir près de lui et de Sa Majesté. Il y a trois chaises; modestement je veux prendre la dernière; mais non, ma place est entre ces deux grands princes. Le Maharaja, je le connais, j'en ai tant entendu parler par mon mari d'abord, et tout ici chante sa louange, les bienfaits de son administration : esprit extrêmement moderne et réalisateur, très traditionaliste aussi et connaissant à fond toutes les manigances de la politique. Écoles, voirie, électricité, grands asiles

pour les voyageurs, les passants, maison de pauvres, et des bourses pour des étudiants, câble transporteur, etc., voilà pour les temps modernes. Une main de fer, un pays absolument impénétrable, ou presque, un câble qui ne pourra transporter que des marchandises, c'est pour la conservation. Et le petit roi! Il regarde devant lui, physionomie d'où toute expression est absente. Sa Majesté comprend l'anglais, me dit le Maharaja; je me penche alors respectueusement et je lui demande s'il a des enfants. A-t-il même entendu? Indifférence? Hauteur? Timidité? Le père, que S. avait vu il y a vingt-quatre ans, était enfermé dans le même silence. La formule d'état est que la personne royale, révérée, sacrée, doit être tenue à l'écart des bruits du monde; la formule est absolument réalisée; ombre affublée du titre et des oripeaux de la royauté, on le sort aux grandes occasions; marié à treize ans à deux femmes, c'est le chiffre consacré, il a, à seize ans, trois fils. Sa nervosité semble grande; à chaque coup de canon je le vois tressaillir. Nous nous asseyons. Le parasol d'or, emblème de la souveraineté, large comme la plus large roue du plus grand char, est ouvert derrière lui et son émouchoir blanc est comme une longue et épaisse queue de cheval. L'immense esplanade est entourée de soldats en armes, les troupes évoluent, les musiques militaires se croisent, se répondent, et tout d'un coup un air connu me fait me tourner brusquement, cherchant les yeux de S. qui attendait ce muet appel; c'est le vieux chant français : « Fils de Brennus, chef des Gaules, nous ne craignons rien sinon... » qui en même temps nous penche l'un vers l'autre, brusque évocation de jours anciens et du pays si lointain. Mais mon mari est confondu avec les petites gens, princes et généraux seulement! Cependant le Maharaja me parle de la guerre. Je lui rappelle qu'il y a vingt-quatre ans, il n'était alors que général, il avait demandé à S. sur cette même place quand l'Alsace-Lorraine reviendrait à la France. Nous causons en vieux amis, il faut que je me rappelle de temps en temps qu'on doit l'appeler His Highness, si vraiment familière se prouve son amitié. Les enfants jouent et se bousculent, le petit prince et la petite princesse sa sœur, surveillés par leurs nourrices-soldats, descendent les marches, et jouent au milieu des troupes;

la petite bonne femme avec sa longue jupe rose bouffante et sa coiffure, une sorte de mantille en tulle brodé de perles bleues, retenue sous sa ceinture, fait penser à la petite fille au poulet de la Ronde de Nuit. Les jeux s'achèvent, appels de clairon, coups de canon, salutations : j'ai pensé cette fois qu'il s'agissait de saluer un roi! Dans le même tourbillon s'éloigne l'apparition royale. Toute la famille Sham Shere nous presse les mains, nous assure de son amitié, de sa volonté de nous être utile, agréable; le fils aîné du Maharaja, général Mohan, nous conduit à notre voiture, nous demande quelle sera notre promenade, et, au milieu de la foule que tant de faveurs rend respectueuse, nous allons finir cette mémorable journée à Svayambhou Nath, le vieux site bouddhique, pèlerinage saint et sacré entre tous autres où affluent les pèlerins de l'Asie lamaïste. Le stoupa et les treize parasols dorés qui le surmontent et les quatre chapelles qui le flanquent, aux quatre points cardinaux, couronnent une colline à quelque distance de Katmandou; de bien loin on voit la blancheur de l'édifice et l'or de sa décoration. Au pied, de grandes statues du Bouddha; un escalier à pic conduit au sommet; je voulais en compter les marches; mais au tiers de la route j'avais déjà le cœur aux dents tant la montée est rapide. Un monde de petits singes gris à taches fauves monte et descend, bondit et s'arrête, narquois, tout au long des degrés; on envie leur inlassable agilité. Les stoupas de toutes tailles élevés par les fidèles se dressent tout autour du sanctuaire central, comme des monuments funéraires. C'était la fin du jour, le soleil descendait tout rouge dans le brouillard; nous étions à peu près seuls; une grande mélancolie, celle de l'heure et celle aussi des choses et des religions qui finissent, enveloppait le site vénérable. Les voiles de fer souple et ajouré étaient retombés devant les images saintes et les singes se disputant la place, se tirant par la queue et par la patte, se glissaient sous le rideau pour grignoter le riz, les grains offerts tout le jour aux divinités par les fidèles. L'ensemble de toutes ces constructions pieuses et des abris qui les entourent est très beau; le bois sculpté des fenêtres, des portes et des poutres encadre les pierres sculptées des stoupas de toutes tailles. Ici comme à Bodhgaya, la disposition générale répond plus à nos habi-

tudes, à notre goût, que le fouillis exubérant, intarissable, des conceptions hindoues. Nous sommes rentrés à la nuit tombée par le bazar tout éclairé à l'électricité.

Mercredi 29. — Nous sommes allés en promenade matinale à Patan, ancienne capitale au temps où trois rois régnaient dans la vallée et copieusement s'y bataillaient jusqu'au jour — il y a environ cent cinquante ans — lorsque enfin les Gourkhas, vinrent imposer assez lourdement la paix; dans une ville qui leur résistait, qui ne leur céda que devant des promesses de complète amnistie, ils firent couper tous les nez! Katmandou, capitale officielle, éclipse maintenant ses deux autres rivales, Patan et Bhatgaon. Je n'ai pas vu cette dernière ville, mais je suis restée éblouie devant la place du Durbar de Patan. On va en Espagne ou en Italie pour voir les villes, une ou deux églises, un ou deux palais, mais ici! La pierre, le bois, le bronze doré, les briques et la peinture et l'art décoratif le plus original se mêlent, se complètent dans un ensemble d'édifices qui est pour les yeux un ravissement; des volumes de descriptions, des centaines de photos, ne pourraient en donner l'idée et ne sauraient rendre la couleur, la lumière de cet incomparable ensemble.

Hier *dimanche* 2 *avril*, nous avons été en grande cérémonie, sur l'invitation personnelle du Maharaja, lui rendre visite au Palais pour être présentés à la Bara Maharani, sa femme sensiblement plus jeune que lui. C'est, au mur et aux fenêtres, les tentures et les rideaux Louis XVI que nous connaissons, et le piano crapaud (combien de coolies l'ont amené ici? et en combien de temps?), des meubles comme chez nous. Qu'est-ce qui fait ce grand salon si complètement oriental? Le général Mohan Sham Shere, le fils aîné, nous recevait à la porte; accueil charmant du père; je suis présentée à la grande princesse et à deux dames suivantes, pareillement vêtues de rose, gantées l'une de violet, l'autre de vert. La Maharani jeune encore, une petite toque noire brodée de fleurs et de perles sur la tête, une robe rose brodée, emperlée, ornée de tout ce qu'elle peut porter d'ornements et les bijoux fulgurants, un gros croissant sur la toque, étoiles énormes et

bracelets et perles partout où l'on en peut placer. Une aimable figure malicieuse et fardée, deux petits signes rituels à la base du nez, le front couvert par les cheveux ramenés et plaqués en une sorte de frange, une longue mèche accroche-cœur devant chaque oreille. Elle est visiblement intimidée, c'est encore aux trois quarts une dame *pardah*, une dame de harem; on invite mon mari à ne pas la saluer et à s'asseoir en lui tournant le dos; il cause avec le Maharaja et le rajgourou, le prêtre du royaume, respectivement en anglais et en sanscrit. Entre les dames une conversation lente, coupée de longs silences et de sourires, péniblement s'engage; le général Mohan sert d'interprète; elle s'étonne de me voir dans ma vieillesse entreprendre de si longs voyages. Je lui fais compliment sur la beauté de ses parures, elle rit, gentille, contente. Cependant les bagues dont les doigts du général sont couverts me donnent des distractions. Quelles pierreries! Après trois quarts d'heure de réception pendant lesquels le Maharaja n'a pas quitté sa femme des yeux, sur l'invitation de son mari et de son beau-fils, cette grande dame me tend sa main gantée de rose et par la salle du trône aux innombrables lustres de cristal, une haute fontaine de cristal dans le milieu, avec des jeux de lumière de différentes couleurs pour le soir, des peaux de tigres partout, nous avons rejoint notre carrosse et sommes rentrés pour recevoir le jeune ménage électricien; je ne sais pas trop son nom, mais le mari nous a promis de nous installer une lampe sur la table, ce qui sera précieux. Les gâteaux et les fruits et les fleurs et les serviettes et les cigares, tout venait du Palais. Encore nous demande-t-on si cela suffit, si une seconde voiture ne serait pas nécessaire ou si quelque besoin ou quelque désir ne reste pas à satisfaire. Nous prenons de mauvaises habitudes.

Le ministre anglais n'est pas encore ici; il rentre dans quelque trois ou quatre jours; il chasse le tigre avec une soixantaine d'éléphants! Mais ceci n'est rien à côté de la partie de chasse à laquelle l'an passé le Maharaja avait invité tout simplement un de ses ingénieurs; pour le camp seul de sa Hautesse domestiques, coolies, rabatteurs, etc., etc., il y avait 10 000 hommes.

Je termine ce long bavardage au matin, devant la fenêtre

ouverte; la brume persiste, légère, suffisante pour cacher la montagne. Comme chaque matin, S. est à la bibliothèque; aidé de Bagchi, il a classé les livres chinois; on a déniché pour lui deux lamas tibétains qui ne savent pas un mot d'aucune autre langue, tels poèmes de crasse qu'il redoute de les amener ici; avec son pandit bouddhiste et les brahmanes et l'appui du grand prince, il peut beaucoup espérer.

Katmandou 10 *avril.* — Dès la semaine dernière nous avions vu les temples les plus importants dans Katmandou même, les temples hindous d'abord, les temples bouddhiques ensuite, dans les cours de ce qui fut des couvents et sert maintenant de logis à ce qu'il y a sans doute de plus pauvre et de plus pouilleux dans toute la ville. Et cependant, quels asiles de paix et de beauté ont dû être ces monastères! les murs intérieurs sont encore garnis de ces boiseries, de ces fenêtres sculptées qu'on voit ici par milliers; la cour plantée d'un oranger enferme les constructions de tout ordre que comporte ici le temple: devant la porte ces délicieux piliers surmontés de figures de bronze doré, depuis le roi prosterné jusqu'au paon ou à l'écureuil; à côté, le petit portique supportant la cloche, gloire des fondeurs de ce pays et dont chaque fidèle agitera le battant au moment de sa prière pour éloigner les mauvais esprits. Les toits retroussés sont supportés obliquement par de minces poutrelles ornées d'une des statues de ces innombrables panthéons, figures divines ou grimaçantes aux bras multiples, aux gestes consacrés. Comme ornement, en bas de la poutrelle, sous la figure divine, une sorte de bas-relief où l'imagination de l'artiste s'est laissée librement aller; et, où elle va, je ne puis décemment le décrire.

Nous avons été mardi à Harigaon, un village assez près d'ici où des inscriptions avaient été signalées; mais mercredi nous avons observé la fête du petit Matsyendra Nath, comme de bons citoyens de la ville. La divinité est le petit dieu blanc, réplique de la véritable divinité toute rouge qui est à Patan. C'est le culte d'un grand ascète, très puissant sur les eaux et les pluies; pendant quatre jours on le promène tout à travers de la ville, le départ au matin étant fixé par l'astrologue, son arrêt déterminé par le crépuscule. Le char est une lourde

machine, sorte d'autel à deux étages surmonté par une haute pyramide de feuillage; le porte-parasol, les deux émouchoirs, rien ne manque pour marquer la souveraineté. Tout cela traîné à bras, brinqueballant, s'accrochant à tous les arbres. La ville était pleine de musiques et de cortèges, et nous nous sommes juste trouvés à point pour voir installée sous son dais, dans son palanquin, la petite fille de sept ans environ qui a été choisie pour représenter une des Koumàri, une des Energies Vierges. Un soldat la portait, vêtue comme une petite idole, la figure fabuleusement fardée, les fleurs faisant sur sa tête un véritable petit bosquet; très digne, elle se prêtait complaisamment à l'adoration populaire.

C'est aussi un des jours de grand sacrifice; nous avons été jusqu'à l'entrée seulement de la cour où les troupes sacrifiaient devant le drapeau. Une foule se pressait et suivait silencieusement l'opération : le silence passionné des gens qui regardent la douleur et la mort. Je ne sais comment ils s'y prennent pour que les bêtes égorgées, quatre à cinq cents buffles pour ce seul jour, tombent sans un cri; nous n'avons pas eu envie d'y aller voir. Dans les rues ce ne sont que bêtes décapitées que des hommes emportent comme des proies; les jets de sang plus ou moins bien dirigés ont couvert les images des dieux, giclé sur les murs alentour, une odeur fade se répand autour des temples. Et où s'arrête-t-on dans cette fureur de tuer? Est-on réellement bien sûr que le sacrifice toujours ne demande que des bêtes? L'élève de S. nous dit qu'il y a quatre ans, au Bengale, une mère, affolée par un de ces religieux errants qu'on appelle sannyasis, a sacrifié ses deux enfants. La justice est intervenue. Mais vraiment l'esprit est confondu à l'idée de pareilles monstruosités.

Nous sommes revenus sur l'esplanade où toute la ville s'était massée — je ne dis pas le Tout-Katmandou, car les dames ne sortent pas; — c'est décidément une grande fête. Le char est immobilisé. La voiture de l'ingénieur électricien voisine avec la nôtre. L'ingénieur suit anxieusement la procession; les fils qui portent la lumière ont dû être coupés sur le trajet; ce sont justement ceux qui intéressent le palais du roi; les ouvriers sont perchés sur les poteaux, attendant le moment où, Matsyendra Nath ayant tourné le coin de la route,

la communication pourra être rétablie, et le soir tombe! Le fils du Maharaja vient nous saluer; un joli petit prince de treize ans, à cheval, avec son escorte; il nous dit sa sympathie pour la France et son désir d'apprendre le français, un charmant petit homme déjà plein d'autorité; quel gentil élève il m'aurait fait! Il nous annonce sa prochaine visite, faveur unique! Et soudain, grand mouvement, la masse des cavaliers qui se promenaient sur l'esplanade se précipite : la voiture du Maharaja vient d'apparaître, un postillon armé, deux soldats sur le siège baïonnette au canon, des soldats par derrière; l'escorte farouche fonce sur la foule pacifique qui se presse, mais sans arriver à l'écarter, et un Maharaja bien-aimé passe au milieu des salutations de ses fidèles sujets, les mains se portent devant la bouche à petits coups, le geste du mime qui demande à manger dans nos pantomimes. Il nous voit, sa voiture s'arrête; bon toujours, très bon, il s'informe de nous, de notre bien-être, de notre confort, nous demande la permission de poursuivre sa route et dans un dernier sourire, ce Maharaja très talon rouge disparaît. La nuit est presque tombée, le char est décidément arrêté; mais non, les gens font un suprême effort, il s'ébranle; l'ingénieur regarde, en suspens, attendant. Le fatal tournant est passé, le roi aura de la lumière.

Vendredi 7. — Nous avons été à Deo Patan, un petit coin charmant, plein de singes; la police du lieu, nos deux soldats, notre sergent maintiennent le populaire qui se presse autour de ce vieux monsieur à genoux par terre devant de vieilles pierres. On s'écarte à peine pour laisser passer quatre porteurs avec leur fardeau suspendu à une longue perche, une sorte de lit : recouverte d'une mince étoffe, une femme mourante qu'on emmène près des bords sacrés et consacrés de la Bagmati, à l'endroit saint entre tous, la Bénarès du Népal : les temples et les sanctuaires de Pasoupati-Siva, sous sa forme pastorale. Le petit cortège suit la gauche de la route sans exciter la moindre attention.

Peu après, nous nous rendions nous-mêmes à la sainte rivière. Un site charmant : la Bagmati sort d'une gorge rocheuse et prend là figure de torrent, l'eau court entre les roches; les

temples, les autels, les points consacrés encombrent les degrés, les places, les rives, mais pourrons-nous approcher? Le capitaine Thapa ne le croit pas, et pourtant il foule avec ses souliers les pierres vénérées, et toute une multitude en guenilles y joue et s'y épouille, les fakirs sortent de leurs abris, les singes par centaines grimpent et escaladent, obscènes et obsédants avec leurs gestes d'hommes. Sommes-nous réellement plus impurs que ces gens et ces bêtes? Conciliabule. Enfin nous pouvons passer la petite place, traverser le pont, monter cet escalier, prendre quelques photos. On circule au milieu des constructions pieuses pressées comme les tombes au cimetière; des mamans singes, leurs petits sur le dos, traversent la rivière; une tente mal close abrite les moribonds; les pierres sont encore noires du dernier bûcher, mais rien qui évoque la tragédie de la mort telle que l'Occident l'a conçue; l'Oriental l'accepte, placide, comme la vie elle-même, et la fatalité. Cependant ici l'on porte en blanc le deuil du père et de la mère, pendant un mois je crois, et, après la mort, comme dans l'Inde, pendant dix jours la famille couche par terre. Mais il n'y a pas à Pasoupati cette atmosphère d'intellectualité mystique, si l'on peut dire, qui impressionne tant à Bénarès.

Hier *dimanche* 9, nous avons été l'après-midi à Patan, l'ancienne capitale, bien déchue de son ancienne splendeur. Les quelques travaux de drainage entrepris à Katmandou dans les principales voies n'existent pas encore ici, la chaussée chemine entre deux larges ruisseaux où s'amassent et croupissent toutes les immondices d'une grande ville; il fait chaud, le soleil cuit tout cela qui sent vraiment mauvais et cependant les orangers en fleurs arrivent par moments à faire oublier ces relents. Je voudrais pouvoir demander au Maharaja de faire prendre une vue cinématographique du Népal, une seule, et au retour montrer, même sans le prestige de la couleur et de la lumière, ce qu'est par exemple la place du Durbar à Patan. Le Durbar naturellement est vide, le gouvernement est à Katmandou; mais cette haute construction en briques rouges, les fenêtres et les portes de bois sculptées, fouillées, les poutres, les piliers, c'est un monde d'enchantement; et sur la place les temples innombrables, en pierre, en bois, en bronze

doré, les mille inventions d'un peuple artiste à l'intarissable imagination, les portiques avec les cloches, les piliers de toutes grandeurs avec leurs décors imprévus, non, il n'y a pas au monde quelque chose de comparable. Mais le Maharaja ne m'entendrait pas, le Népal est fermé. Pas de cinéma d'ailleurs à Katmandou; il y en a un naturellement au palais, d'autres dans les maisons de quelques riches particuliers, mais le bon peuple vit encore dans la simplicité des premiers âges et très heureux, semble-t-il, plus heureux, en tout cas, et sans comparaison possible, que l'Hindou dans l'Inde.

Il faut se hâter de finir; S. vient de partir retrouver ses deux lamas. Je les ai vus le jour de la procession, leurs loques, leur crasse, leurs tignasses embrouillées, leurs bonnes figures hilares et le salut qu'ils nous ont fait, amicaux et respectueux, en nous tirant une langue de deux pouces... : non, le pittoresque n'est pas mort.

Katmandou, 17 *avril*. — Je vous écris ce matin, toutes fenêtres closes, le vent souffle en tempête et, entre les nuages noirs qui s'amoncellent, des pans de montagne apparaissent livides. Une jolie petite tempête se prépare; ainsi presque chaque jour depuis que Matsyendra Nath s'est promené dans sa bonne ville de Katmandou, nous sommes régalés pour le moins de lointains roulements de tonnerre ou d'une brusque averse, tant est grand le pouvoir des dieux. Cela nous vaut de grandes éclaircies, des après-midi radieux où dans l'azur étincelant tout un monde surnaturel de glaciers, de pics, de l'est à l'ouest, barre le nord de la vallée : on ne se lasse pas de les contempler.

Et voilà que nous avons entamé notre quatrième semaine de séjour himalayen; on ne peut dire que la faveur qui nous entoure grandit, c'est vraiment impossible, mais elle trouve chaque jour de nouveaux et charmants moyens d'expression : ce sont des mangues succulentes, des fraises, envoi particulier de la Maharani, qu'accompagnent de petits messages charmants. Le tailleur de la cour, c'est-à-dire l'ouvrier qui travaille à l'année au palais, est venu prendre mes mesures, ou plutôt sous sa haute direction S. les a prises pour lui — qui de nous deux souillerait l'autre? — et le capi-

taine au joli sourire les a inscrites, mais je reste ignorante de ce que ce sera : une jupe de 30 mètres de tour ou bien quelque chose de bâtard entre la robe de tout le monde et le sâri qu'on porte chez le Maharaja. Le lendemain, sur l'ordre exprès de Chandra Sham Shere, ce même *darzi* est revenu pour prendre cette fois les mesures de S. et demander si notre petit enfant était une fille ou un garçon. Quand nous nous promènerons tous trois dans ces atours, ce sera impressionnant.

Mais ce ne sont pas là les faveurs qui touchent le plus le cœur d'un orientaliste, et l'appui tout-puissant assuré à son travail lui est infiniment précieux; des hommes sont envoyés pour battre le pays, rechercher inscriptions et manuscrits; les piliers ou les dalles enfouis sont déterrés; les estampages sont pris et le directeur spirituel du palais, le rajgourou, a fait envoyer tout ce qu'il avait récemment acquis pour la bibliothèque, afin qu'à loisir les vieux manuscrits puissent être examinés, analysés, identifiés. Mon pauvre homme travaille comme un fou; tous les matins, séance de tibétain ou de névari avec deux ou trois pandits et le lama; tous les après-midi nous courons la ville à la recherche des vieilles pierres. Dans quels endroits cette chasse particulière ne nous a-t-elle pas conduits! ce sont de longs arrêts dans des fonds de fosses à ablutions, à moitié desséchées et où la boue comporte... ou plutôt que ne comporte-t-elle pas? Si des quartiers sont drainés et balayés à Katmandou, Patan ne connaît pas encore de tels raffinements; l'égout et la rue se confondent; la rue est une levée entre les immondices; il faut le soleil d'ici et le solide nettoyage qu'apportent les pluies pour que ce soit habitable; impossible à une voiture de s'aventurer plus loin que la place; et alors que sont les vieux quartiers? C'est là-dedans que depuis huit jours nous furetons, abandonnant les grands temples, examinant de préférence ces toutes petites chapelles construites au ras du sol, pour une seule image et tout alentour les débris accumulés au cours des siècles, socles, petites statues plus ou moins abîmées; c'est ce qu'il faut inventorier, sans pouvoir y entrer.

Enfin, après des jours et des jours de visites opiniâtres, nous sommes presque arrivés à la fin de notre inspection dans Patan; je ne sais si nous aurons vu exactement tous les cent

quatre-vingts temples bouddhiques avec leurs monastères plus ou moins ruinés et les innombrables temples, autels, sanctuaires hindous de toutes grandeurs, de toutes matières, depuis la pagode aux cinq toits retroussés, superposés, bâtie en haut d'une terrasse à cinq étages d'escaliers, jusqu'aux simples pierres dressées ou bossuées représentant à l'imagination populaire le linga de Siva ou la trompe de Ganésa et qui sont adorées, beurrées, huilées et rougies de minium; au beau milieu de la rue, il y a même de vieilles pierres inscrites qui reçoivent de pareils hommages. Et parmi tout cela, que de merveilles! un temple bouddhique par exemple, un des derniers visités, le plus ancien, disent les prêtres, assurément le plus riche; la cour est à elle seule une salle de musée : éléphants de bronze que chevauchent des dieux, lions et dragons dorés, des statues de pierre, de bronze, de donateurs ou de rois adorant, tout un peuple d'animaux fantastiques; la porte du sanctuaire où nous n'entrerons pas, et son cadre sont d'argent ciselé; tout alentour les vieilles fenêtres, les vieux balcons fouillés, ajourés comme une dentelle, peints d'éclatantes couleurs et dans ce petit enclos plus de cinq cents personnes qui se pressent et se bousculent, s'écrasant, étouffant les gosses, pour voir Sahib et Memsahib. Ah! nous avons du succès, un peu trop à mon goût, car il est des animaux sauteurs!

Nous avons pris et gardé l'habitude de faire un petit tour en voiture, à l'heure fraîche; nous rentrons chez nous après le coucher du soleil. La première promenade nous a conduits au petit village de Balaji, juste au pied de la montagne au nord, d'où part le chemin — j'allais dire la route! — qui mène par la passe de Kouti au Tibet; le lendemain, en allant du côté de Pasoupati, en passant, mon épigraphiste remarque une pierre; on arrête, il descend : c'est une vieille inscription qui, depuis quatorze cents ans, subit les outrages du temps et des saisons, un peu effacée sans doute, mais prête à en affronter bien d'autres.

Ce site de Pasoupati est certainement ce qu'il y a de mieux ici. C'était l'heure du culte du soir; les femmes se rendaient toutes au bord de la rivière sacrée, les singes aussi; les vaches flânaient, les sannyasis exhibaient leurs extraordinaires

tignasses; mais le Sahib a bien vite fait au Siva du lieu une concurrence victorieuse et les gosses et les dévotes et les flâneurs ont reformé autour de nous leur cercle curieux et inquiétant.

Nous avons rencontré en rentrant le troupeau des prisonniers, hommes et femmes, qu'on ramenait de leur travail quotidien à la briqueterie. Quand S. était venu, il y a vingt-quatre ans, seule la charité particulière les nourrissait; un prince d'esprit moderne les fait travailler et manger; ce sont gaillards et gaillardes qui ne paraissent pas fort à plaindre; on les reconnaît seulement aux anneaux de fer qu'ils portent, un à chaque jambe; mais pas d'entrave, et ces dames, fardées, parées de fleurs, prodiguent œillades et sourires.

C'est l'heure aussi où en longeant le Tundi Kel, la magnifique esplanade où s'exercent les troupes, se passent les revues, se courent les courses et se joue le polo, près du temple très fréquenté de Lomri Maï (la Mère Chacal, la Dourga népalaise) aux autels couverts de sang, on voit les Caboulis, comme on les appelle ici, les Afghans offrant aux amateurs très nombreux les beaux chevaux qu'à grand'peine, à grands frais, ils ont amenés d'Afghanistan ici; vous imaginez le chemin! Les montagnes afghanes et la passe de Khayber, la descente au Penjab, le long trajet à travers la vaste plaine et l'ascension finale. Avec leurs larges culottes blanches bouffantes serrées à la cheville, la veste blanche qui fronce sur les hanches et l'étroit gilet sombre qui prend le buste, c'est toute une évocation du monde musulman. Beaux hommes propres et élégants près desquels la loque, la crasse et la laideur tibétaines n'ont rien à gagner. Mais les Tibétains sont des philosophes et sans arrière-pensée ils jouissent du spectacle; ils sont là, avec leur drôle de petit chapeau de feutre aux petits bords retroussés, leurs petites bottes de feutre, leurs chapelets de gris-gris, leur veste largement ouverte sur la poitrine pour pouvoir sans doute plus commodément se gratter, leur bonne figure ronde, tout sourires. Je ne suis pas encore arrivée à reconnaître du premier coup d'œil ces Messieurs de ces Dames et j'ai été surprise d'entendre qu'un des lamas salués à la procession de Matsyendra Nath était la femme de l'autre.

Katmandou, 8 mai. — Une belle matinée toute fraîche encore après des jours de ciels de plomb, d'orages et d'averses; car, le deuxième jour de la procession du Grand Matsyendra Nath, la pluie tomba avec abondance, transformant l'esplanade de Tundi Kel en étang et amenant l'eau dans nos réservoirs particuliers. Grâces en soient rendues au grand ascète.

Nous nous reposions samedi d'une de nos dures expéditions, c'est-à-dire que mon mari travaillait à la maison, lorsque Joseph se précipite, arrange les fauteuils, met les choses en ordre : ce sont les jeunes princes qui viennent nous rendre une petite visite; faveur rare que nous apprécions vivement. Ce sont les deux fils aînés de la présente Maharani avec leur neveu, fils de leur demi-frère, second fils du Maharaja : Vichnou, Chankar, Brahma, les trois dieux de la Trinité hindoue. Ils s'asseyent; le charmant petit Chankar nous invite à en faire autant avec une grâce et une autorité qui plaisent et amusent; trois jeunes garçons bien doués, cultivés, très fins; le neveu a le même âge que ses oncles; il est assis, une guirlande de fleurs au cou, deux gros diamants aux oreilles, son petit chapeau tout à trac sur la tête! Chankar d'un geste un peu brusque lui fait signe de se décoiffer. Enfants à l'esprit très ouvert. Nous leur disons et leur répétons qu'ils devraient venir visiter l'Europe, Paris. Mais, quitter le Népal, traverser la mer! Quelles purifications pourraient laver une telle souillure?

Ils ont regardé les livres, les lettres, les journaux français, et sont repartis dans leur petite charrette anglaise, le prince Vichnou conduisant, des cavaliers les escortant. Aucun des princes même des plus petits ne fait un pas sans avoir sur ses talons toute une escouade : s'ils marchent comme de simples mortels, le porteur de parasol les suit comme une ombre; pour la toute petite princesse de trois ans, on tient ce fameux parasol, insigne de la souveraineté, par en haut, le long manche traînant par terre, car ce n'est pas, on le pense bien, une ombrelle ordinaire, mais une énorme machine grande comme une roue de voiture avec des soies et des franges et qui doit être lourde à porter!

Nous aurons vu la vallée de fond en comble, comme peu de voyageurs l'ont vue; nous aurons vu le Maharaja et près

de lui ses fils, son frère, les jeunes princes, une fois la Maharani à laquelle sans doute nous irons dire adieu au moment du départ, les officiers qui nous sont attachés, le pandit; S. rencontre à la Bibliothèque le rajgourou, un savant Bengali, et c'est tout. Enfin on ne peut tout avoir, l'Himalaya, le séjour dans un pays archi-fermé, les faveurs, l'amitié d'un des derniers autocrates qui est aussi un prince charmant, disons plutôt un charmant prince, un travail qui rend excellemment et quoi encore?

Baber Mahal, 15 *mai*. — Les semaines s'écoulent et nous trouvent et nous laissent sur notre perchoir himalayen : mon mari arrivera-t-il à s'arracher à ce paradis d'inscriptions et de vieux manuscrits, maintenant que cette chasse, telle que ces pays réputés chez les chasseurs en ont rarement vue, cette chasse donne pleinement. Mais il faudra cependant partir avant que les torrents grossis par les pluies ferment les passages. En attendant, chaque jour presque apporte sa trouvaille, même des pays situés en dehors de la vallée, interdits aux Européens, à peu près aussi connus, géographiquement, que le pôle, où le Maharaja a envoyé des hommes chargés d'inspecter et d'estamper les vieilles pierres. Cela nous conduit aussi dans des coins écartés de la ville ou au loin dans la vallée, promenades ou longues excursions toujours intéressantes. C'est ainsi que nous nous sommes rendus, deux jours de suite, à Lajanpat, faubourg de Katmandou, à la recherche d'une vieille image déjà vue il y a vingt-quatre ans. S. l'a retrouvée, immuablement fixée sur ce terre-plein à l'ombre des arbres; des étoffes teintes des plus tendres couleurs s'entassent sur un côté; les petits sanctuaires, comme il en est tant ici, arrêtent à chaque pas.

Katmandou, 22 *mai*. — Une semaine sans histoire, nous sommes installés maintenant dans notre vie népalaise comme si c'était pour toujours. S. travaille éperdument, les pandits se succèdent et nous avons depuis une petite quinzaine de jours le grand plaisir de voir ici, trois fois par semaine environ, le lama tibétain. Il arrive avec ses longues boucles d'oreilles d'os où pendillent des pierres de couleur, ses robes en loques, les bagues qui couvrent ses doigts cras-

seux, ses petites bottes de feutre rose toutes crevées, sa tignasse où un peigne se briserait et qu'on distingue à peine de sa coiffure, une sorte de torsade en loques, grise comme ses cheveux. S'il n'avait pas de barbe, on le prendrait pour une vieille femme et tel quel c'est à une femme à barbe qu'il fait penser. Il s'approche souriant, tire poliment une longue langue, et le travail commence dans la galerie où des tables ont été portées, car pour le faire entrer dans les chambres il faudrait ne pas craindre sa vermine et lorsqu'on le voit des deux mains se gratter éperdument, on s'inquiète.

Katmandou, 12 *juin*. — Après la pluie incessante dont nos lettres vous parlaient, et, suivant un programme immuable, nous dit-on, une période de beau temps relatif s'est établie; il ne pleut presque plus; de lourds nuages restent accrochés aux cimes, le tonnerre roule sourdement et il semble que sous le chaud soleil nos corps aient à évaporer toute l'humidité de ces premiers jours de mousson; cette délicieuse vallée s'est transformée en hammam. En voilà, paraît-il, pour une bonne quinzaine.

C'est encore sous une pluie diluvienne que Son Honneur le Général Baber Sham Shere, notre propriétaire, est venu nous faire visiter son palais. Nous avons fait le tour des kilomètres de salons, aux murs couverts de photos ou de peintures de famille : le père surtout, à tous les âges, sous tous les aspects, dans tous les costumes, ce père admiré, adoré! Et ce sont tous les Maharajas avec leurs maharanis. Jang, le héros romantique de la vallée, en avait cinq au moment de sa mort dont trois se sont fait brûler en même temps que lui; quelques rois très gras; il y a là une collection de figures et de costumes qui feraient rêver un directeur de théâtre; des bibelots, tels qu'on les fabrique à Delhi ou à Londres pour les touristes pressés; des statuettes, des bustes de femmes s'élançant de tiges de fleurs, dont on ne sait à qui faire honte de leur production : disons que c'est de l'art allemand, bien que sur un des piédestaux s'inscrive le nom de « Suzon ». Et sur tous les coins des étagères, des rebords de glaces, les flacons d'odeur s'alignent en bataillons; le palais étant inhabité, ils ne sont pas débouchés : le seront-ils jamais?

Le général Baber, aussi bon que brave, s'indigne à nous voir si « étroitement » installés. Nous lui faisons doucement observer que nous ne sommes que deux, d'habitudes et de goûts très simples, et que nos trente-cinq mètres de chambres nous suffisent amplement; mais il proteste, nous considérant, dit-il, comme gens de sa famille; il veut nous savoir plus à notre aise et fait ouvrir à notre intention trois salons nouveaux; nous pourrions y donner des bals pour chacune des quatre castes sans qu'elles risquent de se confondre ni de se toucher; d'un bout à l'autre de ces immensités, je peux faire cent seize pas sous l'œil des Sham Shere de tous âges, de toutes générations : l'expression seule reste la même, fixée par le peintre ou le photographe, dignité guindée qui atténue sans pouvoir le faire disparaître tout ce qu'il y a de fort et de mystérieux dans ces étranges et puissantes personnalités.

Il a fallu huit jours pour que nous pensions à l'agrément de la terrasse bordant ces salons mirifiques et hier soir seulement nous avons été nous y asseoir dans des fauteuils de cuir vert pareils à ceux qu'aimaient les gens de loi au temps de Balzac. D'ailleurs les portes qui s'ouvrent devant nous se ferment à clef immédiatement sur nos talons quand nous sortons; la méfiance des domestiques entre eux est la règle ici, aucune politesse ne la dissimule, chacun se méfie de chacun; les balayeurs du palais ne peuvent entrer sans que le domestique qui a la garde des chambres balayées ne soit avec eux; ils ne sortent pas non plus sans être inspectés; le marchand le mieux connu ne peut pénétrer sans un mot d'autorisation, et de haut en bas la surveillance est la plus étroite, la plus minutieuse; nous avons vu un de nos vieux sergents, le brahmane, pleurer, parce qu'un oiseau avait disparu d'une volière, et il ne se prend sûrement pas une prune aux pruniers qui ploient sous les fruits. Notre excellent hôte nous a reproché amicalement de ne cueillir jamais ni un fruit ni une fleur. Tout, gestes, paroles, est rapporté; si nous voulons faire le moindre achat, le pandit amène le marchand, notre Siddhiraj voit les objets, les prix, et rien ne peut être conclu, même si les objets et les prix nous conviennent, tant que le capitaine n'a pas approuvé. Le malheureux pandit tremble devant les

deux autres et la simple pensée des autorités plus hautes le fait s'évanouir; il n'a pas voulu commencer l'étude du tibétain, ni accepter le prêt d'un dictionnaire par la Légation sans être sûr que le Maharaja ne s'y opposait pas. L'Occident a perdu même le souvenir d'une pareille discipline.

Étrange société où les hommes courbés sous une autorité de fer s'inquiéteraient si la règle s'allégeait, où eux-mêmes se cramponnent à de vieux usages qu'un Maharaja d'esprit moderne voudrait peut-être légèrement modifier. J'ai sous les yeux les modifications apportées à certaines lois, les adoucissements apportés à certaines sanctions qu'un prince novateur n'a pas pu totalement, légalement, abolir. Le mari trompé, par exemple, peut toujours, s'il s'y entête, demander la mort du séducteur, une mort qu'il donnera lui-même d'un bon coup de *koukri*, à moins que l'amant ne soit brahmane, ou yogui, auquel cas la peine capitale ne peut jamais lui être appliquée. Si ce mari veut la mort du pécheur, la cour fait appel à ses sentiments et si malgré tout il s'obstine, la cause est portée devant le Maharaja dont on ne discute pas les « conseils ». Si l'époux est plus débonnaire, il a le choix entre quatre condamnations : il peut « out-caster » son rival en le forçant à manger des aliments prohibés par les lois de la caste, bœuf et ses propres excréments exceptés; il peut faire imposer une amende et même demander la confiscation des biens de ce rival heureux; ou encore il peut l'humilier en l'obligeant à lécher ses pieds; et enfin, humiliation plus grande encore, le forcer à passer entre ses jambes, — à moins qu'il ne préfère le voir expulsé de son village natal.

Nous voilà loin du Code Napoléon et des théâtres des boulevards. Ce sont là les vieux usages réglés dans les vieux temps, inscrits dans les livres religieux sans doute, comme d'autres sciences, la médecine par exemple, qui continue à être enseignée et pratiquée dans l'Inde à peu près telle qu'elle est fixée dans son Véda spécial. Meurt-on plus? On dit que ces médecins Ayurvédiques sont merveilleux pour annoncer à quelques minutes près l'heure de la mort d'un malade. Guérissent-ils avec la même précision? Les meilleures classes de la société réclament des soins moins traditionnels; ici par exemple, les Gourkhas, race dominante, sont vaccinés : ce

sont les Névars, les vaincus dans leurs taudis, qui sont défigurés, souvent même éborgnés par la variole. L'autorité voudrait les convaincre des bienfaits de la vaccination, mais ils craignent d'attirer sur eux les foudres de la déesse de la Petite Vérole, adorée ici particulièrement, ses ravages y étant particulièrement grands. Le commerce des esclaves est prohibé (les esclaves peuvent être rachetés), mais je n'oserais affirmer qu'il n'existe plus dans ce petit pays perdu, alors qu'il s'étale à Hong-Kong où l'on parle de 80 000 fillettes objets d'échange à peine dissimulé.

Katmandou, 19 juin. — Eh bien, décidément non! ce ne sera pas encore le dernier courrier du Népal, je commence à croire que ce sentiment du définitif, qui inconsciemment saisit l'âme du voyageur, lorsque, venant ici, il voit le cercle des montagnes se refermer derrière lui, ce définitif semble se réaliser. Venus pour quelques semaines, nous voilà depuis trois mois installés ici et au moment d'en partir nous nous décidons pour un quatrième. C'est que mon mari a été assez fatigué la semaine passée, mais jamais assez pour cesser le travail! D'ailleurs il ne travaille pas : s'il est plongé du matin au soir dans les vieux textes ou les livres chinois, s'il classe les collections tibétaines, si du matin tôt au soir tard il compulse, compare et étudie, comment puis-je dire que c'est travailler! Enfin l'amitié du Maharaja s'est alarmée, il nous a demandé de rester et lorsqu'avec joie nous avons accepté, de charmantes lettres de lui, de la Maharani, du petit prince Chankar (major général, s. v. p.) nous ont exprimé leur contentement. C'est vrai que la plaine effraie plutôt maintenant, les premières pluies n'y ont pas abattu la chaleur, les températures signalées dépassent 40° et il y a eu une bonne petite poussée de peste à Calcutta et ses alentours.

Nous voilà donc Népalais jusqu'au 24 juillet, irrévocablement cette fois. Les choses sont lentes à mener ici, les Orientaux ne sont pas pressés, si les Orientalistes le sont, et ils sont lents à se mettre en train : s'ils ne sont pas méfiants, ils veulent voir, examiner, laisser venir. A notre première visite au palais le Rajgourou était là, mais c'est plus tard qu'il

s'est décidé à retrouver S. à la bibliothèque; il a fallu encore quelques semaines pour que ces rencontres devinssent régulières et de plus en plus goûtées, et ce sont maintenant de vraies séances auxquelles le troisième fils du Maharaja, général Kaisar, érudit, administrateur et chasseur, a demandé d'assister. Des manuscrits sont apportés, discutés, et enfin maintenant c'est par brassées que les vieux textes pourchassés dans les collections sont apportés à l'examen dans notre Mahal : tout le monde s'y est mis et vraiment on peut beaucoup espérer pour ces dernières semaines.

Ces petites réunions à la bibliothèque, auxquelles dévotement — et silencieusement! — assistent le principal du Collège et les pandits, font penser à ces séances de sociétés d'histoire et d'archéologie si nombreuses dans nos provinces; mais l'histoire locale ici embrasse tout un monde, presque toute l'Asie, et le Rajgourou et le prince restent un peu éblouis devant ces perspectives qu'ils ne soupçonnaient pas; la critique occidentale qui leur a été en même temps révélée a stimulé ces esprits vigoureux qui s'appuient si fermement sur les traditions religieuses, et le Rajgourou, pour qui S. a une si vive admiration, a déclaré loyalement qu'il allait réfléchir, examiner. Pour commencer il veut se mettre à l'étude du tibétain, et le général Kaisar, qui vient d'être nommé président de la municipalité de Katmandou, s'est promis de surveiller les travaux de terrassements, pour recueillir les vieilles pierres et les vieilles monnaies qui apparaîtraient; enfin, S. pense, espère, qu'une ère nouvelle commence pour les recherches dans un pays qui a encore tant à rendre et je crois bien que, n'étaient sa vie et les obligations, combien nombreuses! dont elle est remplie, et la famille et les amis chers, les petits-enfants! il... nous nous enfermerions ici quelques années pour épuiser toutes les chances. Et quelques années? Combien nous en reste-t-il encore devant nous? Enfin ce sont tout au moins cinq semaines qui nous restent et elles seront utilisées à plein, vous pouvez le croire.

D'ailleurs il semble bien que le jeune Bengali qui nous accompagne, Prabodh Bagchi, puisse prendre quelque jour en main la direction des travaux et des recherches à poursuivre ici. Dans le pays tout le monde sait que Prabodh doit suivre

son maître en Europe où il étudiera deux ans, puis qu'il passera un an à Hanoï; le Maharaja a demandé à le voir hier et le petit Bengali, timide comme un vrai Hindou, est revenu excité et bavard comme nous ne l'avions jamais vu ; Sa Hautesse l'a interrogé et lui a dit que, ses études terminées, il lui demanderait de venir prendre un poste ici. Voilà un avenir qui semble heureusement fixé pour ce jeune homme. Donc le petit élève avait l'âme légère, toute dilatée hier au soir, et comme, naturellement, tout le monde sait sa faveur, les invitations et les visites de ses compatriotes, ici une trentaine, se sont multipliées. C'est un gentil garçon, fin, plein de tact, un bourreau de travail aussi; le soir, après une bonne journée bien remplie, la table à peine desservie, il lit du français avec moi. Sera-t-il mon seul élève?

Tout ceci ne comporte pas, comme vous pouvez l'imaginer, de nombreux plaisirs mondains ou plaisirs tout court; en fait notre vie est quasiment monastique; je crois bien que je n'ai que deux fois franchi les grilles de mon Mahal en cette dernière semaine, une fois pour aller prendre le thé chez l'ingénieur électricien anglais, une autre pour aller à l'unique magasin vendant — disent-ils — des produits européens. C'est la boutique anglaise de Katmandou, située en dehors de la ville, près du Tundi Kel; personne n'y dit un mot d'aucune langue européenne et leur ignorance complète leur fait choisir des produits de dernière qualité qu'ils vendent à des prix de premier ordre.

Katmandou, 2 juillet. — Les pluies! Nous en connaissons maintenant toutes les variétés, du crachin à la cataracte, mais c'est après que le pis commence, quand il s'agit d'évaporer : pas un souffle d'air dans cette vallée enclose dans ses montagnes. Aussi la promenade du soir en voiture, lorsqu'elle est possible, semble-t-elle délicieuse, quoique peu variée; quand on a été à Balaji, donner à manger aux poissons, ou à Syambhou-Nath, regarder du bas des 323 marches les bouddhas de pierre, les singes bondissants, et le temple blanc et or qui fait dans la vallée, sur le vert sombre des forêts, un si charmant effet, on peut aller ensuite à Pasoupati ou un peu plus loin au pèlerinage sacro-saint de Gouhyesvari,

et ensuite la série recommence. Les routes sont par endroits des marécages et même nous nous sommes trouvés mardi devant un petit effondrement, les eaux ayant creusé sous le chemin un véritable tunnel laissant un pont de terre si mince qu'il a fallu dételer les chevaux, enlever le timon, jeter des planches et faire passer la voiture, le cœur un peu battant. Nous avions inauguré une nouvelle promenade, à pied cette fois, de Syambhou à Balaji, un peu plus d'un mille par un chemin tout gazonné bordé de beaux saules; les paysans consultés affirmaient que la voiture pourrait passer, mais ils ignoraient les méfaits de la dernière averse! En fait nous en avons été quittes pour une petite émotion et un pourboire que les hommes ont apprécié; à un prix pareil ils accepteraient volontiers chaque jour ce travail supplémentaire.

Le lendemain nous étions à Pasoupati : en descendant de voiture pour aller à la Bagmati, nous entendons une sorte de mélopée prononcée d'une forte voix, nous avançons curieusement; du pont nous voyons du haut de ces degrés consacrés, sanctifiés, qui descendent à la rivière et où nous ne pouvons avancer le pied, une fillette de six ans environ, véritable petite enfant; accroupie, elle balançait son petit buste d'avant en arrière, son bras et la main mignonne lancés chaque fois en un geste impératif de commandement et d'adoration, elle récitait l'interminable litanie des dieux et des déesses : *Victoire à Pasoupati, Victoire à Ganesa*, etc., etc. Cela découlait de sa petite bouche sans interruption, sans un recommencement. Quels yoguis ont successivement farci cette petite cervelle de ce fatras? Nous nous sommes longuement arrêtés, émus devant une si singulière enfance; la demi-roupie que nous lui avons fait porter, elle l'a prise sans s'interrompre, sans même la regarder; les gens qui nous suivaient nous ont dit que, sans famille, elle vivait sur les bords de la rivière, nourrie et habillée comme les autres pauvres pèlerins par les donations du Maharaja, et que son temps se passait à prier et à méditer, en attendant sans doute le moment de revêtir la robe ocre des femmes sannyasi. Alors, son bol à aumônes à la main, la tête rasée et la poitrine couverts de chapelets de bois, infatigablement jusqu'à la mort, elle arpentera les routes de l'Inde, de pèlerinage en

pèlerinage. Et cependant autour d'elle la nature, les bêtes et les gens déroulent la chaîne incessante de leurs jeux.

Le lendemain vendredi nous avons été faire un petit tour dans Katmandou. Sur les indications de S., Prabodh, qui, lui, peut entrer dans les temples, va chaque matin les étudier l'un après l'autre, aidé par les explications du prêtre qu'un petit pourboire rend facilement complaisant. En chemin il avait relevé une vieille inscription que le grand patron devait revoir. Il faisait un temps charmant, les nuages étaient légers, la montagne toute bleue, les jardins et les champs d'un vert éclatant; c'est le moment où l'arbre asoka fleurit en énormes bouquets, où les fleurs du champak embaument l'air; les rues lavées et rincées par ces pluies diluviennes sont presque propres; un cortège formidable nous entoure, nous accompagne jusqu'à la pierre vénérable qu'il s'agit d'examiner. Décidément non, ce n'est pas de l'écriture goupta, l'écriture des inscriptions entre le quatrième et le huitième siècle; c'est du vieux névar, du dizième ou du onzième siècle : leçon du maître à l'élève devant la foule émerveillée; un bonhomme ravi d'entendre ce sahib parler sanscrit propose de lui envoyer ses manuscrits à l'examen. Comment donc! mais nous ne sommes venus de Paris que pour cela. Nous sommes rentrés sans puces et sans eau, en faisant le tour de l'esplanade, le Tundi Kel, qui est bien le plus joli endroit qu'on puisse rêver; l'herbe y a poussé verte et drue, on y a une vue charmante sur les alentours et même sur les hautes cimes, quand le ciel est clair; là se montrent, se rencontrent les cavaliers sur les beaux petits chevaux à longues queues et longues crinières, les voitures des élégantes et presque chaque soir le Maharaja va y faire son petit tour. Nous l'y avions rencontré la semaine passée; ses quatre chevaux avaient bien voulu se mettre au pas des deux nôtres; de voiture à voiture nous avions gentiment bavardé.

On ne peut s'empêcher d'aimer cet homme si fort et si bon, si soucieux de bien faire; il est généralement adoré. Cependant il y aurait, même ici! des esprits remuants, chagrins; les plus imprudents, les mieux connus ont mis la frontière entre eux et ce gouvernement qu'ils rêvent de renverser; ils vivent généralement à Bénarès d'où ils envoient

leurs pamphlets, leurs brochures, leurs programmes; quelques-uns ont été coffrés ces temps derniers. Et il y a d'autres mécontents, par exemple cet étudiant qui, ayant épousé une Musulmane, s'est vu interdire le chemin du retour. Il a été, dit-on, se réfugier en Afghanistan, a été du nombre des jeunes gens envoyés par l'émir à Berlin et serait maintenant à Caboul un des fondateurs de l'Université. Quelles transformations les prochaines années apporteront-elles dans ces petits pays si rebelles jusqu'ici à toute influence occidentale? Ceux qui pourront y venir ou y revenir, y verront des changements, — ne serait-ce, pour ici, que la belle route solidement empierrée qui mènera en 1925 de Raksaul à Bhimpedi, au pied de la montagne, en quelques heures. Les heureux voyageurs de ces temps prochains ne sauront pas assez remercier les dieux et le Maharaja Chandra Sham Shere pour une telle amélioration.

Katmandou, 16 *juillet* 1922. — C'était jeudi et nous avions mis tous nos plus beaux habits; les jeunes princes soignés, parés, éblouissants, Chankar arborant sur chaque revers de son veston des joyaux énormes autant qu'étincelants; et en groupes et séparément, tête à tête ou en trio, sur toutes les coutures, nous avons été photographiés; vous verrez cela figurer dans les Archives du Gouvernement!

Cela durait et s'éternisait; un marchand Névar et son compagnon le pandit, avec des paquets d'encens et des photos, attendaient d'être reçus; quand nous avons pu les joindre, salams muets, car personne ne peut se parler, le sanscrit sera la langue de conversation entre le pandit et S., il faut interpréter; d'ailleurs à ces gens pieux il suffit de voir ce grand savant qui connaît leur religion mieux qu'eux et qu'ils regardent éperdus d'admiration. Ils lui offrent l'encens, de belles photos, des espèces de petits colliers en laines de toutes couleurs, et une poudre verdâtre, sorte de cendre dont on se frotte pour se purifier. Avec son petit chapeau de fourrure aux bords étroitement repliés, sa veste de merveilleuse soie bleu pâle, ses énormes culottes bouffantes de toile blanche, ses rares cheveux nattés sur la nuque, on ne sait où classer ce Névar coiffé comme un Tibétain, habillé d'une veste chinoise avec ses culottes de zouave; devant

un volume du Tanjour il s'incline profondément et porte religieusement un feuillet du texte sacré à son front, et ils nous quittent tout ravis d'avoir vu ce Sahib extraordinaire.

Un des fonctionnaires du palais me remet alors une boîte où je trouve, marinant dans du camphre, une peau de renard, feu sombre et noire, magnifique don de la Maharani; le fonctionnaire prétend que c'est une peau d'oiseau, un oiseau alors du pays des fantômes, des revenants et des dieux, avec tous leurs prestiges et les émerveillements dont les récits meublent toutes les cervelles. Une société de folklore paierait pour entendre le plus simple des gens d'ici raconter ce qu'il a vu ou entendu, et notre précieux Joseph qui a voyagé et vu et entendu plus que les autres vaudrait son pesant d'or. Rien d'ailleurs qui les étonne ou les révolte, cruautés, meurtres, apparitions, ce sont là coutumes de castes, mœurs de peuples, affaires de dieux.

Le lendemain la visite du Ministre d'Angleterre nous a ramenés en Europe. Il nous a dit qu'il avait appris autrefois le tibétain, avec l'espoir d'aller dans le pays et d'y rester; il y a accompagné la mission Younghusband, et, s'il a été choisi pour représenter ici son gouvernement, c'est sans doute parce que le Tibet lui est bien connu. Les événements seront vraisemblablement curieux à suivre et paraissent assez activement poussés de ce côté : une dépêche publiée dans l'*Englishman* de Calcutta annonce le départ d'Angleterre d'une mission (mission de bouddhistes anglais!) pour le Tibet. Ils aborderont aux Indes, naturellement, et le Bengale se demande si le bugdet de l'Inde ne fera pas aussi les frais de cette singulière expédition. Le Ministre précédent a dénoncé publiquement la folie d'une politique qui pourrait refroidir considérablement les relations entre le Népal et l'Angleterre, le Népal qui fournit les soldats gardant l'Inde. Mais il y a là-haut tout un mirage d'Eldorado ou de Klondyke, mines d'or, pierres précieuses et minéraux sans nombre qu'on n'a jamais exploités; le Tibet ne peut vivre seul, la Chine est dans l'anarchie, la Russie aussi; alors pourquoi pas l'Angleterre? La partie est engagée.

D. SYLVAIN LÉVI

LES FOLIES AMOUREUSES[1]

III

Tels étaient nos amants, vers la fin de septembre. Les princesses vinrent se réinstaller à Paris : ou, plutôt, s'y installer; à peine avaient-elles pris possesssion de leur appartement, lors de leur passage, quand elles arrivaient de Pologne et d'Italie, avant de partir pour Menneville.

L'automne commençait par de beaux jours. Jeanine et Olga se promenèrent dans Paris; elles eurent aussi des courses de toute sorte à faire, aux magasins, pour s'habiller, pour rendre leur appartement plus joli, mieux à leur goût. C'est un plaisir, de s'établir nouvellement ici ou là, de trouver ses entours, d'inaugurer des habitudes, un train d'existence.

Mais Olga songeait à Laffrey.

— S'il ne vient pas? — disait-elle à Jeanine.

Et Jeanine, un peu brutalement :

— C'est qu'il ne t'aime pas.

Jeanine en prenait son parti et consentait à cette éventualité plus volontiers, parce qu'elle n'évitait pas de penser que le sacrifice d'Olga était, en outre, le sien. Puis, ayant résolu de renoncer à M. de Laffrey, sans doute préférait-elle qu'une abnégation si désagréable lui fût imposée : l'on se dit qu'on est malheureux; l'on dégage, pour ainsi dire, sa responsabilité. Olga, tout au contraire, se débattait contre le péril d'être oubliée.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 juillet et 1er août.

— D'ailleurs, il ne sait pas notre adresse! — dit-elle à Jeanine.

— Eh! s'il la cherche, il la trouvera. S'il ne la cherche pas, c'est, comme je te disais, qu'il ne t'aime pas.

Si douce, ordinairement, Jeanine! Et la voici dure, presque méchante, avec son amie. Son amie? sans doute; et sa rivale. Toute l'abnégation que l'on a, que l'on veut avoir, que l'on s'est promise, ne vous rend pas la mansuétude même, et d'autant moins que l'on se croit de grands mérites, en échange de quoi l'on s'attribue quelque licence. Le dévouement de Jeanine, Olga ne l'achète qu'au prix d'une patience difficile. Or, la patience d'Olga ira jusqu'au point de la servir, non pas au delà: dès qu'elle sentira qu'il lui en coûte, elle ressaisira l'initiative; elle ne laissera pas Laffrey l'oublier, comme Jeanine paraît s'y résigner pour elle. Cela, non! Quitte à ce que Jeanine se fâche, s'il lui plaît de se fâcher. Olga aime Jeanine; mais, pour l'amour de Laffrey, se détache bien de Jeanine.

Elle sait que Laffrey demeure, de l'autre côté de l'eau, rue Monsieur. S'il ne vient pas, elle ira le voir. S'il ne vient pas, avant huit jours! C'est la limite qu'elle a fixée à une patience qui, ce délai passé, lui semblerait une imprudence. Elle n'en avertit pas Jeanine. Elle est cachottière et sera sournoise, pour se défendre. Mais oui : pour se défendre de l'oubli, pour se défendre de Laffrey, pour se défendre aussi de Jeanine qu'au bout du compte elle aurait alors cessé de considérer comme une amie.

Les princesses ne connaissaient pas grand monde à Paris, Olga étant à son premier séjour, et Jeanine avant son mariage n'ayant guère quitté l'Anjou. Olga eût aisément trouvé quelques relations dans la colonie russe : elle ne le désirait point, en ce moment qu'elle n'avait pas d'autre idée que de Laffrey. Jeanine redoutait d'y rencontrer des gens que son mariage et l'aventure de sa rupture avec le prince Makharov pouvaient indisposer contre elle. Toutes deux comptaient se faire, à Paris, un milieu dans le salon de madame Tausend, y choisir des amitiés, sans maladresse.

Madame Tausend n'était pas encore de retour. Et l'on avait bien le temps! Jeanine se plaisait à une période un peu morne, un peu nulle, mais calme; et la visite de Paris l'amusait,

l'aurait amusée davantage si Olga s'y fût prêtée avec entrain, l'amusait pourtant.

Un jour, vers la fin de l'après-midi, madame de Conches vint les voir. C'était la première personne qui leur donnât un signe d'amitié, depuis leur départ de Menneville, et sans doute aussi la personne à qui elles avaient, là-bas, accordé le moins d'attention. Madame de Conches, telle que la leur signalait Bouc et telle qu'on la remarquait, pourvu qu'on eût le loisir de le faire, brillait de plus de mérites que d'agréments. Jeanine et Olga, dans les salons de madame Tausend, l'apercevaient, ne la regardaient pas. Mais la voici, toute seule et qu'il faut bien que l'on distingue : elle a, visiblement, une intelligence avisée, active, la volonté en éveil, l'esprit tourné vers l'entreprise. Avant tout, elle est, pour Olga principalement, un lien qui lui permet de retrouver Laffrey dans l'ombre lointaine où elle craint de l'avoir perdu.

— Et nos amis? — demande-t-elle.

Madame Tausend, d'abord. Il convient de suivre un digne protocole. Madame Tausend, toujours étonnante pour son âge.

— Les Millefiore?

— Bien. Mon neveu Emmanuele, très amoureux de vous, par exemple! — dit madame de Conches à Olga.

— Il est gentil! — répond Olga, et qui s'en fiche. — Monsieur Dunois?

— Je l'ai vu hier. Bien charmant, triste avec son étrange gaieté.

— Monsieur de Laffrey?

— Je ne sais pas. Aux dernières nouvelles, mais qui datent de plus d'un mois, il partait pour la Hollande...

— Se promener?

Madame de Conches n'en savait rien. Ce fut tout ce qu'on put tirer de madame de Conches, touchant M. de Laffrey. Madame de Conches avait bien autre chose en tête : de parler aux princesses, à Jeanine plutôt, d'une œuvre qu'elle se proposait de fonder et pour laquelle il lui fallait de généreux et intelligents concours.

— C'est une œuvre qui pourrait s'appeler l'œuvre des Petites gens. Voici... Nous vivons dans un état social très singulier. Tranquille, en somme; et je crois que, de tous les pays, aucun

n'est mieux préservé que la France d'un bouleversement analogue à celui de votre pauvre Russie, mademoiselle. Seulement, cette tranquillité a quelque chose de paradoxal et terrible : c'est que nous la devons à la résignation d'une classe de gens très malheureux et trop bien élevés pour se plaindre. Les pauvres ne sont plus ceux d'autrefois. Les turbulents d'autrefois, les ouvriers, la populace, ont aujourd'hui de quoi les satisfaire. Ils gagnent ce qu'ils veulent; à peine montrent-ils un peu de mécontentement, et l'on augmente leur salaire. Aussitôt, « la vie augmente », comme on dit; et l'on augmente aussi leur salaire. C'est une course folle : les ouvriers ont de l'avance. Les meneurs ne réussissent pas à les irriter; ils ne demandent que de continuer, dans de si bonnes conditions. Voilà pour les turbulents éventuels : ils sont riches, et conservateurs, ayant leur chance à conserver. Mais il y a une classe de pauvres gens que l'on appelle classe moyenne : petits rentiers, retraités, petits bourgeois, petites gens des professions libérales, qui n'ont pas vu croître leurs revenus, ces temps derniers, tandis que le coût de la vie augmentait si affreusement. Ceux-là sont dans la misère; vous n'avez pas idée de leur misère. Et ceux-là ne descendent pas dans la rue, étant si bien élevés, je vous le disais! Ceux-là ne font pas de bruit, souffrent en silence; on ne sait pas ce qu'ils souffrent. De sorte que nous avons cette tranquillité par tant de patience que nous accordent ces petites gens trop bien élevés pour être turbulents. C'est affreux, n'est-ce pas?

Jeanine consentit que c'était affreux. Elle ne savait pas qu'il en fût ainsi.

— Mais on ne le sait pas! — reprit madame de Conches. — Il faudrait pourtant qu'on le sût. Je suis toute prête à vous le montrer. Donnez-moi une après-midi : je vous mènerai, toutes les deux, voir de pauvres familles...

— Non, — dit Olga; — je n'irai pas.

Et madame de Conches fut bien étonnée de cette réponse, qui marquait le désir de lui déplaire ou, à l'égard des pauvres gens qu'elle recommandait et qu'elle avait en pitié secourable, une insensibilité singulière. Olga reprit, comme on fait pour atténuer le trop vif éclat de ce qu'on a dit ou pensé, de ce qu'on a donné à penser :

— Non! Ce n'est pas une bonne idée, je vous jure, de signaler aux gens leur infortune...

— Ils ne l'ignorent pas!

— Mais si! L'habitude les empêche de s'en apercevoir. Seulement, si vous les avertissez d'y être bien attentifs et si vous leur rendez leur misère si intéressante, alors méfiez-vous! Il y avait de la souffrance, en Russie, beaucoup de souffrance, comme partout, et plus encore. On n'y songeait pas; je vous jure, on n'y songeait pas...

— Il fallait y songer! — dit madame de Conches.

— Mais non : les malheureux n'y songeaient pas! Tout allait bien. Un beau jour, on s'est avisé de secouer la misère des pauvres gens, qui ne demandaient rien. Vous savez le résultat. Je le sais, moi!

Les derniers mots, où il fallut que Jeanine, et aussi madame de Conches, se souvinssent des calamités dont Olga conservait la rancune, firent que l'on n'osa point lui reprocher sa politique impitoyable. Il y eut un silence, durant lequel Olga eut probablement la mémoire trop vive de ses malheurs; une larme lui parut aux yeux. Elle s'en alla. Et madame de Conches :

— Pauvre petite!

Jeanine alors, si elle admit que la tristesse d'Olga eût cette cause de ses malheurs abominables, devina pourtant que la difficulté de les supporter comme de coutume venait d'ailleurs et venait d'une impatience que suscitait madame de Conches, celle-ci coupable de n'être pas M. de Laffrey, de le rappeler, de ne savoir rien de lui, de ne parler guère de lui. Ainsi, Jeanine avait moins d'élan compatissant vers Olga. Ce n'était pas jalousie, mais une espèce de rivalité, qui la séparait d'Olga.

Elle continua de causer avec madame de Conches; ni madame de Conches ni elle ne comptaient pour rien les objections d'Olga, vains propos, signes de chagrin. Ce que disait madame de Conches, maints exemples qu'elle énonçait, d'une silencieuse misère, touchaient vivement Jeanine et lui révélaient une activité possible, bien utile et attrayante, par où elle sortirait d'ennui. Quel ennui? De penser aux amours d'Olga et de Laffrey : une fois arrangés, et par elle, comme elle se l'était promis, ces amours et un mariage auraient pour consé-

quence de la laisser terriblement seule, abandonnée d'Olga et, elle n'osait pas se le dire, abandonnée de M. de Laffrey.

Tant de misère! Et, dans la misère, tant de simplicité, une bonne tenue, la résignation. Bonne école, la résignation des autres; excellente école, le commerce des pauvres gens qui tolèrent bien leur souffrance!...

Jeanine, tandis que parlait madame de Conches, croyait qu'un nouvel univers s'ouvrait à elle, l'accueillerait, lui serait un refuge.

Elle s'attristait et mêlait dans sa tristesse le malheur d'autrui et le sien. Son malheur? Elle n'avait pas encore eu cette impression certaine de son malheur, qui serait son ouvrage, et dont elle prenait possession, pour l'accomplir et, sitôt accompli, le réduire à son obéissance.

Madame de Conches n'était qu'à la première idée de l'œuvre qu'elle allait organiser. Elle avait choisi, pour collaborateur ou secrétaire, le baron Bouc...

— Tiens? — dit Jeanine; et elle en rit.

Madame de Conches repartit :

— C'est un pauvre diable, dont j'ai pitié. Ma mère l'a mis à la porte. Je le prends. Il nous rendra des services.

Jeanine se dit, avec amertume :

« Oui. Moi aussi. Je m'embauche! »

Entre elle et ce baron Bouc, il n'y avait nulle analogie : celle qu'aperçut Jeanine, d'elle et de lui, tous les deux laissés pour compte ici-bas, ne fut que l'une de ces tristes inventions que l'on se crée dans les moments de déplaisir, afin de s'affliger davantage; on est méchant pour soi et l'on trouve, à cette méchanceté, une sorte d'absurde plaisir.

— Eh! bien, — dit Jeanine à madame de Conches, — c'est convenu, je suis à vous. Dites-moi votre jour et nous irons chercher des pauvres.

— Demain?

— Volontiers.

Madame de Conches s'était levée, s'en allait; on vint présenter à Jeanine une carte. Elle parut assez troublée. Elle dit :

— Faites entrer... C'est Monsieur de Laffrey.

IV

Il ne s'attendait pas que madame de Conches fût là. Qu'il parût troublé, autant que Jeanine, et beaucoup plus, madame de Conches n'en montra point de surprise : que lui importait de ce garçon, du moment qu'elle avait acquis Jeanine à son projet? Laffrey n'eut pas l'air de la reconnaître : il la reconnaissait, avec une indifférence telle que, pour qu'il vînt à lui être attentif, Jeanine affecta de les nommer l'un à l'autre :

— Monsieur de Laffrey... Madame de Conches...

Elle partait décidément et ne lança que par courtoisie une question sur la Hollande et l'agrément de ce voyage, dont Laffrey se dit enchanté. Jeanine eut, à cause de l'air étrange qu'elle vit à M. de Laffrey, plus d'égards pour madame de Conches et la voulut mener jusqu'à la porte de l'appartement. Elle se demanda si elle n'avertirait pas Olga de cette visite. Elle négligea de le faire et, quand elle rentra dans le salon, dit à son visiteur :

— C'est gentil de ne pas nous avoir oubliées.

Il répondit, d'une voix contrainte :

— Non, princesse, je ne vous ai pas oubliée!

Il avait un singulier visage, une mine absente et cependant une joie visible d'être là. Il ne bougeait pas; il regardait Jeanine :

— Asseyez-vous, — lui dit-elle.

Mais il restait debout, comme s'il lui fallait d'abord savoir... Que voulait-il savoir? Jeanine, d'un regard, le lui demandait. Il se tut. Alors, Jeanine, sa grande hâte fut d'en finir.

— Monsieur de Laffrey, — dit-elle, — vous allez me redire que vous m'aimez...

— Oui, je vous aime!

— Et vous allez m'obliger à vous redire...

— Que vous ne m'aimez pas? Je le sais!

La conclusion serait de s'en aller : il s'assied. Jeanine reprend :

— Je suis contente de vous voir. J'ai à vous dire...

— Mais vous m'avez promis votre amitié.

— Qu'en feriez-vous?

Elle souriait joliment. Elle lui refusa tout loisir de protester; elle avait résolu d'arriver sans retard aux vérités principales :

— Écoutez-moi. Je ne veux rien vous dire qui vous fâche. Vous me dites que vous m'aimez; je suis sûre de votre bonne foi. Seulement, vous êtes dupe de vous-même. Ce n'est pas moi que vous aimez.

Il en fut bien surpris, et à tel point que Jeanine eut peur de lui annoncer qu'il aimait Olga. Elle n'attendit pas une riposte de lui et dit :

— Non... Vous aimez Olga et moi.

Elle éclata de rire. Et Laffrey :

— Quelle idée!

— Allons! Je vous défierais bien de me dire que vous n'aimez pas du tout Olga; je vous en défie!

Elle n'attendit pas un démenti, maligne et qui sait mener la dispute.

— Si! vous l'aimez. Vous n'en savez rien? Je vous l'apprends. Vous m'aimez aussi : vous me l'avez dit; je le crois. Seulement, moi, je ne suis pas libre et je ne vous aime pas. Alors, que vous m'aimiez ou non, c'est tout comme si vous ne m'aimiez pas. Tandis que cette petite Olga vous aime. Alors, puisque vous l'aimez, prenez votre parti de cette aubaine. Il vous en coûte de renoncer à moi?... Ah! vous me faites dire de drôles de choses!... J'ai l'air bien assuré de votre amour...

Elle s'affolait un peu, en parlant. Elle parlait vite et, bientôt, avec une volubilité singulière, se dépêchait de tout dire, ayant hâte d'avoir tout dit, et n'en finissait pas; elle y employait plus de mots qu'il n'en aurait fallu, voulant aussi, par cette quantité de ses paroles, empêcher que Laffrey n'intervînt, ne répliquât devant qu'elle ne l'eût permis.

— Renoncer à moi, il le faut. Puisque je ne vous aime pas. Et, quand je vous aimerais? Je suis mariée!... Donc, vous renoncez à moi. Et, du moment que vous aimez Olga et moi, aimez Olga.

Il était un peu abasourdi et regardait Jeanine avec un sentiment tout mêlé de tristesse et de gaieté. Jeanine, à lui répéter qu'elle ne l'aimait pas, l'attristait; et l'arrangement que lui proposait Jeanine, d'une façon bien logique, l'eût égayé. L'absurdité vous embrouille ainsi, vous afflige et vous

donnerait à rire. La raison même, Jeanine! et, son arrangement, rigoureux. Mais la raison que l'on impose ou croit imposer à ce qui ne dépend aucunement d'elle, l'amour; la raison qui s'applique à ce qui n'est seulement pas contraire à elle, et n'a rien à faire avec la raison : folie!... Et Laffrey va le dire; Jeanine, pour qu'il ne le dît pas, voudrait parler encore : les mots lui manquent, et les idées qui suffiraient à procurer les mots. Elle a tout dit; elle n'a point envie de recommencer à le dire, étant lasse déjà de l'avoir dit.

— Seulement... — repartit Laffrey.

Il sourit; et Jeanine a peur qu'il ne raille. Elle a peur de lui; et il paraît sûr de sa pensée, lui!

— Seulement, c'est vous que j'aime.

— Je ne vous aime pas.

— Ce n'est pas une raison pour que je ne vous aime pas.

— Mais si!

Elle le dit, comme si c'était l'évidence. Il réplique :

— Et ce n'est pas une raison pour que j'aime votre amie.

— Mais vous l'aimez!

— Non, je vous aime.

Ah! que répondre? Et ils sont là, Jeanine et lui, à composer, elle une dialectique, et lui une autre : deux arguments irréfutables; et convaincants? pour l'esprit, le cœur s'en moque.

Il faut répondre; il ne faut pas laisser l'argument dernier, qui ne vaut rien ni mieux que l'autre, paraître meilleur et victorieux parce qu'il a été, dans la causerie et dans la polémique, le dernier.

— Vous êtes dupe de vous-même, — dit Jeanine.

— Hélas! si c'était vous qui étiez dupe de vous-même?

— Si je vous aimais? Non; je vous ai dit que non. Mais vous croyez que vous m'aimez; non : vous aimez l'une de nous.

— L'une ou l'autre?

Et il sentait son personnage dérisoire, comme le lui montrait Jeanine. Dérisoire : et ce fut pourquoi il le refusait. Dérisoire et pourtant un peu vrai : ce fut pourquoi il n'eut guère de fougue à le refuser. Jeanine s'en aperçut; la faiblesse de l'adversaire la rendit forte, elle reprit l'ascendant :

— Rappelez-vous — dit-elle — une promenade que vous

avez faite avec Olga, le dernier jour que nous étions à Menneville, le lendemain du jour que nous étions allés à l'étang de Saint-Victour.

Laffrey se mit sur la défensive. Jeanine le vit prêt à lui raconter que, cette promenade avec Olga, c'était Olga, et toute seule, qui l'avait réclamée; lui, l'avait subie : allait-il s'en plaindre? Jeanine sut lui en ôter le temps.

— Mais ce n'est pas un reproche! — dit-elle.

Il aurait bien voulu que c'en fût un, lui.

— Non, — dit-elle. — Et vous allez voir que ce n'en est pas un : par qui ai-je tout appris? Mais par Olga. Elle ne m'en a pas fait mystère, sachant que je n'y aurais nul ennui.

Jeanine est contente de sa riposte : ce qu'elle a dit, et si nettement, lui paraît la preuve, et si frappante, qu'elle n'éprouve, à l'endroit de Laffrey, aucun amour ni rien de ce genre. Est-ce qu'il ne s'en aperçoit pas? Si! Mais il écarte le chagrin, pour se donner à la dispute :

— Eh! bien, si mademoiselle Olga vous a conté cette promenade, il est impossible qu'elle vous ait dit que je l'aimais.

— Elle ne me l'a pas dit.

— Alors?

— Mais je le sais.

Jeanine le sait, voilà tout! C'est bientôt dit. Seulement, la preuve, et si frappante, qu'elle avait cru tirer du récit de la promenade, enfin tout ce qu'elle possédait en fait de preuve, tombe. Elle en serait bien dépourvue, si elle ne voyait Laffrey moins vif qu'elle ne l'aurait imaginé à lui protester qu'elle avait tort et qu'en définitive, non, il n'aimait pas Olga.

Elle lui dit :

— Vous êtes embarrassé de sentiments un peu divers. Tâchez de vous y reconnaître. Soyez donc simple. Avouez-moi ou bien, s'il vous déplaît de me l'avouer, avouez-le à vous-même, que vous aimez Olga.

— Mais non!

— Pourquoi?

Elle entend : « Pourquoi ne voulez-vous pas l'avouer? » Il entend : « Pourquoi ne l'aimez-vous pas? » Il répond :

— Mais je vous l'ai dit. Parce que je vous aime.

Jeanine le trouve entêté. Elle lui demande :

— Si vous ne m'aimiez pas, l'aimeriez-vous?

— Je n'en sais rien. Je ne peux imaginer que je ne vous aime pas.

— Si vous l'aviez rencontrée sans moi, toute seule? Si vous ne me connaissiez pas et que vous l'ayez vue, elle?

Il la trouve absurde, à combiner de telles hypothèses :

— Je n'en sais rien! Ce que je sais...

— Vous me l'avez dit.

Et leur causerie, d'abord émue d'amour, vient à une sécheresse désolante, à un jeu d'esprit : ce n'est plus rien. Jeanine s'en lasse et, tout à coup, se résout d'en sortir. Que va-t-elle inventer? Elle sonne. Elle dit à une servante :

— Priez mademoiselle Olga de venir.

Alors, Laffrey se lève, comme s'il craignait qu'on le prît à un piège. Il a mauvaise figure, Laffrey, dont Jeanine éclate de rire. Mais, lui, n'est point à rire; et va-t-il faire un esclandre? Jeanine le redoute; elle ne rit plus. Elle n'a qu'un moment, avant l'arrivée d'Olga. Il faut apaiser Laffrey : s'il s'en allait... Jeanine invente de lui dire :

— Écoutez-moi. Vous m'avez demandé mon amitié. Olga vous aime. Vous croyez que vous ne l'aimez pas; mais elle vous aime. Accordez-lui pourtant quelque amitié, la politesse de quelque amitié. C'est le prix de la mienne. Vous avez tout à gagner ainsi; autrement, tout à perdre...

— C'est un marché? — dit Laffrey.

Il se fâcherait; il préfère, tout compte fait, s'amuser au jeu étrange que Jeanine organise. Et de sourire, tous les deux.

— Oui! — répond Jeanine. — Et vous aurez mon amitié, par-dessus le marché. C'est comme ça! Et c'est à prendre ou à laisser.

— Je prends!

Si Jeanine avait le loisir de regarder en soi, elle y verrait de quoi rougir : cette machination qu'elle organise n'est pas jolie; et prudente? non plus; et maligne? ah! c'est tout ce qu'elle a trouvé. Au bout du compte, elle se félicite. Elle a conscience de s'être bien défendue, contre son gré, d'avoir bien défendu Olga.

Puis, Olga, la voici.

— Ah! — dit-elle; — c'est vous? Je désespérais de vous revoir.

Comme elle est contente; et si gentiment familière! De prime abord, elle a fait tout son aveu; et son exubérance trouve Laffrey un peu froid. Ce qu'elle avoue n'est pas tout uniment ce qu'elle osait dire et qu'elle ressentait au moment de quitter Laffrey le jour de leur promenade. S'il en est resté là, ce Laffrey, le lambin! Elle, a pris de l'avance. Elle, depuis lors, son amour l'occupe; son amour l'a mise en intimité de cœur et de paroles avec Laffrey, qui n'a pas l'air de le savoir. Ce qu'elle continue, dès le moment qu'elle le revoit, ce n'est pas la causerie de Menneville, mais le plus récent et fervent dialogue de sa rêverie. Et lui, comme il était ainsi à l'égard de Jeanine, maintenant il se guinde. C'est qu'il aime Jeanine? Et elle se guindait. Puis l'amour d'Olga, et que Jeanine prétendait lui imposer, l'importune. Est-ce qu'il ne déteste pas Olga? S'il ne montre que politesse indifférente, il la déteste.

Olga s'en est aperçue; mais, avant d'accepter sa défaite, comptez qu'elle saura se débattre.

— Vous étiez là depuis longtemps? — demande-t-elle à Laffrey; en le demandant à lui, c'est Jeanine qu'elle regarde et qu'elle épie.

— Non, — dit Laffrey; — j'arrive.

Ce n'est pas vrai. En le disant, Laffrey ne se défend pas; il défend Jeanine, à qui Olga lançait un mauvais regard. Et ce mensonge fait, de Jeanine à lui, une espèce de complicité, au moins une entente secrète, qui plaît à lui, non point à elle. Jeanine la refuserait, et n'ose pas la refuser : Olga en abuserait, de fâcheuse manière. Olga, du reste, ne paraît pas du tout croire qu'il vienne d'arriver; elle dit à Jeanine, assez rudement :

— Tu pouvais bien me faire appeler!

Jeanine feint de rire; elle devine les soupçons d'Olga et, comme elle a conscience de n'avoir que très bien agi pour cette folle, peu s'en faut qu'elle ne se fâche. Elle répond, avec une douceur gaie :

— Mais je t'ai fait appeler; te voici.

Olga, cette fausse gaieté de Jeanine la gêne; pareillement, la gaieté de Laffrey, qui se joint à la gaieté de Jeanine. Elle

a perdu la première manche et s'accuse, en secret, d'avoir été si maladroite. Elle efface, ou croit effacer, promptement, cette maladresse de préambule, change de ton, prend sa mine gentille et dit à Laffrey :

— La Hollande? Parlez-moi de votre voyage.

— Vous savez que je suis allé en Hollande?

— Oui, je le sais!

– Qui vous l'a dit?

— Mon petit doigt!

Elle est plus amusante que Jeanine. Elle a, en étant drôle, et bien jolie, une grâce d'enfant. Laffrey, si vous lui demandiez quelle il préfère, vous répondrait : « Jeanine! » Et Laffrey ne mentirait pas. Mais, si Jeanine est plus touchante, Olga est plus divertissante. Si Laffrey, auprès de Jeanine, a moins d'amusement, c'est qu'il aime Jeanine : l'amour ne rit guère. Pourtant, on a le cœur futile; et Laffrey comme un autre, si amoureux qu'il soit. Laffrey, s'il était parfaitement sincère à part lui, ou clairvoyant, consentirait que son meilleur plaisir est auprès d'Olga et de Jeanine ensemble, auprès d'Olga plus amusante et de Jeanine plus aimée. Son entretien de tout à l'heure avec Jeanine tournait mal : est-ce qu'il a besoin d'Olga pour obtenir que la présence de Jeanine le contente? C'est ridicule! mais l'amour a de singuliers caprices, que l'on accepte afin de recevoir aussi l'amour. Et Laffrey, qui détestait Olga, lui devient plus indulgent. Elle aura bien assez de malice pour mener l'indulgence à plus d'aménité encore. Elle interroge Laffrey, sans discrétion :

— Pourquoi êtes-vous allé en Hollande?

— Pour me promener. Et j'ai vu, au musée d'Harlem...

S'il était seul avec Jeanine, et tout à l'impatience de son amour, il ne lui parlerait pas de musées, de peinture, où il va briller beaucoup mieux qu'à lui parler d'amour, qu'elle refuse. Il n'est pas fat. Il ne l'est pas d'une façon qui le distingue d'un autre homme et qui le rende un fâcheux garçon; mais le désir de plaire à qui l'on aime, de lui montrer qu'on veut lui plaire, et la coquetterie d'esprit que l'on dépense à telle fin, ne sont pas laides entreprises. Laffrey, qui fait à Jeanine l'hommage des souvenirs et de l'émoi

qu'il rapporte de son voyage, n'est pas sot, ni effronté, ni malhabile...

— J'ai vu les tableaux de Franz Hals. Ce sont, la plupart, de grands tableaux, où il y a plus d'exubérance que de pensée. On y voit les prouesses de sa couleur, de son dessin, de son imagination. Quel peintre! si jeune, si ardent. Son métier l'enchantait. Or, il peignait, quoi? des réunions d'hommes d'armes et de buveurs. Son art était aussi gai, impétueux et brave que les gaillards qui lui servaient de modèles. Une virtuosité merveilleuse; et beaucoup trop de virtuosité, qui me ravit d'abord et qui ne saurait longtemps me retenir. Et puis... Mais peut-être que je vous ennuie?

— Ah! non, — dit Olga.

Mais non, Laffrey ne l'ennuie pas. Et il s'en doute. Jeanine? C'est à elle qu'il songe : elle l'écoute avec une douceur attentive, où les femmes ont tant de grâce et leur complaisance la plus jolie.

— Et puis, — continue Laffrey, — à quelques pas de ces tableaux, il y en a deux autres. On y voit, ici les régents, là les régentes, de l'hospice des vieillards. Ces deux tableaux sont des quatre-vingt-quatre ans du peintre. Le sujet convenait à la pensée plus calme et recueillie et rencognée de ce vieillard. Le vieux Franz Hals de quatre-vingt-quatre ans n'a plus son extrême, son excessive habileté, sa rouerie. Ses doigts ne savent plus tourner avec l'agilité d'autrefois; son pinceau est plus et mieux économe; son imagination n'est plus aventureuse. Ces deux tableaux sont admirables, avec leur difficulté, leur retenue, leur façon de tout dire en peu de mots... vous comprenez?... en peu de mots, il en dit plus que jadis, en peu de mots d'une justesse étonnante et qu'il emplit de toute sa rêverie, beaucoup plus que n'en disait jadis son magnifique bavardage.

— Je voudrais voir ces deux tableaux, — dit Olga.

— Ils sont au musée de Harlem...

— Je voudrais les voir avec vous!

Laffrey, si l'assentiment d'Olga le contente, c'est qu'il le prend pour l'assentiment d'elle et de Jeanine. Comme il se souvient de petites remarques de ce genre que lui faisait Jeanine, à Saint-Pierre-sur-Dives et à l'église de Falaise, il

a confiance qu'elle agrée ce qu'il a dit un peu à l'imitation d'elle, sans vouloir que ce fût à l'imitation d'elle; et cette analogie de manière, qu'il aperçoit, lui semble une influence d'elle qu'il a reçue : veut-elle aussi s'en apercevoir?

Jeanine et Olga l'écoutent bien. Et il répond :

— Je regardais ces deux tableaux et me rappelai une ligne de Joubert : « Lisez les livres des vieillards... »

Olga se récria, que c'était joli, la vérité, la plus frappante vérité.

— Oui! — repartit Laffrey; il empêcha que l'enthousiasme d'Olga ne vînt à un excès d'étourderie et ne fît une fausse note dans la causerie secrète et silencieuse qu'il croyait avoir en intimité avec Jeanine, au delà des paroles, dans le monde invisible des âmes, monde auquel nos paroles, nos airs, nos apparences ne sont qu'une allusion petite et imparfaite... — Les vieillards seuls — dit-il — savent penser. Ils savent aussi ne plus penser; et le point où ils bornent la rêverie est le signe de leur juste découragement. Les vieillards seuls savent aimer : Dunois nous le disait un jour; j'ai cru qu'il badinait à se montrer plus aimable qu'un jeune homme. Il avait plus amplement raison. Je comprends mademoiselle de Conches et je l'approuve. Si j'étais femme, je serais amoureuse d'un vieil homme...

Il le dit; et Olga pouffa de rire. Alors, il la jugea sotte. Il ne devina point qu'elle était méchante et riait d'une impertinence qu'elle voulait qu'il eût adressée à Jeanine. Amoureuse d'un vieil homme, Jeanine? Olga se le figure-t-elle? Le mariage du vieux Makharov et de Jeanine, Olga ne l'a jamais compris et, quand elle aimait Jeanine, le lui pardonnait sans le comprendre et, maintenant qu'elle a contre Jeanine d'autres sentiments, elle le trouve absurde et monstrueux... Mais Jeanine, si les paroles imprudentes de Laffrey l'ont touchée, si elle songe au vieux Makharov, songe qu'il l'aimait et qu'elle ne l'a point aimé, si une telle méditation, qui lui vient de Laffrey, commence de l'émouvoir, elle ne va pas le dire et ne va pas le montrer.

Laffrey n'entend rien à tout cela. Bref, Olga l'impatiente. Olga ne veut pas l'impatienter. Elle tâche d'être gentille. Elle lui dit :

— Mais vous n'êtes pas vieux!

— Pas encore.

— En attendant, vous ne voulez pas qu'on vous aime?

Il faut rire. Ainsi fait Laffrey. Il répond :

— Je sens que je ne le mérite pas.

Jeanine aurait une idée, de laisser Olga et Laffrey ensemble, comme l'a laissée Olga seule avec madame de Conches. Seulement, ce n'est pas la même chose!... Jeanine trouverait un prétexte, ou s'en passerait, pour s'en aller : Olga serait contente. Si elle ne le fait pas, ce n'est que par crainte de fâcher Laffrey : Olga aurait à le regretter. Jeanine éprouve une facilité d'abnégation qui l'étonne elle-même. La méchanceté d'Olga ne l'irrite guère et ne la dispose point à une représaille. Et la présence de Laffrey, qui sans doute lui est agréable, ne la rend pas à lui plus attachée. Elle croit, au contraire, par un revirement bizarre, qu'elle se détache de lui. Elle l'abandonne à Olga sans effort et, elle, s'abandonne à une espèce de rêverie indéfinie.

Elle s'en irait... Et voici qu'elle se demande si elle ne s'en est point allée, pour ainsi dire, sans bouger de sa même place : elle est ici et n'y est pas; dans la causerie, où elle assiste, elle ne dit quasi rien. C'est Laffrey qui parle et Olga lui donne la réplique. Elle est déjà comme absente; à quoi bon s'en aller davantage?... Elle argumente de cette manière, avec sincérité, aisance, avec une espèce de coquetterie un peu funèbre à se dire qu'on n'aurait pas, d'une morte, moins de souci. Étant sincère, il faut qu'après avoir enseveli son personnage, elle s'aperçoive de tout le contraire : ah! que Laffrey s'adresse à Olga, Olga aussi peut bien mener la causerie, Laffrey ne parle que pour Jeanine et, les finesses de pensée qu'il prodigue, c'est à elle surtout, sinon à elle seule, qu'il les destine. C'est à elle qu'il a dessein de plaire, à elle qu'il entend offrir les fantaisies de son imagination, comme un bouquet de violettes à respirer. Jeanine a pitié d'Olga et de l'inutile dépense que fait Olga d'un zèle malheureux. Donc, il faudrait s'en aller. Jeanine le voudrait, se dit que c'est impossible et, de cette impossibilité, se réjouit avec un frisson de l'âme.

La causerie continue, de Hollande retourne à Menneville,

à des anecdotes et à des gens, au baron Bouc, puis à madame de Conches et à cette œuvre où Jeanine a l'intention de chercher son divertissement.

— Quelle œuvre? — demande Laffrey.

Olga s'élance à dénigrer cette œuvre. Jeanine aurait un grand désir lâche, ou nonchalant, de laisser Olga méfaire ou médire. Elle se ravise : Olga l'ennuie, à recommencer la même diatribe que dut essuyer madame de Conches, la même et, cette fois, plus véhémente. Jeanine s'attend que le discours aboutisse aux mêmes larmes et qui, cette fois, seraient ou à peu près de comédie. Elle intervient, pour éviter cela, qui l'offense; elle vante les intentions de madame de Conches, si intelligentes et opportunes.

— Mais oui! — répond Laffrey; et ce n'est pas madame de Conches, qu'il approuve, c'est Jeanine; comme aussi, Olga, c'est Jeanine qu'elle désapprouve.

Olga s'élance à vitupérer cette œuvre, et puis toutes les œuvres et tous le tracas de charité par quoi, si on la croyait, les riches essayent d'amadouer les pauvres et, en fin de compte, les excitent. A l'entendre, on ne sait pas qui elle méprise davantage, les riches ou les pauvres.

— Mais vous n'êtes pas bonne! — lui dit Laffrey.

— Non, je ne suis pas bonne!

Elle y met une fatuité ridicule, dont sourit Laffrey. La moquerie qu'elle devine dans le sourire de Laffrey l'impatiente; et elle renchérit sur son orgueil d'être méchante. Elle y est absurde. Elle y devient, pour Laffrey, touchante, s'il ne manque pas de voir que c'est pour lui, pour l'amour de lui, qu'elle a cette fureur de méchanceté. Jeanine a raison; l'opinion d'Olga n'est que folie : cette folie aguiche Laffrey.

Quand il partit, bientôt après cet épisode, il demanda s'il reverrait prochainement les princesses, le demanda, le quémanda.

— Oui, — répondit Olga, — je vous en prie!

Et Jeanine :

— Nous sommes presque toujours rentrées vers cinq heures.

V

Laffrey venait de partir. Jeanine s'attendit que l'amoureuse Olga eût à lui parler, s'attendit que ce fût sans la douceur la plus aimable. Et Jeanine était devant son feu, assise sur un petit fauteuil bas, à tisonner. Olga, plus nerveuse, ou moins maîtresse de ses nerfs, allait de long en large, sans mot dire, et probablement disait beaucoup de mots à elle-même, s'approcha de la fenêtre et vit Laffrey sortir. Elle était encore auprès de la fenêtre; et, regardant Jeanine, mais Jeanine regardait son feu, elle s'écria :

— Jeanine! Ce n'est pas bien, ce que tu m'as fait!

Jeanine, sans bouger ni se tourner vers Olga, répondit, le plus posément du monde :

— Que t'ai-je fait?

— Tu l'as reçu longtemps avant de m'appeler.

— Longtemps, non; mais un peu de temps.

— Pourquoi m'as-tu dit, quand je suis venue, qu'il arrivait à peine?

— Ce n'est pas moi qui te l'ai dit.

Olga s'en souvint :

— C'est lui? Mais tu l'as laissé dire. Vous me l'avez dit tous les deux. Vous étiez de mèche pour me tromper? Ce n'est pas ça que tu m'avais promis! Je comptais sur ta loyauté, Jeanine. Tu m'avais dit...

— Quoi donc?

— Que tu ne l'aimais pas.

— Eh! bien, où vois-tu le contraire?

— Le lui as-tu dit?

— Mais oui, je le lui ai dit; mais oui, mais oui!

— Alors?... Il ne l'a pas cru?... Moi non plus, je ne le crois pas.

Jeanine en fut impatientée :

— Que veux-tu que j'y fasse? — dit-elle.

Olga vint à elle et, pour apprendre davantage, elle se fit, de son mieux, douce et un peu câline, par un vif détour de comédie presque sincère :

— Jeanine, ma chère Jeanine, pourquoi te fâcher? Tu dois comprendre que je souffre. Tu le comprends; dis-moi

que tu le comprends! C'est affreux, Jeanine, ce que j'endure. Je l'aime. Je sais qu'il t'aime. Je suis sûre qu'il pourrait m'aimer, qu'il m'aimera si tu le veux.

— Mais je le veux bien!

— Tu le lui permets; tu ne le lui commandes pas.

— Mais si, je le lui commande... C'est assez ridicule...

— Pourquoi? S'il t'aime, il t'obéit.

— Jusqu'à ne plus m'aimer, par un effet de son amour? Ah! tu es folle. Et, pour l'amour de moi, c'est toi qu'il aimera?

— Il n'en était pas loin, à Menneville.

— Peut-être qu'il n'en est pas loin, si tu le sais.

— Oui, je le sais. Ou bien, je le savais. A présent, depuis que tu l'as revu, depuis que vous avez causé ensemble, je ne sais plus.

— Mais je n'ai causé avec lui que pour lui dire que je ne l'aimais pas et qu'il ferait mieux de t'aimer.

— Qu'est-ce qu'il t'a répondu?

— Il ne pouvait pas m'avouer qu'il t'aimait, quand il venait de me dire que son amour était pour moi!

— Jeanine, tu m'as trahie!

Jeanine ne fit que hausser les épaules.

— Si! — reprit Olga; — tu m'as trahie! Je m'en doutais; j'en suis sûre. Je m'étais confiée à toi : c'est ma sottise. Je te croyais mon amie, je n'ai pas de pire ennemie que toi... Jure-moi que tu ne l'aimes pas : tu l'aimes. Jure-le-lui : c'est la même chose, il sait que tu l'aimes. Tu m'as joué la comédie; tu es plus maligne que moi.

Dans les courts moments que l'ardente Olga interrompait sa récrimination, Jeanine répliquait seulement :

— Tu es folle!

Et, quand elle l'eut dit une fois, elle craignit de se tromper : elle n'avait pas trahi Olga; cependant son essai de la servir n'aboutissait à rien de mieux qu'à une trahison. Par sa faute? Elle n'avait pas le temps de le savoir et, du bout des lèvres, lui répétait ce « Tu es folle! » qui n'était plus qu'un bruit de voix. Elle ne voulait pas trahir Olga; peut-être que sa volonté de la servir n'était pas si bien résolue. Elle se le fût demandé scrupuleusement, si Olga, cette folle,

ne l'avait harcelée de ses plaintes, et qui tournèrent en menaces.

— C'est bien! — disait Olga. — Tu m'as détrompée. Maintenant, je sais que tu es mon ennemie. Je me méfie : et méfie-toi! Si tu m'avais dit franchement que tu l'aimais, je te l'aurais laissé. Tu m'as dit que non; je t'ai crue. A présent, tu l'aimes? Moi aussi! A nous deux, Jeanine! Ne compte pas que j'abandonne la partie. Je ne sais pas s'il m'aimera : qu'il m'aime ou non, je sais qu'il ne t'aimera plus!

— Ah! tant mieux! — dit Jeanine.

Ce tant mieux mit Olga en colère, ou la porta de sa colère à une espèce de rage. Il semblait qu'elle eût perdu la notion de la vérité probable ou seulement possible, perdu aussi le soin du bon air que l'on garde, si l'on est une jeune fille et bien élevée. La violence de son cœur la menait à une absurdité, où Jeanine crut, avec bonté, qu'il fallait la plaindre. Mais Olga refusa toute compassion d'une rivale contre qui l'animait le tourment de jalousie. Elle lui disait, et arrivait à lui crier :

— Vous vous aimez? Je dérangerai vos amours. Je serai là, tout le temps là : vous n'aurez pas vos amours tranquilles... D'abord, tu n'es pas veuve; ton mari n'est pas mort, que je sache?... Mais toi, que t'importe?... Eh! bien, non : j'empêcherai ça; je ne veux pas de ça.

Ce fut ce qu'elle dit de moins déraisonnable et à quoi dut Jeanine être attentive; le reste n'était que fureur, et des injures, que Jeanine reçut comme les signes d'une démence malheureuse.

Olga cédait à une extravagance de nerfs, à un émoi du corps plus que de l'âme; et, la passion de jalousie, l'esprit la subit, mais la chair la lui inflige. Olga, de ses cris, vint à bégayer; de son remuement, vint à une faiblesse : et elle défaillit. Les premiers symptômes de la crise avaient eu quelque chose d'horrible, dont Jeanine éprouvait le dégoût. Puis l'abattement soudain de ce pauvre être que sa force lasse abandonnait lui inspira une douceur nouvelle d'amitié. Elle appela une servante et s'occupa de ranimer la petite amoureuse. Il fallut la mettre au lit.

L'on n'est insolent à autrui que si l'on sent qu'on se passe de lui sans dommage. Olga eut besoin de Jeanine et détesta une faiblesse qui la rendait obligée à cette rivale; néanmoins, elle lui accorda une patience qu'elle n'était pas de force à lui refuser. Voilà comme nous adoucit la maladie, en nous ôtant les moyens de n'être pas doux.

Jeanine, auprès du lit où Olga reprenait le sens, fut touchée de la voir, sinon meilleure, contrainte à une mansuétude qui devait lui coûter. Un peu de temps, elle n'osa lui parler. Elle lui dit enfin :

— Comme tu l'aimes!

A cette pensée, Olga tout aussitôt s'attendrit. C'était, de plaindre son amour, donner à son mal un joli air; et nous avons la prétention que nos souffrances viennent de l'âme ou viennent du cœur : en les spiritualisant, on nous les embellit. Olga répondit :

— Mais oui! Tu n'en doutes pas.

Elle pleura. Ce fut comme sa nervosité se détendit. Une quantité de larmes lui coula des yeux, facilement; larmes chaudes et abondantes, que Jeanine lui étanchait, d'un petit mouchoir, sur les joues, autour du nez, au bord des lèvres. Olga pleurait avec plaisir, fière de ses larmes qui témoignaient son grand amour et qui, prouvant à Jeanine son grand amour, lui devaient désarmer sa rivale.

Un moment vint qu'à l'opinion de Jeanine elle avait assez pleuré, quand, aux larmes inévitables, d'autres succédèrent qui étaient de complaisance, et puis d'autres qui étaient de feintise.

— Je crois que tu pourrais te lever, — dit Jeanine.

Olga ne le voulut pas et, fût-ce à l'heure de dîner, refusa de quitter le lit et l'apparence d'une douleur, pourtant réelle et qui l'importunait de n'être plus évidemment visible. Elle avait joué la comédie et ne croyait pas l'avoir jouée, n'ayant eu soin que de conformer ses dehors à la vérité de son cœur. C'est ainsi que font quelquefois les malades : on les accuse de rouerie; mieux vaudrait louer l'effort qu'ils font pour sembler tels qu'ils se connaissent, bien dignes de compassion. La difficulté n'est pas d'être sincère, mais de le montrer.

Jeanine eût préféré Olga plus naïve. Olga s'en aperçut et

considéra que Jeanine la jugeait mal. Les mauvais sentiments allaient renaître, de l'une à l'autre; mais Jeanine se retira, laissant Olga toute seule et qui s'endormit, de corps et d'âme, dans son chagrin fatigué.

VI

Laffrey, le lendemain, se présentait chez Dunois. Il avait hâte de le voir, de causer avec lui et, causant avec lui, de rendre plus clair son émoi.

Il attribuait à Dunois une jolie justesse de l'esprit et la connaissance de l'âme féminine, connaissance qui paraît une sorcellerie aux ignorants, dès le moment qu'ils ont affaire à cette âme-là.

Dunois était dans son cabinet de travail, et ne travaillait pas. Il attendait une visite; et, quand la porte s'ouvrit, quand ce ne fut que Laffrey qui entra, Dunois en eut quelque dépit.

— Je vous dérange? — lui demanda Laffrey.

— Je ne vous le dirais pas. En outre, non : vous m'aiderez à prendre patience, qui est une chose où je suis malhabile.

— Vous attendez quelqu'un?

— J'attends quelqu'une. Je sais qu'elle viendra. J'ai devant moi mon plaisir tout entier. Quand elle sera venue depuis deux minutes, mon plaisir sera diminué d'autant : j'aurai peur d'en perdre. Et, quand mon plaisir sera sur le point de finir, j'aurai hâte qu'il soit fini, pour en composer un souvenir tout entier, auquel le temps ne touche plus.

Il souriait. Laffrey lui dit :

— Vous êtes un grand sybarite.

— Non! Je suis un grand avare, tout simplement. Je suis un homme qui a toujours conscience d'être volé. Je connais mon voleur : c'est le temps. Mon cher Laffrey, nous n'avons pas d'autre ennemi que ce voleur. Il nous prend tout. Ma querelle avec lui date du jour que j'ai commencé de vieillir. Avant cela, tout comme un autre, je gaspillais, étant riche ou croyant l'être, mon abondant trésor de minutes. J'ai mené grande vie, comme vous faites. Maintenant, je suis à l'épargne... Où en êtes-vous?

— De mes minutes?

— Non : de vos amours. Et c'est, d'ailleurs, la même chose.

— Eh! bien, — répondit Laffrey, — vous me le direz. Je suis venu vous le demander... Mais oui : vous connaissez les femmes, vous!

— On le dit. Ce n'est pas vrai; je vous le confesse : vous ne le répéterez pas! J'ai connu quelques femmes, celles que j'ai aimées; elles ne sont pas mille et trois, mon bon ami. J'en ai inventé quelques autres; je les ai mises dans mes romans. Je les inventais à la ressemblance de celles que j'avais le plus aimées. Celles-là aussi, peut-être au surplus que je les inventais à la guise de ma tendresse. Je n'en sais rien... Mais vous?

Comme Laffrey tardait à lui répondre, Dunois lui toucha le bras d'une façon bien amicale et, souriant, lui demanda :

— Jeanine ou Olga?

— Jeanine!

Dunois prit son air de meilleure gaieté, un peu gamine :

— Ça m'est égal! — s'écria-t-il.

Laffrey le regardait avec surprise.

— Mais oui! reprit Dunois. J'aurais été content de le savoir, il y a quelques jours; maintenant, ça m'est égal. Je voulais que vous fussiez amoureux de Jeanine, afin de laisser l'autre à ce petit Emmanuele qui, de dépit d'en être par vous dépossédé, me gênait : il m'avait chapardé mes amours...

Dunois riait ou semblait rire de soi.

— Vous n'aimez plus mademoiselle de Conches?

Dunois redevint grave, triste même. Il dit à Laffrey :

— Si je n'aimais plus mademoiselle de Conches, Laffrey, je serais mort! C'est une idée qui me fâche. Elle aura été mon dernier amour : et bien chaste, et parfait; seulement, le dernier! Comme il est impossible que je vive sans amour, je cesserai de vivre, un jour, en cessant de l'aimer. Il y a deux lignes de Chateaubriand, vous les rappelez-vous? dans le *Rancé* qu'il a écrit aux approches de ses quatre-vingts ans; le beau livre! « Restent ces jours, dits heureux, qui coulent ignorés dans l'obscurité des soins domestiques et ne laissent à l'homme ni l'envie de perdre ni de recom-

mencer la vie... » Je ne veux pas de ces jours-là. Je sais, du reste, qu'ils me seront épargnés : je n'ai plus guère de vie en moi, que celle que mon amour y tient en éveil; un même instant suffira pour m'ôter mon peu de vie et mon amour.

La tristesse que Laffrey voyait à Dunois le gagnait sensiblement. Dunois secoua leur double tristesse.

— A présent, je suis tranquille! Emmanuele, depuis son retour à Paris, fait la fête, ou la débauche : ça le regarde. Il ne songe plus à Olga : s'il vous plaisait de la préférer, vous ne le trouveriez plus désormais sur votre chemin. Il abandonne sa cousine, et me la laisse!

— Elle n'a aucun chagrin, je ne dis pas, de vous être laissée, vous m'entendez bien! mais seulement d'être abandonnée?

— Si! quelque chagrin, dont je voudrais la consoler. Je le voudrais pour elle, et non pour moi : car elle y est charmante.

— C'est elle que vous attendez?

— Oui. Elle m'est enfin revenue! Vous la verrez.

Il le dit, comme il aurait dit : « Vous avez de la chance! » Laffrey, s'il méconnut sa chance, — nous perdons notre vie, à méconnaître nos chances, que tous nos instants nous proposent, — ce fut aussi le désir qu'il avait de causer avec Dunois de Jeanine, et puis d'Olga, devant que mademoiselle de Conches ne survînt. Il se pressa de diriger de leur côté la causerie...

— Hélas! — repartit Dunois; — c'est à peine si je les ai entrevues. Et je ne les ai point aimées... A votre tour, entendez-moi! je ne dis pas qu'elles m'aient paru indignes d'amour : leur beauté m'a suffi, peut-être en avez-vous le souvenir, pour me lancer à les défendre contre les sottises du Millefiore. Si je ne les ai point aimées, c'est que j'étais occupé d'autre part. Mais enfin, ne les ayant point aimées, je ne les connais pas. Tandis que vous, qui les aimez...

— Je les connais?

— Que vous faut-il encore?

A ce moment, la porte s'ouvrit, mademoiselle de Conches entra, sans bruit. Dunois, pour l'accueillir, alla au-devant

d'elle; et il la fit asseoir dans un fauteuil qui était en face de lui, pour la regarder : tout avait disparu, qui ne fût pas elle. Mais elle leur dit :

— Vous causiez?

— En vous attendant, — répondit Dunois. — Mais vous : qu'y a-t-il de nouveau, dans Paris ou dans l'univers, je veux dire, en vous?

— En moi? Rien du tout. Le voudriez-vous?

— Non pas!... Quant à nous, monsieur de Laffrey était à m'interroger sur les princesses Makharov. C'est un grand fou, ce Laffrey, qui aime ces deux princesses, ou l'une d'elles, et qui feint de ne pas les connaître!

Laffrey pensa trouver mauvais que Dunois mît au courant de son aventure, et de son incertitude, cette jeune fille. Au ton que prit Dunois, il fut bientôt rassuré. Dunois disait :

— Un beau vase de cristal, dont la forme vous plaît, et la finesse...

Laffrey l'interrompit :

— Ce n'est pas sur la beauté des princesses Makharov que je vous consultais...

— Parbleu! Nous parlons âmes, qui d'ailleurs se voient sur les visages. Mais ce n'est pas une raison pour refuser mon apologue de ce beau vase de cristal, dont vous entendez l'âme si vous l'avez touché de manière qu'il en naisse une note, un son qui la révèle. Ce serait un jeu attrayant de ranger les âmes selon leur note : il y a des âmes en do, en la, en sol, etc., en dièse ou en bémol, qui ont toutes leur agrément; il y en a qui sont de fausses notes, elles ne méritent pas le nom d'âmes.

— Quelle note préférez-vous? — demanda mademoiselle de Conches.

— La vôtre!

— Quelle note est la mienne?

— J'apprendrai la musique, pour vous le dire. Je ne sais pas mes notes, mais j'entends bien la musique. Et vous, Laffrey?

Laffrey parut déconcerté de tout cela, qui n'était pas ce qu'il demandait :

— J'aurais voulu, dit-il, savoir de moindres choses :

qui sont un peu ces jeunes femmes, d'où elles viennent, par quels chemins, où elles vont.

— Que vous importe? Si j'avais rencontré, à votre âge, cette Archipiada, qui est dans Villon, parmi les dames qu'il a comparées aux neiges du dernier hiver, je n'aurais pas cherché à savoir d'elle plus que je ne sais, qui n'est rien; je l'aurais aimée, pour la grâce et l'honneur que lui fait ce nom d'Archipiada, où me sourit l'Antiquité romanesque.

Mademoiselle de Conches sourit aux vains propos que Dunois tenait pour elle et tâchait de rendre, pour elle, mélodieux. Laffrey commença de trouver le bonhomme bavard. Il se leva. Quand il fut au seuil, Dunois lui dit :

— Pour ces petits renseignements, adressez-vous donc au baron Bouc.

Laffrey pensa qu'il se moquait de lui.

— Non! — répliqua Dunois. — C'est un homme très fin, tout plein de ressources : chargez-le d'une petite enquête; il la fera le mieux du monde.

Laffrey sortit. Dunois revint à mademoiselle de Conches. Elle lui dit :

— Que vous disiez de jolies choses!

— En vérité? C'était pour vous. Lui, n'entend rien à ces musiques...

— Vous m'enchantez!

— J'en sais bien d'autres! J'aurais des musiques pour vous, à remplir des heures et des journées. C'est dommage, de ne nous voir jamais qu'un peu de temps...

— Et je m'en vais.

— Au revoir!... L'ai-je bien dit? Sans un regret que vous ayez pu entendre. Je n'ai pas de regret; je vous laisse partir...

— Jusqu'à demain! Ce n'est pas long?

— Ce n'est pas long, Gisèle : rien ne dure.

Quand elle fut partie, sans bruit, comme elle était venue, il continua, songeant à elle, d'inventer pour elle de nouvelles musiques.

VII

Laffrey se dit que ce n'était pas une mauvaise idée, en somme, de confier à Bouc le soin de sa curiosité : est-ce le

nom qu'il faut donner au désir tout neuf, et qui le tourmentait, de savoir qui était Jeanine? la curiosité d'amour est singulière, mêlée d'une jalousie éventuelle; et elle a des soupçons, pour ainsi dire, à tout hasard. Qu'est-ce que Laffrey soupçonne? Il n'a aucune raison de rien redouter, ni un indice à utiliser, rien. Mais il est en état de soupçon.

Comment lui est venue cette angoisse? Il ne saurait pas le dire; et il épilogue à part lui sur l'étrange refus — étrange, à son avis, — que lui opposait Dunois quand il l'interrogeait; sur le conseil que lui donnait Dunois de n'être pas si curieux, d'aimer Jeanine comme on voudrait aimer, autrefois, Archipiada. C'est que Dunois ne savait rien de Jeanine, et le disait au surplus; c'est aussi que Dunois badinait joliment, faisait le pitre en poésie, pour amuser mademoiselle de Conches, pour l'enchanter, comme elle disait. Laffrey se figure, et n'est pas raisonnable, que Dunois tentait, par ses gracieux stratagèmes, de lui cacher toute une histoire. Dunois pourtant l'a engagé à mettre Bouc dans son affaire; et ce Bouc, vieux malin, découvrira toute la vérité.

« Bien! » se dit Laffrey.

Il va donc s'aboucher avec le malin Bouc. Voilà toute sa conclusion. Mais il ne se dit pas que, si Dunois l'engage dans cette recherche de la vérité, c'est que Dunois ne cache rien, ne sachant rien.

Laffrey, qui adopte l'idée de lancer Bouc, un personnage qu'il méprise, sur les traces de sa bien-aimée, agit mal. Tous les jaloux agissent mal; et les soupçons d'un cœur qui aime le corrompent. Laffrey, jusqu'à ce jour, aimait Jeanine, aimait Jeanine et Olga, puis Jeanine de préférence, avec une jolie simplicité, comme il aurait aimé Archipiada. S'il change de manière, au grand dommage de son amour, c'est qu'il se prend à aimer davantage et que son amour lui devient plus exigeant.

Plus exigeant? Que veut-il? Épouser Jeanine? Elle est mariée! L'avoir à son gré, pour sa maîtresse? elle lui a dit qu'elle ne l'aimait pas. L'aimer sans espérance? alors, qu'il se tienne tranquille : un bel amour sans espérance ne cherche pas les motifs de moins aimer. Laffrey pourrait épouser

Olga, qui est libre et qui l'aime. Il ne le souhaite pas; s'il le souhaite, il ne s'en doute pas. Il est absurde? Il l'est!

— Non! — dit le baron Bouc. — Non; dispensez-moi d'en rien faire.

— Pourquoi?

Et Laffrey le traite assez rudement.

— Je ne suis pas l'homme de ces travaux-là.

— Cependant, Bouc...

— Cependant quoi?

— Il me semble qu'à Menneville, et pour le compte de ce petit Emmanuele...

Bouc n'attend rien de bon; mais il demande :

— Qu'ai-je fait?

— Je crois que vous m'avez un peu filé, comme on dit?

Bouc feint de rire :

— Un enfantillage! Et puis, monsieur de Laffrey, écoutez-moi. J'ai passé l'éponge sur toute ma vie écoulée jusqu'à la date du 15 octobre dernier, que je suis devenu, par la bonté de madame de Conches, secrétaire d'une œuvre excellente. Vous me direz que c'est facile, de méfaire et, quand on a méfait, de passer l'éponge, comme je disais. Ne le croyez pas! Je me suis pardonné une existence déjà longue et toute pleine d'imprudence; mais, en même temps, j'ai formé le propos de vivre désormais à merveille. Je me procure ainsi — à mes yeux, et voudrais qu'il en fût de même à vos yeux! — une manière d'innocence, non la première, la seconde. Je serai, depuis le 15 octobre et, Dieu aidant, jusqu'à mon dernier jour, un parfait honnête homme : vous m'entendez?

Il faisait, de sa bouche vieillie, une moue gamine, la grimace de respirer des lys ou les fleurs allégoriques de la pureté.

— Mais, — dit Laffrey, — je ne vous demande rien de déshonnête!

— Si! — répondit le baron Bouc. — Si, monsieur de Laffrey, si! Vous n'y songez pas : c'est que vous méprisez l'homme que j'étais. Ne méprisez pas l'homme que je suis, un honnête homme et galant homme, qui refuse la vilaine besogne des Tricoche et Cacolet.

— Baron, je ne vous demandais rien de ce genre. Si je vous méprisais...

— Vous auriez tort : depuis peu, je l'avoue.

— Je ne méprise pas les princesses Makharov, en tout cas. La petite enquête dont je vous priais de vous charger n'aurait donné...

— Mais vous n'en savez rien! — s'écria Bouc.

Il se vengeait. Il avait vu Laffrey tourner autour d'une inquiétude où il se promit de le mettre, pour le punir de son insolence.

— Vous n'en savez rien! La preuve que vous n'en savez rien, c'est l'idée que vous avez eue de recourir à mes bons offices.

— J'ai le plus grand respect...

— Moi aussi! Et le respect que j'ai pour la princesse Alexandre Makharov est si parfait que je m'abstiens d'y aller voir.

— Bouc!

Et Laffrey commençait de se fâcher. Bouc fit une mine piteuse :

— Oh! vous m'appeliez baron, du temps que j'étais moins digne d'un tel honneur. Ça ne fait rien!... Mais vous auriez tort de vous fâcher. Qu'ai-je dit que vous ne sachiez? C'est que l'admiration, le respect, l'amour aussi, commandent à qui éprouve de si heureux sentiments une attitude un peu distante. Les dieux, les grandes vérités philosophiques et les femmes sont environnés d'un mystère qui les protège et qu'il faut leur garder, sous peine d'impiété, de scepticisme ou d'imprudence. L'analyse est dangereuse. Et je suis, comme vous, persuadé qu'on chercherait en vain, dans la personne et dans l'histoire de la princesse Alexandre Makharov une imperfection : je ne la chercherai pas.

— Bien! — dit Laffrey.

Il eût expliqué au baron Bouc et lui eût affirmé qu'il ne cherchait, lui non plus, rien de tel. A quoi bon?

— Adieu! — dit-il et ne consentit pas à dire : « Adieu, baron! » Ce fut, assez petitement, toute sa représaille.

— Du reste, — ajouta Bouc au moment de le quitter, — la princesse Alexandre Makharov m'est nouvellement sacrée :

je tiens de madame la comtesse de Conches que la princesse, acquise à nos projets, va s'occuper de l'œuvre qui nous intéresse...

— Quelle œuvre?

— Comment! Vous ne savez pas? C'est une œuvre de charité intelligente et opportune. En deux mots...

— Adieu! — dit Laffrey.

Il avait hâte d'être seul, débarrassé de ce Bouc, de songer à Jeanine et de la débarrasser, elle également, des soupçons que le bavardage de Bouc, après le bavardage de Dunois, aggravait aux alentours d'elle. Il se repentit d'avoir posé à l'un et à l'autre ces questions relatives à elle, qui méritait bien d'éviter l'injure de ces bonshommes...

Quelle injure? Ni Dunois, certes, ni Bouc n'ont injurié Jeanine. Les soupçons ne viennent pas d'eux, et viennent du seul Laffrey, qui devrait s'en apercevoir. Il n'est pas juste : il est jaloux. Cette jalousie fait qu'il ne compte pour injure que celle d'autrui, non pas la sienne, comme un amant ne croit pas que ses regards ni ses caresses profanent l'objet aimé, tandis que les regards d'un passant lui paraissent un affront qui le fâche. Dunois et Bouc n'ont avoué que leur incertitude : voilà, cette incertitude, ce que Laffrey se repent de n'avoir pas épargné à Jeanine...

A Jeanine si blanche!... Voilà comme Laffrey se souvient d'elle... Si blanche : il se souvient de son visage, de son cou, de ses bras, si blancs! il lui semble que cette blancheur a besoin d'être préservée avec plus d'attention, parce qu'elle est plus délicate, si fragile! et comment ne pas imaginer l'âme pareille au visage, au cou et aux bras, si blanche et si pure!...

C'est ainsi que Laffrey épilogue avec lui-même. A ce compte, il ne faudrait pas être jaloux de ces brunes qui n'ont pas la peau si blanche, à l'image de la pureté que leur âme a peut-être conservée!... Un jaloux est un fol et il invente selon sa folie ses arguments de jalousie.

Le repentir de Laffrey lui dure un peu de temps. Après cela, il arrive à Laffrey que son repentir, en l'obligeant à la pensée des soupçons qui l'ont mis en faute, lui rend les soupçons plus vifs et urgents. Bref, il se résout de savoir ce qu'il ne sait pas et dont l'ignorance le trouble. Sa curio-

sité l'excite. Et le voici, au bout de deux jours, qui a décidé, vaille que vaille, d'interroger Olga ou Jeanine.

VIII

Olga, depuis la scène où elle a montré son alarme, s'est reprise. Elle n'a plus cette faiblesse du corps et de l'âme qui n'était que la fin d'une crise où les nerfs avaient trop donné. Il lui reste un peu de fatigue; elle garde volontiers l'apparence d'être quasi malade : ne l'est-elle pas? elle l'est avec complaisance, avec un air qui apitoie, qui doit apitoyer Jeanine ou l'inviter à quelque douceur. S'il ne s'agit que de douceur, elle peut compter sur Jeanine. Mais Jeanine aussi n'est pas dupe de ces faux semblants : Olga lui déplaît, de lui jouer la comédie; la douceur de Jeanine est une autre comédie, aimable d'ailleurs, qu'elle joue à Olga.

Elles sont ainsi, les deux amies de naguère, l'une à l'égard de l'autre, en état de rivalité. Cependant, Jeanine renonce à l'amour de Laffrey, de sorte que la rivalité cesse par là. Oui, Jeanine renonce à Laffrey; mais lui, ne renonce point à elle : et il suffit qu'elle le sache, ou l'imagine, pour que son abnégation perde beaucoup d'efficacité.

Laffrey se présente chez les princesses Makharov. Jeanine est sortie; non point Olga : elle l'attendait de jour en jour...

Comme elle est pâle et, sur la chaise longue où elle se repose, langoureuse, triste et charmante!

— Non, je ne vais pas bien, — dit-elle.

— Qu'avez-vous?

— On m'a fait de la peine.

Et qui donc a fait de la peine à une si gentille personne, qui sourit joliment, avec tant de chagrin? Laffrey ne doute pas que, s'il le demandait, on lui répondrait, avec un sourire tout plein de chagrin, « vous! » Il a soin de ne pas le demander : c'est tout comme s'il avait reçu ce cadeau; il l'a reçu, et d'une façon la plus commode, il en fera ce qu'il voudra.

Il ne s'est pas encore assis, et il s'informe :

— La princesse Alexandre n'est pas là?

Toute la gentillesse d'Olga tombe; elle réplique :

— Ah! c'est elle que vous veniez voir?

— Je venais vous voir l'une et l'autre.

— Alors, vous êtes déçu.

— Vous n'aimez pas votre cousine?

— Mais elle n'est pas ma cousine! Elle est ma tante, ou l'a été, par son mariage; au bout du compte, elle l'est encore.

Olga fait signe à Laffrey de s'asseoir. La causerie a commencé entre eux d'une manière qui n'est pas la plus gracieuse, mais qui les satisfait tous les deux, si Laffrey entend qu'il aura toutes ses curiosités contentes, et Olga ses rancunes. Il s'agit seulement de bien mener la causerie.

— Votre oncle...

Laffrey tâche d'être habile et trouve Olga toute prête à lui répondre...

— Ah! c'est une histoire affreuse, — dit-elle.

— Affreuse?

— Oui! Autant vaudrait n'en rien dire.

Elle en va tout dire; et Laffrey sent qu'il suffit d'attendre, Olga n'épargnera point les paroles. Elle n'évitera point d'être méchante :

— Le prince Alexandre Makharov est un pauvre vieux...

— Si vieux?

Olga pouffe de rire :

— Ça, oui! Je ne crois pas qu'il ait beaucoup moins de quatre-vingts ans.

— Non? Et il a épousé...

— Jeanine, oui! Parce qu'il l'aimait. Je crois qu'il l'aime encore.

Après avoir ri, Olga retourne à s'attendrir :

— Pauvre vieux! Je pense quelquefois à lui, tout seul, là-bas, dans sa maison de Pologne, avec son regret... Ne croyez-vous pas que les vieux ont plus de peine que d'autres, quand tout leur a manqué?

— Votre tante...

— L'a bel et bien lâché! Que voulez-vous? ce n'est probablement pas drôle, un si vieux mari : quatre-vingts ans bientôt!

— Pourquoi l'avait-elle épousé?

— Ça? — répondit Olga; — je n'en sais rien. C'est difficile à dire... Je me figure, et vous? qu'elle a trouvé plus

agréable d'être la princesse Alexandre Makharov, et mer veilleusement riche, que de rester Jeanine Lormeau, fille d'un Lormeau qui vend son vin d'Anjou.

— Son père...

— Est marchand de vins. Il n'y a pas de sots métiers. Mais il y a de sottes gens : et mon vieil oncle a été sot, dans cette aventure. Non pas Jeanine! elle est princesse, et fort riche... Seulement, telle que la voici, elle est pourtant restée Lormeau un peu plus qu'il n'aurait fallu pour bien faire...

— En quoi, Lormeau?

— Jugez-en! N'êtes-vous pas d'avis qu'elle aurait pu attendre la mort de son mari pour reprendre sa liberté?

— Quelle liberté? Que voulez-vous dire?

— Pour se débarrasser du vieux bonhomme! Elle s'en est débarrassée, mais non du titre qu'elle porte, ni de la fortune qu'elle dépense. Elle avait épousé mon oncle : c'est un marché qu'elle faisait avec lui. Elle comptait probablement que le bonhomme ne durerait pas des années. Elle a manqué de patience... Ma foi, je lui reproche moins d'avoir repris sa parole que de l'avoir donnée : ces arrangements d'amour et d'argent me dégoûtent. Ce n'est pas chic, ce qu'elle a fait!... Et vous me disiez que je ne l'aimais pas? Si, j'ai de l'amitié pour elle; cependant, il y a, entre elle et moi, le dégoût de ce qu'elle a fait, je l'avoue. D'ailleurs, j'ai tort de l'avouer, à vous principalement, qui avez pour elle un sentiment d'un tel amour!...

A ce mot, Laffrey s'aperçut que son amour se fanait dans son cœur, comme se fût fanée une fleur entre ses doigts. N'aimait-il plus Jeanine? En tout cas, il ne l'aimait plus de la même manière; pour continuer de l'aimer, il faut qu'il s'accoutume à cette nouvelle idée qu'on lui inflige, d'une âme qu'il n'avait pas devinée telle. S'il l'aime encore, il ne le sait pas. Il a besoin de temps pour le savoir. Il demande à Olga :

— Mais vous demeurez avec elle?

Est-ce qu'il tâche de démentir les sévérités d'Olga, en lui prouvant qu'il ne méprise pas Jeanine? est-ce là tout son argument pour défendre Jeanine? On le dirait, à l'entendre; il a une voix qui voudrait être impérieuse, et qui est plain-

tive, le ton de qui voudrait exiger une bonne réponse, et qui la mendie. Olga répond tout simplement :

— Mais oui! je n'ai plus qu'elle au monde.

Laffrey lui répliquerait assez bien :

« Et l'oncle? »

Elle ne lui en laisse pas le temps. Laffrey ne sait-il pas qu'elle est seule au monde? Il le sait; elle le lui a dit à Menneville, le matin qu'ils se promenaient ensemble. Elle le lui rappelle, d'une façon qu'elle l'attendrit, par tant de sincérité qui cherche un confident, par tant de joie tremblante à l'espérance d'avoir trouvé ce confident. Laffrey lui dit :

— Pauvre petite!

— Ah! oui, je suis une pauvre petite chose, allez!

— Je ne m'en doutais pas.

— Il ne faut pas qu'on s'en doute. Je veux qu'on me croie heureuse; et ma gaieté n'est que l'abri de ma tristesse. Ah! vous êtes bien la seule personne à qui j'en aie tant dit. Tout le monde me croit plutôt futile, étourdie, une jeune fille comme les autres. Si vous avez un peu pitié de moi, vous êtes le seul qui me connaissiez. Jeanine elle-même ne me connaît pas.

— Mais elle est gentille avec vous?

— Oui, gentille... Seulement, vous sentez bien qu'il ne peut y avoir, entre elle et moi, aucune intimité vraie. Nous ne sommes pas de même nature. Au surplus, ne me croyez pas orgueilleuse : mais il y a des choses qui vous détruisent, en l'avilissant, l'être que vous aimeriez. Il me plairait d'aimer Jeanine : je ne peux pas; c'est plus fort que moi. Si elle avait tué son père ou sa mère, ça, c'est affaire aux tribunaux. Ce qu'elle a fait, qui ne regarde pas les tribunaux, me semble pire... Enfin, vous m'entendez? Ce qu'elle a fait me semble un signe de vilenie dans l'âme : c'est affreux!... A part cela, mais qui est tout, elle est gentille avec moi. Je n'ai qu'un reproche à lui adresser...

— Lequel?

— Ah! je vous le dirai plus tard.

Elle feignit de vouloir sourire et de ne pouvoir surmonter sa tristesse par tout le gracieux effort de sa gaieté.

— Dites-le moi! — reprit Laffrey.

— Plus tard! Un autre jour, quand je serai sûre de votre amitié!

Laffrey renonçait à être indiscret. Alors, elle se déclara :

— Je vais vous le dire.

— Vous êtes donc sûre de mon amitié?

— Je crois que oui; et, si je me trompe, c'est dommage.

— Que lui reprochez-vous?

— C'est que vous l'aimiez!

Elle rougit, en le disant. Laffrey se tut. Elle ajouta :

— Vous me direz que ce n'est pas sa faute?

Elle aurait bien voulu le savoir; et Jeanine se vantait d'avoir refusé l'amour de Laffrey : Olga en cherchait l'assurance.

Elle répéta :

— Est-ce sa faute?

— Non, — répondit Laffrey d'une manière trop évasive.

Or, il n'était point à chercher s'il fallait accuser Jeanine ou lui de cet amour : il se demandait s'il aimait Jeanine, la nouvelle Jeanine et qui remplaçait l'autre; on lui avait changé cette Jeanine.

Quelle étrange crédulité de ce garçon, qui était amoureux! Et qui ne l'est plus?... Il ne connaissait pas beaucoup Jeanine; et l'on ne connaît beaucoup personne : il la connaissait extrêmement peu. Est-ce qu'il aimait Jeanine, quand il croyait tant l'aimer? Il aimait une image d'elle, qu'il avait composée à son goût sur quelques indices, trompeurs sans doute, à lui donnés par un visage et, il se l'était figuré, par une âme. Il reste Jeanine, et il ne la connaît pas; l'image, qu'il aimait, n'existe plus.

Il veut pourtant rattraper cette image, il veut la refaire, il veut à cette fin détruire les arguments qui l'ont défaite. Et, si Olga s'est imaginé qu'à son accusation d'aimer Jeanine Laffrey va répondre qu'il ne l'aime plus, elle se trompe : il n'en est pas là. Si elle s'attendait qu'il vînt à elle, retour de Jeanine, bien raisonnablement et avec une logique la plus aimable, non; il l'interroge derechef et sur un ton que l'on voit, l'on entend, pour ainsi dire, son désir de la prendre en faute :

— Mais vous-même avez quitté le vieux prince?

— Oui, — répondit Olga; elle ne savait pas où Laffrey la menait...

— Il vous a confiée à la princesse : il la connaissait!

— Oui! Quand il a renvoyé Jeanine...

— Ah! c'est lui qui l'a renvoyée? Je croyais qu'elle était partie, qu'elle l'avait abandonné. Pourquoi l'a-t-il renvoyée?

— Il avait probablement ses raisons, — dit Olga.

Elle se sent, pour le moment, la moins forte, dans ce débat, qui semble tourner à son désavantage. Elle se rebiffe :

— Moi, je n'en sais rien. Ce ne sont peut-être pas des choses qu'on raconte bien volontiers à une jeune fille. Adressez-vous à Jeanine, pour le détail de tout cela. Un matin, j'ai su que l'oncle renvoyait Jeanine. Est-ce qu'il me renvoyait aussi? Pourquoi m'aurait-il renvoyée? Mais il était au désespoir, le pauvre homme!... Il faut vous dire que, nous autres Russes, nous sommes terribles dans le désespoir. Ce que nous aimions nous devient un objet d'horreur; nous détruisons tout, quitte à souffrir plus encore. Il ne nous reste que de souffrir : cela nous devient une espèce d'acharnement; nous ne sommes pas raisonnables comme vous... Alors, lui, mon vieil oncle, il s'en est donné, de souffrir. Et l'on ne peut pas dire qu'il m'ait confiée à Jeanine. Mais, du moment que lui manquait Jeanine, qu'il adorait, il a voulu que tout lui manquât du même coup. Je crois que, dans la solitude qu'il a exigée, il se désespère à cœur joie.

— Vous n'avez pas de ses nouvelles?

— Non! Il ne le veut pas. Lui non plus, ne sait rien de nous. C'est un homme tragique. Nous sommes tous tragiques, nous les Russes : on l'a bien vu, n'est-ce pas? Mais lui, plus que personne! Un jour, lui, nous apprendrons qu'il est mort. C'est tout ce que nous saurons de lui désormais.

Elle attendit que Laffrey fût bien ému de cette histoire; il l'était. Puis elle ajouta, d'une voix blanche :

— Voilà comme nous l'avons quitté. Ce qui me fâche est que Jeanine soit partie bien contente; je lui aurais voulu un remords, au moins quelque tristesse : pas du tout! ce lui fut un bon débarras. Il lui fait une rente : elle a eu tort de l'accepter, n'est-ce pas?

Le silence de Laffrey consentit que Jeanine aurait dû

refuser les bienfaits du vieillard qu'elle avait mis au désespoir.

— Elle se donne l'air — dit Olga pour en finir — de n'avoir rien voulu, que s'emparer d'un titre et d'une fortune.

C'est la conclusion d'Olga. Celle de Laffrey? Il se tait. N'a-t-il rien à répondre? Il n'a pas l'entrain de répondre, ni de trouver, ni de chercher ce qu'il répondrait à Olga, surtout à lui-même. On lui a défait sa belle image de Jeanine. La fleur qu'il avait aux doigts est fanée. L'amour qu'il avait au cœur s'est flétri. Olga se proposait deux résultats de sa méchanceté : elle détachait Laffrey de Jeanine; et puis elle l'attirait à elle. Or, elle l'a détaché de Jeanine, sans l'attirer à elle. Ne s'aperçoit-elle pas du jeu dangereux qu'elle a joué? Laffrey pourrait lui en vouloir du chagrin qu'il éprouve à cause d'elle, n'eût-elle pas eu l'intention de le chagriner. Si Laffrey ne lui en veut pas, c'est qu'il ne songe guère à elle. Ce qu'elle fait qui est habile, c'est de ne point abuser de sa victoire et, quand elle a diffamé Jeanine, de paraître bien affligée de sa besogne.

Elle est affligée, en effet : non pas de sa besogne, mais de la tristesse où elle voit Laffrey à cause de Jeanine. Cette tristesse-là, déception d'un cœur épris, est le signe de l'amour qui dure, même s'il ne dure que tout juste le temps d'agoniser. Laffrey, qui laisse agoniser son bel amour, devient pour Olga un supplice. Elle tâche d'être patiente. Mais elle a cru voir à Laffrey une larme au coin de l'œil. Alors, elle va s'emporter. Elle écarte une fourrure qu'elle avait sur les genoux, se lève de la chaise longue où elle s'était mise afin d'y être joliment dolente. Laffrey la regarde. Et voici Jeanine.

Elle rentre. Elle a été, avec madame de Conches, visiter de pauvres gens. Elle ne s'attend pas qu'en son absence il y ait eu, chez elle, rien de nouveau. Elle est parfaitement douce et tranquille. On lui a dit que M. de Laffrey était là, en compagnie d'Olga. Elle n'a pas ôté son chapeau ni ses gants; et la voici. Mais, à l'air abattu de Laffrey, à l'air exaspéré d'Olga, elle devine avec émoi qu'il y aurait sans doute quelque chose à deviner.

— Qu'avez-vous? — demande-t-elle à tous les deux.

Olga se tait. Laffrey ne réussit pas à prendre un air bien naturel, et dit :

— Je m'en allais... Il est tard...

Elle le laisse dire, et ne rien dire. Laffrey se repent d'être si gauche, si mal hypocrite, jusqu'à manquer de malice mondaine. Mais, à la vue de Jeanine, et qu'il n'ose pas reconnaître pour Jeanine, à cette apparence d'une Jeanine et qui, l'ayant trompé, le trompe encore si elle lui fait croire qu'elle ressemble à son image, il craint de défaillir; et il n'a qu'une idée, absurde, pressante, qui est de partir, de n'être plus là.

Est-ce qu'il se sauve? Jeanine le lui demande.

Voici tout ce qu'il sut répondre :

— Oui, je me sauve; adieu, princesse.

Il se sauva sans lui baiser la main qu'elle lui tendait.

— Ah! çà, — dit Jeanine à Olga, — est-il fou? Qu'y a-t-il?

Olga souriait méchamment, de manière qu'on vît sa méchanceté.

— Qu'en penses-tu? — demanda-t-elle.

— Je ne sais pas; je te demande...

— Il y a qu'il ne t'aime plus.

— Ah! bien, — fit Jeanine. — Mais alors, tu es contente?

— Toi aussi?

— Mais alors, si tu es contente, pourquoi cette figure?

— Quelle figure ai-je donc?

Elle affecta de se regarder à un miroir qu'elle prit sur le guéridon :

— J'ai ma figure de tous les jours. Je ne suis pas laide, en vérité, ou je me trompe... Mais toi, Jeanine!

Et, d'un geste vif, elle mit le miroir en face de Jeanine. Alors, il fallait rire! Mais Jeanine, impatientée, riposta, d'un geste plus vif. Le miroir tomba et, sur le marbre qu'il y avait devant la cheminée, se brisa.

— Oh! — fit Olga. — Signe de malheur : tant pis pour toi!

Et elle se sauva, plus effarée encore que méchante.

QUATRIÈME PARTIE

I

Jeanine occupe, à ramasser les morceaux de ce miroir, un peu de temps, autant qu'il lui en faut pour se reconnaître

dans une espèce de désastre où elle sent qu'elle se trouve et dont les éléments sont épars devant elle comme les morceaux du miroir : divers éléments, tout cela du malheur. Il y a cette folie d'Olga, une méchanceté qui est ce que Jeanine déteste le plus au monde et qui la déconcerte. Il y a cette bizarrerie de Laffrey, qui s'en va d'une manière quasi impolie, sans grâce au moins. Il y a que Laffrey et Olga semblent avoir partie liée. Il y a surtout, se dit Jeanine, que Laffrey ne l'aime plus : cette pensée lui efface toutes les autres. Alors, elle ne continue pas sa besogne, qui lui paraît funèbre, de recueillir les éléments de son malheur. Elle en tient dans sa main tout un petit tas. Elle s'élance et va trouver Olga.

Très agitée, Olga! Elle va et vient dans sa chambre. Et Jeanine :

— Olga, dis-moi ce qui s'est passé.

Olga feint de ne pas entendre ce que lui veut Jeanine.

— Oui! — reprend Jeanine. — Entre monsieur de Laffrey et toi?

Elle le demande si posément qu'il faut qu'on lui réponde aussi net. Et c'est à quoi sans doute Olga se sent mal préparée. Elle hésite. Mais elle ne cherche pas un faux-fuyant, elle est sincère, elle s'écrie :

— Ah! mais, je ne veux pas de ça chez moi!

Elle désigne, le doigt tendu, les morceaux de miroir que Jeanine a étourdiment gardés à la main. Jeanine va les jeter dans la cheminée. Olga se récrie :

— Non, non! Je n'en veux pas! C'est du malheur que tu m'apportes!

— Tu es folle! — dit Jeanine.

Et il faut qu'elle sonne, qu'elle dise à la servante de jeter ça dans la boîte aux ordures. Olga mène un grand train d'épouvante et de colère.

— Maintenant, dis-moi! — répète Jeanine.

— Je n'ai rien à te dire.

— Mais si!

— Non, je t'ai dit le principal...

— Qui est...

— Que monsieur de Laffrey ne t'aime plus, s'il t'a aimée.

— Et puis?

— C'est tout!

— Ce n'est pas tout. Je te demande...

— Tu n'as rien à me demander. Ce que j'avais à te dire, je te l'ai dit. Le reste m'appartient. Seulement, je ne te comprends pas!... Tu le voulais pourtant, qu'il ne t'aimât plus... Le voulais-tu?... A te voir, on ne le dirait pas. Mais, que tu le veuilles ou non, c'est ainsi. Je n'ai pas autre chose à te dire.

Jeanine l'écoute sans broncher, la regarde et ne doute pas de n'avoir plus rien à lui faire dire. Olga est butée à s'en tenir là. Jeanine lui demande :

— Quand reviendra monsieur de Laffrey?

— Je n'en sais rien, — répond Olga.

En le disant à Jeanine, elle le dit aussi à elle-même. Il est vrai qu'elle ne sait pas quand il reviendra; sait-elle seulement s'il reviendra? Il est parti d'une façon qui ne promettait rien. Olga se dit qu'elle l'attendra. S'il ne vient pas, elle l'appellera; s'il ne vient pas, elle ira le voir. Il n'a rien promis : Olga se promet de n'être pas discrète ou pusillanime; elle est dans la lutte, sans timidité.

Elle a conscience d'avoir bien fait, d'avoir bien commencé son entreprise, qu'elle divise en deux moments. Elle avait à écarter Jeanine; elle a maintenant à prendre la place de Jeanine dans le cœur de Laffrey. Ce qu'elle se figurait d'abord, qu'à peine délivrée de Jeanine, Laffrey se rendrait à elle, amoureux d'elle comme il l'était de Jeanine, elle s'aperçoit qu'il ne fallait pas y compter. Laffrey, sur la fin de sa visite et en la quittant, ne lui a donné aucun signe de l'aimer : elle se l'avoue. Elle voit clair; et elle a une singulière lucidité de jugement, qui ne lui est pas habituelle, dont elle est contente, un peu orgueilleuse. Il lui semble qu'elle manœuvre à merveille.

Ce qu'elle voit, et qui la trompe, en dépit de ses beaux raisonnements, n'est pas l'exacte vérité, n'est que l'idée qu'elle s'en fabrique. Elle ne le croit pas; sa confiance profite de son erreur.

Jeanine, en demandant à Olga si Laffrey doit bientôt revenir, s'est avisée de mettre en doute cette affirmation

d'Olga, dont elle est surprise et affligée, que Laffrey ne l'aime plus. Voulait-elle donc être aimée de lui? Elle disait que non, le disait à lui, le disait à Olga, le disait à elle-même, et ne mentait à personne. Elle avait dit à lui qu'elle ne l'aimait pas, et l'avait dit à Olga, mais ne l'aurait pas dit à elle-même. A ne pas vouloir être aimée, elle avait mis de l'abnégation pour Olga, en faveur de cette ingrate. Il lui manquait maintenant cette raison de consentir à Olga ce dur sacrifice. Naguère encore, le sacrifice lui coûtait assez peu : Olga n'était pas seule à l'obtenir; Jeanine avait d'autres motifs de refuser tout amour, et celui de Laffrey. Seulement, plus elle se croyait assurée de ne céder à nulle velléité d'aucun amour, et mieux elle agréait la douce pensée d'être aimée, en ne le voulant pas, de répondre à cet amour, en ne l'avouant pas. Le rêve qu'elle avait esquissé, par complaisance pour Laffrey, par complaisance pour elle-même, d'une amitié qui lui serait la compensation de l'amour aboli ou réduit au secret, ce rêve un peu vague, un peu imprudent aussi, l'enchantait. Faut-il renoncer à ce rêve?

Il le faut, si Laffrey ne l'aime plus!

Ne l'aime-t-il plus? Olga le dit. Ne ment-elle pas? Jeanine se le demande. Elle se souvient de Laffrey, qui l'a quittée en effet tout de même que s'il ne l'aimait pas. Ce départ de Laffrey a bien l'air de certifier le dire d'Olga.

Mais pourquoi ne l'aime-t-il plus? On aime, et l'on n'aime plus, sans qu'il y ait rien là qu'un changement d'humeur? Voilà ce que n'admet pas facilement Jeanine. Elle est mal informée de l'amour. Elle se dit qu'on aime ou qu'on n'aime pas : si l'on aime, on aime! Voilà ce qu'elle se dit, avec une simplicité parfaite et, pour ainsi parler, virginale. Elle oublie qu'elle engageait, l'autre jour, Laffrey à ne plus l'aimer, à aimer Olga en place d'elle : et, alors, elle croyait donc que l'amour pût changer? Elle croyait ceci et croit cela, d'une sorte qu'elle est sincère aux deux moments de son opinion, qui se modifie selon l'occurrence.

Elle vint à considérer que, si Laffrey ne l'aimait plus, où il y avait beaucoup d'apparence, un tel changement ne s'était pas fait tout seul : il fallait que la méchante Olga s'en fût mêlée. En imposant à Laffrey son amour? Olga le dirait,

par fierté, pour le plaisir de chanter mieux sa victoire! Ou bien en lui dénigrant Jeanine? Mais il ne l'aurait pas crue! Ou bien en lui révélant une Jeanine indigne d'être aimée? Jeanine, en vérité, ne sait pas qu'il existe une telle Jeanine; et, ce qu'elle a fait de mal en ce monde, elle l'ignore; elle a cette innocence, qui n'est peut-être pas sans faute, mais de n'en rien savoir.

Elle devrait, à l'exemple d'Olga, lutter? Elle est vaincue. Olga, en lui annonçant que Laffrey ne l'aimait plus, lui a ôté ce qu'elle aurait eu d'énergie. Ce que voudrait Jeanine cependant serait de connaître son malheur, l'anecdote de sa disgrâce, les petits faits qui l'ont amenée. Elle n'apprendra plus rien d'Olga : c'est l'évidence. Elle voudrait revoir Laffrey, une seule fois, causer avec lui, l'amadouer, le prier de raconter l'histoire vraie, sans ménagements pour elle ni pour lui. Elle ne réclamerait pas contre l'histoire, et n'irait pas à l'humilité de plaider sa cause. Elle accepterait tout, sans révolte aucune de son amour-propre ni de son amour. Elle saurait, du moins, comment tourne le caprice des cœurs et, pour peu que Laffrey fût gentil de patience et de mélancolie, s'attristerait avec lui sur de tels événements.

Elle eut soin, les deux jours suivants, de rentrer assez tôt chez elle pour rencontrer Laffrey, s'il venait. Il ne vint pas. Et, le troisième jour, elle fut à ses charités, avec madame de Conches, sans chicaner à ses pauvres le temps qu'elle pouvait leur donner. Elle apprit que Laffrey n'était pas venu.

Il y avait, au bout de la semaine, un dîner chez madame Tausend, où Jeanine et Olga devaient se rendre. Elles pensaient y voir Laffrey. Olga s'était fixé la date de ce dîner pour la fin de l'attente : après cela, elle agirait.

Laffrey ne fut pas au diner. Mais il vint le soir; et, parmi d'autres invités en grand nombre, Jeanine l'aperçut. Il la regardait. Quand se furent croisés leurs regards, il baissa les yeux. Une jeune femme lui parlait, qu'il n'écoutait pas, qui sans doute l'importunait. Jeanine s'attendit qu'après avoir éconduit cette bavarde il s'approcherait et lui ferait la politesse d'un salut : ce n'était pas trop demander!... Olga aussi le guettait, et fût allée à lui; mais il y avait de la musique : impossible de bouger. Olga se sentait en captivité.

Elle s'aperçut que Laffrey ne lui prêtait aucune attention et, dès qu'il osait lever les yeux, regardait Jeanine. Elle le guettait passionnément, jalouse, méchante et amoureuse. Elle désirait que finît le premier temps d'une sonate, très long ce premier temps! si long que c'était un martyre d'être par lui menée à la suite de sa fureur exaspérante : où allait-il, sempiternellement? Olga s'y faisait traîner. Il lui semblait que, tombée sur les genoux, traînée pourtant, les cailloux du chemin la blessaient au sang; et la mélodie ne lui chantait pas moins dans la tête, comme l'accompagnement de la rêverie que la vue de Laffrey suscitait en elle. Or, elle crut que la musique n'était pas loin de se taire, ayant donné toute sa frénésie. Elle vit Laffrey, débarrassé d'une bavarde et puis d'une autre, dégagé des alentours, seul ou tel que s'il était seul, regarder Jeanine et qui ne le regardait pas, la regarder avec une insistance acharnée, s'abreuver d'elle, pour ainsi dire, avec un extraordinaire émoi de tristesse et, les yeux pleins de Jeanine, la pensée pleine de Jeanine, s'en aller dès le silence de la musique, dans le bruit des applaudissements, filer parmi la foule indifférente à lui, et disparaître.

Il était parti à cause de Jeanine, pour être dispensé de causer avec elle : preuve qu'il n'aimait plus Jeanine, mais Olga le savait; preuve aussi qu'à ne plus l'aimer il éprouvait le pire chagrin. Et le chagrin que l'on éprouve à ne plus aimer est encore un hommage bien tendre! Olga en eut sa jalousie redoublée.

Jeanine, tandis que Laffrey la regardait, ne le regardait pas, mais sentait sur son visage une caresse de regards : une caresse ou un affront? Si elle n'en rougit pas, ce fut grâce à l'innocence de son cœur, ne sachant pas qu'elle eût aucune faute à se reprocher.

II

Olga, le lendemain, sitôt après le déjeuner, sortit et alla tout droit chez Laffrey. On lui dit qu'on ne savait pas s'il était encore à la maison. Elle avait à lui parler, sans retard : elle le priait de la recevoir.

Il arriva, l'air ennuyé, nerveux. Elle lui dit :

— Pourquoi n'êtes-vous pas revenu me voir?

— Mais vous aviez à me parler? — demanda-t-il, sans lui répondre.

— Eh! bien, je vous parle!... Hier soir, chez madame Tausend, vous n'avez salué ni moi, ni seulement Jeanine : pourquoi?

Il se tut; il montra qu'il aurait voulu se taire. Olga ne le lui permit pas :

— Répondez-moi. J'ai le droit de vous demander le motif d'une telle impolitesse, en vérité!

Laffrey, qui n'était pas gai, en rit pourtant :

— Si vous aviez un mari, princesse, je lui rendrais bien volontiers raison d'une insolence qui d'ailleurs, à mes yeux, n'en est pas une.

— Qui en est une! Vous étiez si aimable avec nous, à Menneville, et si empressé, que vos dédains nouveaux sont une offense.

— Venez-vous de la part de la princesse Alexandre aussi?

— Non; il s'agit de moi toute seule : je ne fais pas les commissions de Jeanine.

— Alors, je vous présente mes excuses.

— Je n'en veux pas!

— C'est que je n'ai pas autre chose à vous offrir.

Olga eut un sanglot dans la gorge.

— Ah! — dit-elle; — mauvais garçon! Qu'est-ce que vous avez contre moi?

Il était, jusqu'à ce moment, resté debout, comme s'il comptait que la visite d'Olga serait courte. Il s'assit devant elle et il lui dit :

— Ce que j'ai contre vous? N'en avez-vous aucune idée?

— Aucune!

— Parlons franc, voulez-vous? Autrement, ce n'est pas la peine.

— Je n'ai aucune idée, aucune, d'avoir mérité vos reproches.

— Alors, écoutez-moi : vous m'avez fait beaucoup de mal.

— En vous disant qui est Jeanine? Vous me l'aviez demandé.

— C'est vrai, je vous l'ai demandé : mais vous me l'avez dit!

— Je ne vous ai dit que la vérité.

— J'en suis sûr. Autrement, je n'aurais pas tant de chagrin.

— Est-ce ma faute, si la vérité vous a déplu?

— Ce n'est pas votre faute.

— Et vous m'en voulez?

— Je vous en veux, sans le vouloir.

— C'est à Jeanine qu'il faut en vouloir.

— Parlons de vous, qui n'êtes pas venue de la part de la princesse Alexandre. Je vous en veux injustement : je vous en veux tout de même que si vous étiez coupable de mon grand chagrin, tandis que vous n'en avez été que l'occasion. Écoutez-moi : j'aimais la princesse...

— Vous ne l'aimez plus?

— Je ne l'aime plus : vous êtes contente?

— Oui! — s'écria-t-elle.

— Vous avez tort.

— Non, je n'ai pas tort. Elle ne vous aimait pas.

— Mais je l'aimais!

— Elle ne pouvait pas vous aimer. Elle n'en avait pas le droit; elle ne vous aimait pas. Et, quand vous l'auriez aimée...

— Je l'aimais!

— Et moi?

— Je ne vous aime pas.

— Cependant...

— Vous avez pu vous y tromper. Moi-même, je ne l'ai pas vu tout de suite. Mais j'en suis sûr. Vous m'avez plu; mais je sais maintenant, à n'en plus douter, que je n'ai rien aimé en vous que d'être, à côté de votre amie, — car j'ai cru qu'elle était votre amie, — son reflet, ou simplement sa compagnie habituelle, enfin quelque chose d'elle. Quand vous étiez ensemble, je vous aimais toutes les deux : c'est elle que j'aimais et, l'aimant, ce qui se trouvait à côté d'elle, vous et le paysage...

— Son petit chien?

— Vous me rappelez à la courtoisie. Je vous entends. Mais, du moment que vous m'interrogez, il faut dire la vérité, ou ne rien dire.

— Allez, je vous écoute; allez!

— Vous m'avez dit la vérité, l'autre jour. Et je vous la dis à mon tour. La vérité que je vous dis vous offense? Celle que vous m'avez dite, savez-vous ce qu'elle m'a fait? J'en ai le cœur anéanti. J'aimais une femme : et vous m'avez appris

que cette femme n'existait pas, qu'il en existe une autre, ah! bien différente. Je vous dois ce chagrin; vous me l'avez infligé, sans ménagement.

— Je ne croyais pas vous faire tant de peine...

— Si! Mais ça vous était bien égal, du moment que vous arriveriez à vos fins qui allaient à...

— Vous détacher de Jeanine. Oui, je l'avoue. Mais pourquoi?

— Je vous le demande.

— Pourquoi je voulais vous détacher de Jeanine? Vous n'en savez rien? C'est que je vous aime!

De tels mots font du silence après eux. Laffrey se souvint d'avoir dit à Jeanine, pareillement, qu'il l'aimait; et elle lui répondait: « Je ne vous aime pas! » Il n'eut pas tout d'abord le courage d'en dire autant à Olga. Il se tut. Mais Olga lut ce qu'il pensait, sur son visage.

— Seulement, vous, — reprit-elle, — vous ne m'aimez pas.

— J'aurais pu vous aimer.

— Je le croyais. A présent...?

Laffrey se tut; et le silence de Laffrey valait une réponse. Olga l'entendit. Après cela, il n'y avait, pour elle, qu'à être sûre de son désastre. Elle pensa y consentir et s'en aller. Mais c'était la fin d'une espérance où elle avait mis tout son cœur. C'était le désastre, en effet. Avant d'y consentir, elle voulut ne garder aucun doute; elle dit à Laffrey :

— J'ai besoin de savoir où j'en suis auprès de vous. Parlez net; et ne craignez pas de m'affliger davantage. Vous ne m'aimerez jamais, n'est-ce pas?

— Non, — répondit Laffrey. — Non, vous m'avez fait trop de mal.

— Il est impossible que vous oubliiez le mal que je vous ai fait?

— Oui, c'est impossible.

— Le temps même, un long temps...

— N'y pourrait absolument rien.

— Adieu! — dit-elle; et elle partit.

ANDRÉ BEAUNIER

(A suivre.)

MAURICE DENIS

Lorsque, depuis de longues années, on a suivi la carrière d'un artiste, qu'on a vu croître son œuvre comme un arbre qui est toujours le même dans son tronc et dans ses racines, mais qui pousse en des directions nouvelles des branches neuves, on s'étonne d'avoir à constater tout d'un coup que le point de vue a changé. M. Maurice Denis, sans doute, n'a pas entièrement perdu ce pouvoir de scandaliser les bonnes gens qui, depuis cent ans surtout, semble attaché à la destinée des meilleurs. C'est le Purgatoire avant le Paradis. Toutefois, après l'exposition qui a pendant un mois réuni au Musée des Arts décoratifs plus de quatre cents peintures ou dessins, on a l'impression que les jours de lutte et d'incertitude sont passés. L'artiste et son œuvre nous apparaissent sur le plan de l'histoire et, tout en réservant un avenir encore largement ouvert, nous croyons, nous avons la fierté de croire, qu'il nous est déjà permis d'esquisser le jugement de la postérité.

Le cas fait grand honneur à celui qui sort victorieux d'une épreuve redoutable. Car M. Maurice Denis n'a pas beaucoup dépassé la cinquantaine. Il fut, à vrai dire, un débutant précoce. L'ami fidèle qui n'a épargné aucune peine pour rassembler les pièces les plus significatives des différentes périodes, M. Carlos de Castera, n'avait pas manqué de mettre sous nos yeux, à l'exposition du Pavillon de Marsan, quelques petites toiles datant de 1889. Celles de l'année sui-

vante, parmi lesquelles se trouvait cet *Enfant de chœur* qui fut reçu au Salon, nous montrent déjà un Maurice Denis qui sait ce qu'il veut, où il va. On y voit naître le sentiment qui inspirera toute son œuvre, aussi bien la profane que la religieuse. Quant à la technique, elle se cherche encore[1], mais, parmi des tâtonnements en divers sens, elle s'appuie déjà sur les qualités essentielles, — netteté du contour, franchise de la couleur, — qui prédestinent le jeune artiste à tous les emplois de la peinture décorative.

Dans la littérature comme dans l'art, les jeunes gens fatigués de ce qu'ils trouvaient de borné, de terre à terre, dans les doctrines du naturalisme, étaient alors comme des prisonniers qui rêvent d'évasion. On se tournait vers le ciel libre, — et aussi vers les nuages, — vers l'infini, — et aussi vers le mystère. Ce fut ce qu'on appela le symbolisme. M. Maurice Denis, un des premiers s'efforça de faire passer dans la peinture des aspirations confuses qui étaient déjà parvenues à une expression originale dans la poésie de Verlaine et de Moréas, dans le théâtre de Mæterlinck et dans la musique de Debussy. Écrivain-né en même temps que peintre, il a raconté avec beaucoup de bonne grâce l'histoire de ses propres débuts au milieu des jeunes échappés de collège qui, sous les auspices de leur aîné, M. Paul Sérusier, s'intitulaient alors les *Nabis*, autrement dit les « Prophètes ». C'étaient des élèves révoltés de l'Académie Julian : ils s'appelaient Ranson, Ibels, Bonnard, Vuillard, Roussel. Ils échangeaient des sympathies et des signes de ralliement avec un autre groupe dont le principal animateur était M. Émile Bernard. Celui-ci, de deux ans plus âgé et non moins précoce que M. Maurice Denis, aussi apte que lui à défendre ses idées par la parole et par l'écrit, avait, dès 1888, inventé une manière de peindre qui s'inspirait des effets obtenus par les anciens peintres de vitraux et qu'il appelait le *cloisonnisme* ou le *syn-*

1. Pour ne citer que des tableaux qui figuraient à l'exposition du Pavillon de Marsan, l'influence de Puvis de Chavannes est évidente dans le petit tableau d'*Homère parcourant les campagnes* (1889), tandis que celle de Van Gogh n'est pas moins visible dans le *Motif romanesque* de 1890 et qu'un pointillisme à la Seurat se montre dans les *Orphelines* de 1891 et plusieurs autres toiles du même temps.

thétisme. Le caractère de l'œuvre s'affirmait par l'arabesque des contours, fût-ce au prix d'une déformation et il était renforcé par des oppositions de tons puissants et simples, posés à plat, semblables aux verres de couleurs que cerne un liséré de plomb. Presque en même temps, M. Émile Bernard avait rencontré Paul Gauguin à Pont-Aven; entre l'artiste déjà mûr, doué d'un instinct à la fois raffiné et barbare, mais qui jusqu'alors ne s'était pas dégagé de la technique apprise de Pissarro et le jeune audacieux à la parole séduisante, porteur de théories inédites, il s'était produit des actions et réactions sur lesquelles on discute encore, mais où la part du cadet fut certainement très grande. Cependant, ce ne fut pas par M. Émile Bernard que la première influence de Gauguin vint à M. Maurice Denis; ce fut par M. Paul Sérusier. Celui-ci rapporta un jour de Pont-Aven un petit couvercle de boîte à cigares que M. Maurice Denis, après trente-cinq ans écoulés, conserve encore dans un coin de son atelier. On y distinguait « un paysage informe, à force d'être synthétiquement formulé, en violet, vermillon, vert véronèse et autres couleurs pures, telles qu'elles sortent du tube, presque sans mélange de blanc [1] ».

Sur ces entrefaites, les *Nabis* découvrirent Cézanne et Van Gogh. Plus tard, le prestige du solitaire d'Aix-en-Provence grandissant toujours, c'est son patronage, de préférence, que revendiqua la jeune école. Pour ma part, j'estime que, à l'heure décisive des débuts, l'action de Cézanne, si elle s'exerça sur M. Maurice Denis, fut, ou très générale ou indirecte. Cézanne, c'était l'exemple d'un maître original qui, parti de l'impressionnisme, réagissait contre les excès d'analyse et qui, selon ses propres paroles, avait « voulu faire de l'impressionnisme quelque chose de solide et de durable comme l'art des musées [2] ». Or, si M. Maurice Denis et ses camarades honnissaient l'académisme des élèves de Cabanel comme le réalisme sans vie qui, après Bastien-Lepage, était devenu un poncif d'école, ils avaient compris (et le mérite n'était pas moindre) qu'ils avaient mieux à faire que de se donner comme les adeptes et les continua-

1. Maurice Denis, *Théories*, p. 162.
2. *Ibid.*, p. 242.

teurs de l'impressionnisme. Tout en admirant plus que personne Renoir, Degas et Monet, ils rejetaient délibérément la conception impressionniste de l'art. Ce qui dans l'exemple de Cézanne se transmit effectivement à M. Maurice Denis, c'est ce que Gauguin lui-même avait pris à Cézanne, et Gauguin le lui offrait sous une forme mieux adaptée aux besoins d'un décorateur. Aussi, lorsque M. Maurice Denis, en 1910, réunit en un volume, hardiment intitulé *Théories*, des articles de critique et de doctrine dont les plus anciens remontaient à vingt ans, ce n'est pas Cézanne, c'est Gauguin qu'il nomma dans un sous-titre explicatif dont chaque mot a été pesé et qui dessine la courbe entière de sa pensée et de sa carrière : *Du symbolisme et de Gauguin vers un nouvel ordre classique.*

***

En 1901, il fit une grande toile qui s'appelle l'*Hommage à Cézanne*. A quarante ans de distance, elle semble répondre au tableau de Fantin-Latour, l'*Hommage à Delacroix*, qui groupe autour d'un portrait de l'auteur des *Croisés à Constantinople*, Whistler, Alphonse Legros, Manet, Champfleury, Duranty, Baudelaire et quelques autres personnages moins connus. C'est aussi une toile sur un chevalet qui est le centre du tableau de M. Maurice Denis. Mais cette toile n'est pas un portrait. Le maître que l'on veut honorer n'est même pas présent en effigie; il est représenté par une de ses œuvres, un de ses fameux compotiers de pommes sur une table que recouvre une serviette de gros linge. Autour du chevalet qui porte cette toile sont rangés les admirateurs de Cézanne : Odilon Redon, Sérusier, Vuillard, Mellerio, Vollard, Maurice Denis, Ranson, K.-X. Roussel, Bonnard. Ainsi est symbolisé le culte qu'ils rendent à une œuvre dont l'auteur se dérobe à leurs hommages. La plupart d'entre eux n'ont même jamais vu ce bizarre, ce mystérieux, ce misanthrope Cézanne qui, depuis vingt ans, s'est retiré dans une stricte solitude à Aix et ne fait rien pour encourager les visiteurs, qu'ils soient marchands, critiques, peintres ou seulement amateurs. Seul des marchands, M. Ambroise Vollard était l'objet d'une

exception qui lui a permis, dans un livre où le comique se mêle à l'hagiographie, de nous rapporter maint propos du vieux maître. Parmi les peintres, M. Émile Bernard et M. Maurice Denis obtinrent l'insigne faveur de voir Cézanne chez lui, le premier pendant quelques semaines, le second pendant quelques jours : leur témoignage est pour nous du plus haut prix, tel que nous le donnent un petit volume de l'un et un article de l'autre.

La composition de M. Maurice Denis ne ressemble pas à celle de Fantin. Comme Courbet dans sa grande toile de l'*Atelier*, dont il s'est peut-être souvenu, Fantin cherche à mettre de la variété et du pittoresque dans les poses; mais, malgré cet effort, il se retrouve, devant ses modèles, portraitiste avant tout et peint chaque portrait, comme s'il était seul, ne se souciant guère du lien plus ou moins artificiel qu'il a mis entre ses personnages. M. Maurice Denis a fait aussi des portraits et ces portraits peignent des hommes dans leur diversité et leur personnalité. Néanmoins, c'est la composition qui fait la force expressive de l'œuvre. Composition grave : les lignes sont des verticales; ces hommes rassemblés autour du chevalet sont tous debout, toutes les têtes à la même hauteur. Ils sont uniformément vêtus de noir. Les bleus et les jaunes de la toile de Cézanne et l'or de son cadre, éteints d'ailleurs par la lumière grise de l'atelier, sont les seules notes un peu vives de cette harmonie austère. Ni l'*Atelier* de Courbet ni l'*Hommage à Delacroix* de Fantin n'ont été les modèles de M. Maurice Denis. S'il a cherché un stimulant de son imagination ailleurs que dans l'intime logique de son sujet, ne se serait-il pas souvenu plutôt de Greco et de son chef-d'œuvre, l'*Enterrement du Comte d'Orgaz*, où l'on voit des hommes debout, assemblés, dont chacun est un admirable portrait, tandis que leur réunion exprime la solennité du rite et l'unité du sentiment autour du corps du gentilhomme défunt? Ce rapprochement, même s'il est involontaire (et c'est probable), nous aide déjà, je crois, à mieux discerner quelle fut la position du jeune symboliste à la fin du dernier siècle et dans les premières années du nouveau, ce qu'il dut à Cézanne, ce qu'il dut à Gauguin et ce qui fut la part personnelle d'un esprit

de logicien et de poète, apte à l'observation véridique et même un peu malicieuse de la réalité et partant de là comme d'un tremplin pour un vol léger en pleine fantaisie.

Dans un article qui parut à l'*Occident* peu après la mort de Cézanne et qui reste comme un des efforts les plus heureux et les plus justes qui aient été faits pour éclaircir les problèmes que soulève ce peintre si admiré par les peintres et si peu compris du public, M. Maurice Denis a su dire mieux que personne en quoi Cézanne pouvait être pris pour maître et patron par les jeunes symbolistes. Il cite les paroles du solitaire d'Aix : « La Nature, j'ai voulu la copier; je n'arrivais pas. Mais j'ai été content de moi lorsque j'ai découvert que le soleil, par exemple, ne se pouvait pas *reproduire*, mais qu'il fallait le *représenter* par autre chose... par de la couleur. » « Voilà, s'écrie M. Maurice Denis, la définition du symbolisme, tel que nous l'entendions vers 1890 [1]. »

***

Dès 1890, en effet, dans les premières pages qu'il fit imprimer [2], il posait en des formules saisissantes les principes du symbolisme pictural. Il promulguait le fameux axiome qui devait servir de mot d'ordre à la nouvelle école : « Se rappeler qu'un tableau, — avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote, — est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées [3]. » Il protestait « contre ce sot préjugé, enseigné partout et si pernicieux aux artistes d'hier, qu'il suffit au peintre de copier bêtement ce qu'il voit, bêtement comme il le voit; qu'un tableau est une fenêtre ouverte sur la nature et que l'art c'est l'exactitude du rendu ». Enfin, il recommandait de « préférer l'expression par le décor, par l'harmonie des formes

1. *Théories*, p. 245.

2. C'est un article qui parut dans la revue *Art et Critique*, fondée et dirigée par M. Lugné-Poé. Il fut signé : *Pierre Louis*, pseudonyme que le jeune écrivain, par égard pour le futur auteur d'*Aphrodite*, modifia ensuite en *Pierre L. Maud*, jusqu'au moment où il reprit son nom véritable. La reproduction de cet article forme le premier chapitre du volume *Théories*.

3. *Théories*, p. 1.

et des couleurs, par la matière employée, à l'expression par le sujet[1] ».

Il faut avouer, en effet, qu'à ce moment-là, l'artiste qui devait nous enchanter en nous racontant, dans une suite de tableaux aussi nettement définis que les scènes d'un drame antique, la *Légende de Psyché*, qui, plus tard, se plaisait à développer sous la coupole du théâtre des Champs-Élysées ou dans l'escalier du Petit-Palais les phases de l'*Histoire de la Musique* ou celles de l'*Histoire de la Peinture française*, affichait un dédain transcendant du sujet, et l'on voit bien, par les titres de quelques tableaux, que sa préoccupation dominante n'était pas alors de s'adresser au public dans un langage qui fût tout de suite compris. Ce n'est pas tout à fait impunément qu'un peintre se prête à l'incantation d'un Mallarmé.

Dans un crépuscule, semblable à ceux des *Poèmes saturniens*, qui fait que les gazons paraissent noirs et qui verdit les chairs féminines, une jeune fille tout habillée de noir est assise sur un tertre, sous les arbres, et regarde ses deux compagnes assises à terre, au-dessous d'elle, au premier plan. Nous voyons l'une de celles-ci de dos et l'autre de profil. Elles sont nues, sauf une mince et longue écharpe de mousseline que la première a posée sur sa tête et qui se déroule jusqu'au bas de son dos, et une toute petite toque noire que l'autre porte au sommet de ses cheveux blonds. Derrière les arbres, au loin, s'étend une vaste perspective baignée d'ombre où les seules clartés sont la courbe d'une rivière et les arches d'un pont.

Je crois que personne n'osa demander à l'auteur pourquoi cela s'appelait *Soir trinitaire*, personne, pas même l'artiste au goût sûr qui acheta cette toile, procurant au jeune artiste une des premières joies de sa carrière[2]. Peu nombreux aujourd'hui sont ceux qui savent que le titre évoquait un poème d'Adolphe Retté. Quant à nous, sommes-nous si loin de la vérité en nous bornant à une rêverie sur ce simple thème : c'est le soir et trois est le nombre des jeunes personnes qui composent un énigmatique décaméron? Qu'importe? M. Mau-

1. *Théories*, p. 26; p. 27.
2. M. Henry Lerolle.

rice Denis avait vingt ans et l'on pardonne volontiers un titre quelque peu cherché à un peintre de vingt ans qui a lu Mallarmé, Verlaine, Moréas, Mæterlinck et entendu Debussy, quand ce jeune peintre, comme c'était le cas, nous donne un tableau délicieux où s'annoncent toutes les qualités d'invention et de composition d'un grand décorateur, où les artificieux détours du symbolisme n'arrivent pas à masquer un fonds vivace d'ingénuité et de naturel et où rayonne le don que nul autre ne remplace, celui de la plus authentique et de la plus rafraîchissante poésie.

Même dans ses vagabondages passionnés chez les poètes, ce jeune peintre ne savait-il pas déjà marquer sa prédilection pour les œuvres les plus saines et les plus claires, celles qui contiennent le plus d'émotion et le moins de trouble? Les premiers bois dessinés par celui qui allait bientôt élever le livre illustré à la plus haute dignité de l'art, s'inspirèrent de Verlaine. Mais le livre choisi, c'était *Sagesse*, intermezzo béni dans l'œuvre du « pauvre Lélian », le plus beau poème chrétien du XIXe siècle.

***

Pour se mettre en garde contre les excès et les périls du symbolisme, M. Maurice Denis avait en lui une force qui, bien mieux que l'antique Héraclès, tue les monstres, chasse les fantômes et dissipe les sophismes : sa foi. Il ne s'est jamais contenté de ce mysticisme nébuleux que certains esthètes, à la fin du XIXe siècle, trouvèrent le moyen de concilier avec la négation de tout *credo*. Le sien est ardent et ferme : la foi, pour lui, est la vérité totale, le foyer dont les rayons illuminent l'immensité du monde comme les retraites des consciences, le guide sans cesse présent, le moteur des actes et des pensées. « L'art, disait-il dès 1890 [1], est la sanctification de la nature. » Parole profonde et riche de sens. Il est beau de trouver, à peine au sortir de l'adolescence, la devise de toute une œuvre et de toute une vie.

Un artiste chrétien ne saurait longtemps faire profession

1. *Théories*, p. 12.

d'indifférence à l'égard du sujet, car, traiter un des thèmes que la religion lui propose, il n'est pas pour lui de plus grand honneur ni de plus grande responsabilité. A défaut de la beauté absolue qui serait seule digne de la face du Christ, de la Vierge et des Saints, toutes les beautés partielles, relatives, — de forme, de couleur, d'expression, — dont peut disposer un talent humain doivent être employées à produire chez le croyant une émotion aussi profonde que possible. Or, la vraie dévotion ne se meut pas dans le vague; elle exige qu'il se fasse de l'artiste au spectateur une claire et intelligible communication. On pourrait dire en ce sens que toute peinture religieuse suppose un élément didactique.

L'année même du *Soir trinitaire*, M. Maurice Denis préludait par une œuvre toute pénétrée de poésie et d'intime piété à la longue et brillante série de ses compositions religieuses. Il abordait ce thème de l'*Annonciation* qu'il ne s'est jamais lassé de reprendre et dont nous ne nous lasserons pas de lui demander les toujours nouvelles et toujours heureuses variantes. Ce sont me semble-t-il, les deux thèmes, d'ailleurs connexes, de l'*Annonciation* et de la *Maternité* qui donnent à l'œuvre sacrée de M. Maurice Denis sa nuance propre, physique et morale : pureté, sérénité, candeur, joie, grâce, charité. Malgré le nom de *Mystère catholique*, choisi, disait-il plus tard avec une gentille ironie, « par crainte d'être banal », le doute est impossible quant au sujet du précieux petit tableau que la récente exposition du Pavillon de Marsan nous montrait en triple exemplaire.

Une chambre nue aux murs blancs, comme une cellule de couvent. Une large fenêtre laisse voir la campagne, un coteau printanier où il y a des arbres sans feuilles et d'autres qui sont couverts de fleurs. Près de cette fenêtre, une figure virginale est assise dans une attitude de prière pour accueillir le céleste visiteur. Si notre jeune peintre a représenté ce visiteur sous les apparences d'un diacre revêtu de la dalmatique et précédé de deux petits enfants de chœur portant des cierges, nous voyons bien que ce n'est pas un diacre d'une espèce ordinaire, puisque sa tête est nimbée d'une auréole! Cette fantaisie toute pieuse et respectueuse ne peut donc nous détourner de reconnaître l'Archange Gabriel saluant du divin

message Celle qui va être, par la volonté de Dieu et par sa propre obéissance, la Mère du Sauveur.

***

Malgré un nombre et une variété attestant l'admirable fécondité de l'artiste, l'exposition du Pavillon de Marsan ne pouvait être complète, puisque cet artiste est par vocation un décorateur et puisque les grandes peintures décoratives sont par destination attachées à la muraille qu'elles couvrent. Les voûtes de la chapelle de la Vierge et de la chapelle du Sacré-Cœur sur lesquelles M. Maurice Denis disposa sa première grande œuvre d'inspiration strictement religieuse ne pouvaient quitter le Vésinet pour venir au Musée des Arts décoratifs.

Au chevet d'une église neuve et banale, un artiste chrétien, par la vertu d'un suave et vif génie, créait, en 1901, un petit sanctuaire où tout ce qui résulte de la pauvreté de la construction s'efface ou se transfigure pour la gloire de Dieu et la prière des hommes. Derrière le chœur, une chapelle à gauche et une chapelle à droite sont reliées par un passage dont l'architecte n'avait fait qu'un modeste couloir et qui mérite maintenant le nom noble de déambulatoire.

Tout est pureté et clarté dans la chapelle de la Vierge, nuages blancs et robes blanches, ciel bleu, fleurs effeuillées, encensoirs balancés, vibration d'instruments de musique et actions de grâces. Pour que la Mère Immaculée du Sauveur puisse, sans offense aux traditions liturgiques, nous apparaître toute blanche dans le firmament de l'Assomption, elle est encore à demi enveloppée dans le linceul de son tombeau et, tandis qu'elle s'élève au-dessus de la terre, ce linceul devient comme un voile triomphant d'épousée.

Dans la chapelle du Sacré-Cœur, tout est flamme de l'Amour et pourpre du Sacrifice. Au ciel se fondent les couleurs du soir et de l'automne : le Christ, sur son trône, est revêtu d'un manteau d'or; les anges l'adorent, portant la Croix et le Calice. En bas, sur la colline de Montmartre, des saints et des saintes, des robes rouges et des palmes.

Les vitraux du déambulatoire nous montrent d'un côté des

lis, des arbres fleuris, des colombes buvant à la fontaine des eaux vives; de l'autre, la vigne sacrée qui s'enroule autour d'un pommier symbolise dans une seule image la faute originelle et la rédemption.

Hélas! ce nouveau lieu de pèlerinage qui, selon le mot d'Adrien Mithouard, s'ouvrait dans notre Ile-de-France pour les artistes et pour les croyants, s'il eut tout de suite chez les uns de fervents admirateurs, rencontra bien des résistances chez les autres. Du moins, ceux de qui dépendaient les commandes ne parurent pas s'apercevoir que M. Maurice Denis était né pour servir les plus hauts intérêts de l'art et de la religion en décorant les églises de son pays.

Il dut attendre quinze ans et la construction d'une église catholique dans une des capitales du protestantisme, Saint-Paul de Genève, pour retrouver une occasion de nous offrir un modèle d'art sacré. Si, vers le même moment, il embellissait d'un *Chemin de Croix*, de deux fresques et de grands vitraux la chapelle du Prieuré à Saint-Germain, c'est que là il était le maître et se faisait à lui-même la commande. Dans ces dernières années pourtant, il nous semble de bon augure d'avoir à énumérer la décoration de la Chapelle des Morts de la Guerre à Gagny, les verrières de l'église neuve du Raincy et, dans une autre église neuve, à Vincennes, une grande composition à la gloire de saint Louis.

Ces divers travaux, les plus anciens comme les plus récents, étaient représentés à l'exposition par des cartons, des esquisses des dessins. Une seule des grandes œuvres du décorateur d'églises était là en original, et c'était justement la première en date. Je veux parler de la grande frise que M. Maurice Denis peignit en 1899 pour encadrer l'autel d'une chapelle de collège, le collège de Sainte-Croix, dans cette petite ville du Vésinet qui allait bientôt recevoir des mêmes mains une illustration encore plus importante. Faite pour les yeux et les âmes des jeunes collégiens, elle leur offrait, en quelque sorte, leur propre image spiritualisée, sanctifiée, sous les espèces des enfants de chœur qui, de part et d'autre de l'autel, balancent l'encensoir; derrière les enfants de chœur, des anges qui chantent; semblablement vêtus de robes rouges et d'aubes blanches, ne diffèrent d'eux que par leurs ailes. Au-dessus du

tabernacle, une treille enguirlandée de vigne s'ouvre comme une arche sur une perspective de moissons ensoleillées, réunissant les symboles du vin du Calice et du pain de l'Hostie. Charmante vision qui inspirait dès lors à son premier et clairvoyant commentateur, M. André Pératé, ces paroles de légitime espérance : « Peut-être chanterons-nous un jour l'alleluia de l'art chrétien renaissant. »

A vrai dire, cette grande toile ne figurait pas dans l'enceinte de l'exposition; mais les visiteurs du Pavillon de Marsan n'avaient qu'un pas à faire pour la contempler dans une salle voisine, car elle appartient depuis 1911 au Musée des Arts décoratifs. Le Collège de Sainte-Croix ayant été fermé en exécution de la loi de 1905, les religieux avaient rendu à l'artiste sa toile. Après ces premiers fastes de l'Art chrétien moderne auxquels, il avait libéralement prêté ses galeries, le Musée des Arts Décoratifs voulut définitivement garder l'œuvre qui avait été un des principaux attraits de l'exposition; il eut ainsi l'honneur d'être le premier Musée parisien qui eût acquis une œuvre de M. Maurice Denis.

***

Pas plus que les peintures fixées aux murs des églises, les mêmes impossibilités ne nous permettaient de voir au Pavillon de Marsan les décorations profanes exécutées par M. Maurice Denis pour tel hôtel de Paris ou de Moscou, pour telle villa de Wiesbaden ou de Bellevue, ou pour le théâtre des Champs-Élysées : *L'Éternel Été*, l'*Éternel Printemps*, *Terre latine*, *Soir florentin*, l'*Age d'or*, l'*Histoire de Psyché*, la *Musique*.

Une exception analogue nous invitait toutefois à un rapprochement bien instructif entre le tableau d'autel de Sainte-Croix, première décoration religieuse de M. Maurice Denis et la première œuvre importante qu'un amateur lui commanda pour sa maison. Grâce à la libéralité de madame la baronne Denys Cochin, sept des panneaux de la *Légende de saint Hubert* furent détachés de la pièce qu'ils décorent dans un hôtel de la rue de Babylone. Mais, bien que l'intention de l'artiste fût de célébrer, avec une mise en scène de poésie

légendaire, mêlée de portraits véridiques, les goûts et les exploits cynégétiques d'une famille passionnée pour les cavalcades, au son du cor et aux abois des chiens, à travers les halliers, on ne peut guère parler de peinture profane, quand on se souvient de ce tableau central où l'on voit le maître d'équipage arrêtant son cheval et priant devant l'apparition du cerf coiffé de la Croix lumineuse. Certes on sent déjà ici un effort classique et c'est sans doute un des effets du premier voyage de notre jeune artiste en Italie. Cependant la *Légende de saint Hubert*, par un certain esprit de charmant maniérisme romanesque, touche encore de bien près aux œuvres d'inspiration symboliste.

C'est d'ailleurs une période privilégiée que celle qui commence aux années 1897-98 et dépasse le milieu de la première décade du siècle nouveau. L'influence de l'Italie s'affirme et porte des fruits d'ordre et de clarté, mais se concilie, dans une sorte d'amalgame original, avec les impulsions tour à tour sentimentales et malicieuses d'un poète toujours jeune. Dans des genres et des formats différents, que d'œuvres au bénéfice desquelles on voudrait donner une plénitude inusitée de sens au mot *exquis*, comme s'il était prononcé pour la première fois! C'est la suite de lithographies en couleurs intitulée *Amour*, suite vraiment musicale qui fait penser à Schumann pour la qualité et la candeur de l'émotion, à Debussy pour la subtilité des résonances; c'est l'illustration de la *Vita nova* de Dante; ce sont ces tableaux conçus comme des frises décoratives, mais qui nous touchent, au delà du décoratif, par un je ne sais quoi de vibrant et d'intime : *Figures dans un paysage de printemps, le Jeu de volant, Nymphes aux jacinthes*. Apparitions aériennes, les nymphes bocagères surgissent du cadre à mi-corps, fraîches, roses et nues, souriantes et voletant, comme des papillons à formes de jeunes filles, au-dessus d'une prairie doucement émaillée de fleurs, devant les grands arbres sans feuilles dont l'écorce, au doux soleil d'avril, est presque aussi rose que leur chair, tandis que les ombres sont mauves comme leurs yeux!

L'artiste est mûr maintenant pour des entreprises plus vastes, qui furent représentées au Pavillon de Marsan par des dessins, des esquisses peintes ou des cartons. Pour l'une d'elles,

et non la moins importante, l'*Éternel Été*, qui date de 1905 et qui orne un « Pavillon de musique » chez un amateur de Wiesbaden, on nous montra plus que des études préparatoires. Dans des peintures aussi poussées, ou peu s'en faut, que l'œuvre définitive, nous pûmes voir trois des cinq panneaux où se déroule une charmante et fraîche allégorie en l'honneur de la musique. Ici, une blanche façade de villa italienne apparaît en haut d'une pente gazonnée que suit une procession virginale; des jeunes filles qui ressemblent à des anges ou à des premières communiantes, vêtues de blanc et couronnées de roses, jouent de la harpe, assises sur les marches d'un escalier. Là, au bas d'un jardin qui s'étage en terrasses dont chacune porte un bassin et un jet d'eau, des sœurs de celles-ci forment un quatuor d'instruments à cordes. Ailleurs, c'est une treille où des jeunes filles chantent tandis qu'une de leurs compagnes soutient leurs voix sur l'harmonium. En haut d'un escalier, les chanteurs sont des enfants de chœur en robes bleues. Enfin des vierges en longues tuniques blanches dansent un pas fortement rythmé, frappant de leurs pieds nus l'herbe d'une prairie plantée de cyprès.

Un ciel bleu, des façades blanches, des gazons verts, des voiles candides, des couronnes de roses, tout cela compose une harmonie très semblable à celle qui, dans l'église du Vésinet, résonnait comme un cantique à la louange de la Vierge Marie, et l'harmonie des couleurs est une expression de l'harmonie morale. Il semble que l'imagination de ce peintre si épris de pureté et de jeunesse ait été vouée au bleu et au blanc et qu'elle contemple le monde sous la bannière des Enfants de Marie. Mais on ne voit rien de fade, rien de mièvre dans cette grâce. Pensant à Cézanne, M. Maurice Denis disait un jour que le véritable artiste est, comme le vrai savant, selon le mot d'Ernest Renan, « une nature enfantine et sérieuse »; lorsqu'il parle ensuite de ce miracle qui permet à l'artiste « de conserver parmi l'effort et les scrupules toute sa fraîcheur et sa naïveté [1] », nous avons le droit de lui appliquer ses propres paroles au moins autant qu'au vieux maître d'Aix.

1. *Théories*, p. 253.

Quelques années plus tard, en 1908, un autre ensemble décoratif, exécuté pour la salle à manger de M. Gabriel Thomas à Bellevue, s'appuie sur la même harmonie et s'inspire du même sentiment virginal. Parmi les décorations intimes, c'est sans doute le chef-d'œuvre de l'artiste, comme la chapelle de la Vierge au Vésinet est son chef-d'œuvre religieux. D'ailleurs, de l'un à l'autre, que la différence d'inspiration est petite! Sous les arbres fleuris, si l'on voit une jeune mère assise, on est étonné qu'elle n'ait pas d'auréole. Au temps de sa première jeunesse, M. Maurice Denis peignait des jeunes filles « qu'on dirait des anges[1] »; plus tard la jeune fille est devenue une jeune mère; le respect du chrétien seul put empêcher notre artiste d'inscrire sous tant de charmantes et pieuses *Maternités* une formule correspondante : « qu'on dirait la Sainte Vierge. »

***

On a souvent comparé le peintre du Vésinet, l'auteur de l'*Éternel Printemps*, à Fra Angelico. Quelqu'un se demandait récemment si M. Maurice Denis n'était pas fatigué de cette comparaison. Pourquoi donc le serait-il? Une vérité ne cesse pas d'être vraie parce qu'elle a été souvent dite. Nous ne sommes plus au temps, Dieu merci, où l'on croyait que le premier devoir d'un esprit libre l'oblige à prendre en toutes choses le contre-pied des opinions reçues. Parmi les plus précieux services que M. Maurice Denis a rendus à son pays sans sortir de sa fonction d'artiste, je compte celui d'avoir contribué à nous ramener dans les voies du bon sens et de la raison.

L'Angelico, moine de Saint-Dominique, n'a usé de ses pinceaux que pour décorer des églises ou des monastères. S'il avait eu à traiter des sujets profanes, il aurait sans doute, comme M. Maurice Denis, peint la maternité humaine, avec un si chaste et si tendre respect qu'on aurait toujours pensé devant elle à l'auguste mystère qui est la sanctification de

1. *Jeunes filles qu'on dirait des anges*, c'est le titre que, dès 1892, il donnait à un tableau (n° 28 de l'Exposition du Pavillon de Marsan).

toutes les mères et de tous les nouveau-nés. Peut-être même, comme M. Maurice Denis, n'aurait-il craint ni les scènes de la vie quotidienne, ni les légendes de la mythologie païenne, sûr de les dépouiller, sans faire tort à la vérité, de tout venin pour les âmes. Dès ses premières armes, peignant en 1893 un *Verger des vierges sages*, M. Maurice Denis nous donnait à entendre que la nudité féminine, une nudité vraiment virginale, était à ses yeux le symbole naturel de la pureté.

Ces *Vierges sages*, de combien de baigneuses sont-elles les sœurs aînées, — baigneuses dont on ne sait si elles sont des jeunes filles de chez nous ou des nymphes, — dans des tableaux charmants qui tantôt s'appellent simplement *Plages* et tantôt évoquent, par quelque titre emprunté à Homère, le souvenir de la poésie antique et de la jeunesse du monde? M. André Pératé, historien autorisé de l'artiste dont il fut le collaborateur pour un de ses chefs-d'œuvre, les *Fioretti*, a dit, avec un charme presque égal à celui du peintre, en quoi nous touchent de telles œuvres à la fois complexes et harmonieuses, savantes et ingénues : « Vous avez rencontré Calypso et Nausicaa, Bacchus et Ariane, parmi les rochers et les bruyères de votre plage bretonne, et, tandis que vos enfants s'amusaient sur le sable ou dans les flots, vous avez aperçu Polyphème couché sur la falaise qui plus loin ferme l'horizon. Tout vous est prétexte à images : ce qui a pleuré, souri, dormi ou prié sous vos yeux, quand vous rentrez dans votre maison de Perros ou dans votre atelier de Saint-Germain, prend une des gures que les lettres antiques ou l'Évangile vous ont rendues familières[1]. »

Sur la façon dont l'artiste moderne fait, peut-être à son insu, jaillir en lui les sources antiques, une confirmation curieuse de ces fines remarques nous est offerte par un tableau pathétique intitulé *l'Ensevelissement*. La fosse est ouverte. Deux porteurs, une jeune fille et un enfant de chœur, qui soutiennent le corps par les épaules et par les genoux, se penchent pour déposer doucement la jeune morte dans sa tombe. Debout, un père, une sœur en première communiante, une mère et des parentes vêtues de noir contemplent et

1. Préface du Catalogue de l'Exposition Maurice Denis au Pavillon de Marsan.

prient. Or, cette représentation si belle des funérailles chrétiennes ressemble étrangement à une scène figurée sur un lécythe à fond blanc du musée d'Athènes, où l'on voit Hypnos et Thanatos portant une jeune femme dans la tombe creusée au pied d'une stèle. La ressemblance va, au-delà de la composition, jusqu'au sentiment, qui est presque le même : paix et sérénité au milieu du deuil. Mais la Grecque, dans sa beauté non altérée, a le visage découvert, tandis que, chez le peintre chrétien, le mystère de la mort, de ses tristes effets présents et de ses glorieuses promesses, se dérobe sous un voile. Consciente ou non, ne pourrait-on pas voir là une transformation analogue à celle de l'antique *Hermès criophore* devenant, dans les peintures des Catacombes, l'image du Bon Pasteur? N'est-ce pas le symbole de ce que doit opérer l'inspiration chrétienne dans l'art? Suivant la formule d'un des meilleurs élèves d'Ingres, citée par M. Maurice Denis lui-même, il faut « baptiser l'art grec ».

***

Les plus anciens amis de M. Maurice Denis garderont toujours une tendre faveur pour les douces, chastes et séduisantes imaginations de ses débuts privilégiés. Mais ceux qui veulent mettre de la sagesse même dans l'amour, comme il sied aux vrais chrétiens, savent qu'une certaine forme de poésie, peut-être la plus exquise, parée qu'elle est de la fraîcheur et de la grâce inimitable de la jeunesse, ne peut, pas plus que les avantages physiques des jeunes années, — visage sans rides, cheveux blonds ou bruns, souplesse des membres, — nous accompagner jusqu'au bout dans le voyage de notre existence. Elle est le propre des poètes qui ont su exprimer leurs sentiments, leurs pensées et leurs rêves à l'âge où d'autres sont encore sur les bancs de l'école. Souvent elle les quitte dès qu'ils ne sont plus jeunes, ne laissant rien à sa place. C'est la rançon des gloires trop précoces. M. Maurice Denis a échappé à cette mystérieuse, à cette envieuse Némésis, — d'abord parce qu'il est resté jeune, jeune de toute façon, de corps, d'esprit et d'âme, d'apparence et de réalité; ensuite, parce que, même au temps des éblouissants

et fugitifs prestiges, son talent s'est toujours appuyé sur une raison solide et ferme. Il était comme un de ces jolis arbres qu'il aimait à peindre dans les paysages de ses *Annonciations* ou de ses *Maternités* et dont les têtes rondes, toutes fleuries, ressemblent à de gros bouquets blancs. Il ne perdront rien à échanger leurs charmes printaniers contre les riches feuillages et les fruits rutilants qui font ployer les branches.

L'Italie fut pour M. Maurice Denis, comme pour tant d'autres, la mère dont les vrais enfants se trouvent parmi les meilleurs de toutes les nations. Le voyage de 1894 fut suivi de beaucoup d'autres. L'attrait de Florence et de Sienne régna d'abord presque sans partage. Comment notre jeune peintre n'aurait-il pas demandé, avant tout, à l'Italie la leçon du *Quattrocento*? Pendant des mois il élut domicile à Fiesole; jamais il n'oublia ce qu'il vit, ce qu'il pensa, ce qu'il sentit alors. Une des plus belles parmi les œuvres de ces toutes dernières années, une *Annonciation*, encore et toujours, nous montre une terrasse, à Fiesole, dominant le cirque des illustres collines qui entourent Florence. La Vierge, il y a un instant, était là, dans ses voiles blancs, assise sous une treille. Mais, revêtu des ornements sacerdotaux, voici que l'Ange apparaît. Il s'agenouille. Elle se lève avec un geste de timidité, de révérence et, déjà, de consentement. N'était-ce pas doublement mettre cette belle peinture sous le patronage du bienheureux Fra Giovanni que d'associer la scène sacrée qu'il a si souvent peinte et les beautés de la nature au lieu dont il porte le nom?

Depuis nombre d'années cependant, le tendre admirateur de Fra Angelico et de Piero della Francesca a trouvé en Italie ce qu'il n'y avait pas d'abord cherché. Il reconnut la primauté de Rome. Il peignit sur la voie Appienne et au Forum, parfois presque à l'endroit où Corot, quatre-vingts ans plus tôt, avait planté son chevalet, des paysages que nos neveux mettront au Louvre non loin des plus parfaites études du divin Bonhomme. Au Vatican, il vit l'*École d'Athènes* et la *Dispute du Saint-Sacrement*, et il comprit la grandeur de Raphaël. Devant ces têtes de jeunes gens qui, si on les séparait du reste de la composition, seraient admirées à l'égal des plus fameux chefs-d'œuvre de l'art du portrait, il se

rendit compte que la grande décoration n'exige le sacrifice ni du relief, ni du clair-obscur ni du modelé.

A mesure que s'évanouit ce qu'il y avait de maniérisme, — maniérisme ingénu, si l'on peut dire, et en tout cas exquis — dans les œuvres de sa jeunesse, on aperçoit mieux le solide fondement intellectuel de son œuvre. Ayant utilisé pour sa gloire et pour le bien de l'art français tout ce qui flottait de vague spiritualité dans le symbolisme, il en avait fait un art vraiment chrétien. La source de l'inspiration n'est pas tarie et ne tarira pas. Mais, au lieu de la fantaisie quelque peu arbitraire de jadis, c'est une poésie classique, ordonnée par la logique du sujet et ne négligeant aucun des moyens d'expression que nous tenons de l'expérience des maîtres. Personne, peut-être, depuis Poussin, n'a reçu en partage un tel don d'inventer des compositions toujours nouvelles, toujours ingénieuses, les plus puissantes pour éveiller en nous des sentiments et des émotions équivalents de ceux qui stimulèrent les facultés créatrices de l'artiste lui-même. Rappelons-nous les paroles, si souvent citées, que prononça le cavalier Bernin, lorsque, chez M. de Chantelou, il s'agenouilla devant cette *Bacchanale* qui a été récemment retrouvée et qui rejoindra un jour l'admirable collection des Poussin du Louvre : *Che favoleggiatore! Che grande istoriatore!* Quel inventeur de fables! Quel grand conteur d'histoires! Depuis que l'auteur du *Triomphe de Flore* et de *Polyphème* est mort, je ne vois personne à qui cette exclamation enthousiaste s'applique aussi bien qu'à l'illustrateur de la *Vita nova* et des *Fioretti*, au décorateur du Vésinet, au peintre de *Notre-Dame de l'École, de l'Éternel Printemps* et de l'*Histoire de Psyché.*

Entre autres mérites capables d'accréditer M. Maurice Denis auprès de la jeunesse comme un maître, comme un de ceux qui conduisent l'art d'une étape à l'autre sur la grande route jalonnée de chefs-d'œuvre et d'erreurs, il en est deux qui marquent sa personne de ses traits les plus originaux, car ils s'opposent nettement aux préjugés que la génération précédente et même celle à laquelle il appartenait regardèrent longtemps comme des certitudes. Il fut un peintre intelligent à une époque où une telle épithète passait

pour une injure : on vit alors le pire abus de la sensibilité dans l'art lui-même et, plus encore dans le vocabulaire des ateliers et de la critique; sans doute les artistes étaient beaucoup moins inintelligents qu'ils n'affectaient de l'être, mais une telle affectation ne peut manquer de produire des effets réels, positifs. Il fut un artiste chrétien à une époque où l'on admettait que la peinture religieuse était à jamais défunte et que, d'ailleurs, depuis le triomphe de l'humanisme au XVIe siècle, elle n'avait guère fait que mourir lentement.

Aucune des qualités de son esprit n'est demeurée stérile. Aucune des espérances que ses débuts précoces faisaient concevoir aux amateurs attentifs n'a été démentie. Il nous a donné du surcroît en ajoutant, dans les œuvres de sa maturité, la force à la grâce. Un artiste de notre nation est sûr de l'avenir quand il a su mêler en lui les deux grandes sources de toute notre civilisation occidentale, l'humaine et la divine, la sagesse antique et la sagesse chrétienne. La récompense d'un si bel effort est celle qui fut accordée à M. Maurice Denis : atteindre cet objet suprême de l'art que Poussin appelait la délectation en mettant d'accord l'intelligence et la poésie.

PAUL JAMOT

MADAME DELILLE

Elle s'appelait Jeanne Vaudchamp. Elle était fille d'un musicien de salon de la petite ville de Saint-Dié, en Lorraine, enfant de la bourgeoisie minuscule, à laquelle ses parents industrieux avaient inculqué un peu de musique, qui avait reçu quelques notions de solfège et s'était parfaitement instruite, toute seule, des danses à la mode.

Petite boulotte, blond filasse, avec d'assez jolis yeux, une vilaine bouche et des manières viriles, c'était, à vingt ans, la coqueluche de tous les gens de Saint-Dié. Chantant aussi bien qu'une autre : *Auprès d'Antoinette, c'est mon cœur...*, fredonnant non sans grâce : *De vos charmes l'exquise douceur...*, dansant la gavotte et sautant le crin crin, ce beau luron de fille aspirait à d'autres horizons qu'à ceux de sa province. L'aventure la tentait, et, comme tous ceux que tente l'aventure, c'est vers Paris qu'elle tournait ses regards. A la première occasion elle y débarquait, tout embarrassée encore dans son déshabillé de toile à carreaux rouges avec son tablier de taffetas noir et ses grandes poches et son cabas gibecière de velours vert à la main, mais ne demandant qu'à se laisser déniaiser.

Au bout de six mois, elle avait tout à fait le pied parisien. Devenue la maîtresse d'un pauvre hère, musicien du café, boulevard du Temple, que l'on nommait le café Yon, ayant reçu de son ami quelques leçons de danse et de maintien, elle se sentait mûre pour le théâtre et débutait — sans aucun

succès, du reste, — sur la scène des Grands Danseurs. Malgré ses pirouettes, ses chansons, un « numéro de guitare », comme nous dirions aujourd'hui, qu'elle exécutait avec un certain brio, elle devait reconnaître bientôt que le théâtre n'était pas son fait et elle revenait tout simplement au café Yon où l'on appréciait ses façons garçonnières et sa manière de détailler le couplet. Elle y était engagée au mois d'avril 1784 à raison de trente sols par jour, et, en plus, « une bouteille de bière ou de cidre à son choix, selon l'usage [1] ». Et par son aplomb, ses roulades, ses contorsions de pitre et jusqu'à l'accent de sa province dont elle n'avait su se débarrasser, amusait le gros public qui passait par là et le retenait devant les petites tables de marbre.

Or, à l'une des soirées de ce printemps, un brave bourgeois qui errait mélancoliquement dans ces parages s'arrêtait comme charmé en entendant la voix de mademoiselle Vaudchamp. Chantait-elle :

Je suis une fille d'honneur,
Ainsi comme l'était ma mère;
J'ai pris naissance d'un malheur
Qui fait que j'ignore mon père...

ou bien :

Il m'a démis la luette :
Ah! Ah! Qui me la remettra?...

lançait-elle un gros rire comme une fusée ou mimait-elle une danse campagnarde? le brave bourgeois paraissait hypnotisé.

— En vérité, — s'écriait-il, — c'est Euterpe en personne!

Et, franchissant le seuil du café Yon, il se mêlait aux spectateurs, engageait la conversation avec la chanteuse, et, l'heure de la fermeture sonnée, l'emmenait avec lui. Le lendemain il reparaissait fidèlement boulevard du Temple, puis c'était au tour de mademoiselle Vaudchamp à faire visite à son galant protecteur lequel demeurait au Collège de France. Enfin, huit jours plus tard, il lui proposait de prendre le gouvernement de sa maison et de soi-même, elle acceptait avec empressement et s'installait avec son petit bagage et

1. Voir sur cette partie de la vie de madame Delille l'*Examen critique du poème de la Pitié*, par Dupuy des Islets, Paris, 1803.

son cabas gibecière en souveraine de son nouveau royaume. C'est alors qu'elle connut le nom de son adorateur, lequel était tout simplement l'abbé Jacques Delille.

C'était un petit homme musqué, frisé, sentant bon la bergamotte, plein de sourires et de grâces et de petits saluts, riant de n'importe quoi comme un enfant, attiré par tout ce qui passait à sa portée, sans volonté et sans défense, prêt à aller au gré de la brise la plus imperceptible, — moins qu'un enfant, rien du tout, *chose légère*, comme on l'appelait.

Sa figure était laide, mais combien intéressante! « Il a une grande bouche, mais elle dit de beaux vers. Ses yeux sont un peu gris, un peu enfoncés : il en fait ce qu'il veut!... Rien ne peut se comparer aux grâces de son esprit, à son feu, à sa gaieté, à ses saillies et à ses disparates [1]. »

Son âme a quinze ans; elle est caressante et sensible à l'excès : « Il rêve à la lune, à un brin d'herbe, ou, pour mieux dire, à ses rêveries. C'est le poète de Platon, un être sacré, léger et volage. »

C'est surtout un abbé de boudoir, aimable, galant, spirituel, papillonnant, un nouveau Bernis, causant à merveille, lisant mieux encore : un *dupeur d'oreilles*, dit un contemporain. Il décrit la campagne et les fontaines et les bois et les champs et les fleurs, non tels qu'ils sont, mais tels que les voient M. de Vaudreuil, M. de Choiseul-Gouffier, le prince de Ligne, la duchesse du Maine et le duc de Bragance qui sont autour de lui. On est si bien alors dans ces salons qu'on ne sent nul besoin de se promener dans la vraie campagne lorsque, par hasard, on rêve de la nature : on met le nez à la fenêtre sur le jardin, et voilà tout. M. l'abbé Delille mettait le nez à la fenêtre et cela suffisait pour qu'il eût l'air du plus endurci campagnard.

N'avait-il pas aussi la naïveté de l'homme des champs? Il y avait en lui une bonhomie qui rappelait celle de La Fontaine. Son âme était simple; le conviait-on à dîner, il acceptait avec joie, et puis, au moment de partir, un quidam survenait qui prétendait l'entraîner de son côté : M. Delille ne savait pas résister et se faisait remorquer à un bout de Paris pendant qu'on l'attendait à l'autre bout. Quand il arri-

1. Madame Le Coulteux du Moley.

vait, c'était un délice : on ne se lassait pas de l'entendre conter, et les heures passaient, légères :

— Ah! mon Dieu, l'abbé, quelle heure est-il? Vous n'oserez jamais rentrer chez vous si tardivement...

— Mais, madame, j'ai toujours dans ma poche mon bonnet de nuit lorsque je dîne en ville [1].

On se l'arrachait. Aussi quel succès pour ses vers! On l'appelait Virgile, Homère, Milton. A trente-quatre ans il était de l'Académie. Chaque volume de lui était tiré à cinquante mille exemplaires au moins et était traduit en deux ou trois langues. L'*Athénée*, le *Lycée* doublaient le prix de leurs places quand il devait lire. Le Collège de France lui avait ouvert ses portes. Des bénéfices ecclésiastiques lui avaient été donnés. Ce fut un véritable désespoir lorsque le comte de Choiseul-Gouffier l'emmena avec son ambassade à Constantinople. Mais quand on est Homère, comment refuser d'aller dans ces lieux sacrés?...

En Orient, M. Delille se montra le même petit abbé musqué, frisé et galant, échangeant avec les Turcomans toutes sortes de grâces et de petits saluts, se laissant doucement conduire par la main comme un enfant, rêvant dans les belles prairies de Scutari parsemées de kiosques multicolores, composant force beaux vers, les expédiant à ses belles amies de la capitale, forgeant aussi de multiples épigrammes, enchantant les uns et les autres, les diplomates et les marins, puis, finalement, rentrant à Paris sur les prières de tous et les supplications de toutes.

***

On pense que Jeanne Vaudchamp eut bientôt jugé le petit être falot que le hasard faisait tomber dans ses bras. Être la compagne de Virgile, d'Homère ou de Milton ne lui souriait guère, devenir la femme de M. Jacques Delille, le poète le mieux renté de France, correspondait fort à ses goûts. Et, tout de suite, elle prit sur la *chose légère* tout l'ascendant que lui donnait sa carrure et son aplomb. A

1. Madame Vigée-Lebrun.

partir du jour qu'elle pénétra sous le toit du petit abbé, celui-ci trouva son maître.

Elle le traita comme un enfant, et c'est ce qu'il fallait, et il ne lui en garda jamais rancune, mais toujours de la reconnaissance. Aussi bien sa vue baissait de jour en jour, il éprouvait déjà les plus grandes difficultés à se conduire seul dans Paris : il avait vraiment besoin d'un guide. Elle mit de l'ordre dans le ménage qui n'en avait guère, établit minutieusement les comptes qui en avaient fort besoin et se chargea de négocier elle-même avec les éditeurs, lesquels en furent très marris.

A part cette surveillance, elle laissait M. Delille aller et venir comme il l'entendait, l'accompagnait jusqu'à la porte de ses belles amies, ne se lassait pas de l'attendre sur les banquettes de l'antichambre à côté de la valetaille, le grondait quand il sortait trop tard et veillait elle-même à renouveler ses jabots de dentelle.

— Ma vie est douce, — disait le bon poète. — Je l'aime autant qu'elle m'aime.

Pouvait-il haïr quelqu'un? Il n'en eût même pas conçu l'idée.

Le coup de tonnerre de la Révolution le trouva vaincu d'avance. Adieu, bénéfices ecclésiastiques, Collège de France, dîners fins, soupers galants, lectures à l'Athénée, admiration unanime! Que faire dans ce cataclysme sans précédent quand on n'est qu'un pauvre petit abbé musqué, frisé, spirituel et galant?

— Dansez, — lui souffla sa compagne. — Chantez avec les autres à la mode du jour, et, si vous voulez, commençons par chanter ensemble.

Pour apaiser les révolutionnaires, en effet, et obtenir ce certificat de civisme permanent sans lequel l'existence était impossible, n'était-il pas adroit de demander l'autorisation de contracter mariage? N'était-ce pas là donner un gage fameux aux puissants du jour?... Voilà M. Delille promu au rang de citoyen Delille qui s'en va, de son pas d'aveugle, en multipliant les révérences et les petits saluts, chercher aide et protection au camp révolutionnaire. On l'y accueille avec des rebuffades ou un gros rire. D'aucuns parlent même

de l'arrêter. Son mariage n'apaise ni les uns ni les autres et il serait vraiment en très grand danger s'il ne trouvait sur sa route une âme qui le comprenne dans celle de Chaumette.

Mystère des destinées! Comment Chaumette s'improvise-t-il défenseur de M. l'abbé Delille, comment réussit-il à l'arracher aux griffes révolutionnaires? C'est ce qu'on ne saura sans doute jamais. Pourtant c'est bien grâce à lui que le poète des *Saisons* dut la vie et la liberté. Lorsque Robespierre fit décréter par la Convention l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme et qu'on décida d'improviser la fête de l'Etre suprême, Chaumette songea tout naturellement à Delille pour composer un beau poème. Il lui donna vingt-quatre heures et l'ordre d'avoir du génie. Un jour plus tard, encore tout tremblant, le poète lui apporta son petit morceau. Hélas! Il n'eut pas l'heur de plaire à Robespierre et Marie-Joseph Chénier supplanta l'auteur des *Saisons* en cette circonstance.

Thermidor vengea le citoyen Delille, tout en lui confirmant que les révolutions sont décidément détestables pour les hommes supérieurs et que ceux-ci font bien de s'en écarter à tout prix. Aussi, à partir de ce moment, l'idée de l'émigration commença-t-elle de le hanter. Madame Delille en avait toujours été partisan :

— Votre place n'est pas ici, monsieur, — disait-elle. — Elle est au milieu de vos admirateurs, de vos amis, de votre public. Il est parti. Eh bien, suivez-le!

Quelle tristesse! S'en aller par les grandes routes, quand on n'est qu'un pauvre poète aveugle ayant pour seuls biens son génie et sa compagne! Un autre en serait mort de chagrin. Mais la douleur n'avait pas de prise sur ce petit homme léger, trop élevé dans le plaisir facile pour imaginer même un semblant de détresse. Il partait?... Eh oui, c'était Œdipe conduit par Antigone, et toutes les belles images que cette comparaison littéraire suscitait affluèrent dans le cerveau du grand homme, et avec toutes il composait déjà de nouveaux vers, de nouveaux poèmes, de nouvelles chansons.

On dirigea, d'abord, ses pas sur Saint-Dié. C'était, si l'on s'en souvient, la patrie de madame Delille et celle-ci se délectait à l'avance à l'idée de montrer aux bons Lorrains, ses compatriotes, le grand homme qu'elle avait enchaîné à

son char. Toutefois, pour la commodité des choses et dans l'appréhension des rencontres futures, il fut décidé que, à partir du moment où l'on mettrait le pied hors de France, madame Delille redeviendrait mademoiselle Vaudchamp, nièce de l'illustre poète, et que celui-ci reprendrait son titre d'abbé.

Lorsque les plaisirs de la Lorraine furent épuisés, les fugitifs tournèrent leurs regards vers l'Allemagne. Toujours pratique, Antigone pensait que le renom immense d'Œdipe lui vaudrait certainement quelque reconnaissance monnayée de la part des princes allemands et qu'en tout cas chaque principauté serait trop heureuse de lui offrir le gîte et le couvert. Et l'on partit pour Brunswick en faisant un crochet par Bâle où M. Delille, sur les conseils de son épouse, voulait voir le grand éditeur J. Decker pour lui offrir ses œuvres complètes. Pris de court, l'éditeur demanda à réfléchir, mais, dans sa maison, Œdipe fit une relation des plus précieuses en la personne de Mallet du Pan.

Mallet du Pan auprès des émigrés, c'était Chaumette au milieu des révolutionnaires, un appui magnifique, un cœur sûr auquel se confier. Mallet a des accointances dans toute l'Europe, connaît comme pas un les souverains et les cours et promet d'accréditer le poète virgilien où qu'il veuille aller.

A Brunswick, d'abord : le prince est noble et généreux et attend l'homme des *Saisons* pour lui offrir une royale hospitalité. Que de familles françaises déjà réfugiées sur cette terre hospitalière ! Il y a là les Damas, les Bawr, les Lambertys, les La Ferronnays, tout un coin de Paris qui accueille avec enthousiasme l'abbé Delille. Encore qu'on soit au dernier degré de l'infortune, on continue de se recevoir comme jadis de 2 à 6. A 9 heures, on prend le thé ou bien l'on se rend aux soirées du duc. Mais comment y figurer dignement sans faire de dépenses? La bonne duchesse de Brunswick le comprend et distribue en secret quelques colifichets dont la « nièce » de l'abbé Delille profite à son tour.

A peine le poète est-il paru, un murmure d'admiration s'est élevé sur son passage, on se l'arrache comme aux beaux jours de jadis. Mademoiselle Vaudchamp exulte :

— Je vous l'avais dit, — proclame-t-elle chaque jour à

son « oncle ». — Votre place est ici et non au milieu de ces infâmes révolutionnaires.

Le fait est que « M. l'abbé » a retrouvé toutes ses habitudes d'antan : il a commencé un nouveau poème, la *Pitié*, dont il débite des strophes et des pages entières à une assemblée dans l'admiration; il refait des lectures, ou, plutôt, des récitations, car Œdipe est maintenant presque aveugle et c'est au bras d'Antigone qu'il paraît dans toutes les réunions. Quel triomphe pour mademoiselle Vaudchamp, et quel autoritarisme n'exerce-t-elle pas sur son compagnon!

— Assez de Brunswick, — a-t-elle décrété. — Partons pour Hambourg où nous convie M. Mallet du Pan.

Le voyage est dur, la patience et la santé de M. Delille sont mises à une rude épreuve, enfin l'on arrive dans la ville libre où l'on tombe dans une énorme colonie française. La moitié de Versailles est là, mais, hélas! dans quel état! Souliers éculés, chapeaux désolants, vêtements verdis ou jaunis, ce sont des épaves sans nom. Tout le monde travaille, du moins s'efforce de gagner sa vie : la marquise de Virieu est couturière, mademoiselle de Montmorency porteuse d'eau, madame de Jumilhac lingère, madame de Biencourt marchande de tabac. La misère paraît plus manifeste, plus sordide dans cette ville opulente et commerçante que dans la calme principauté de Brunswick. M. Delille passe aussi plus inaperçu et son instinct lui commande de s'en éloigner. Précisément Mallet, le sauveur Mallet est à Londres et annonce à mademoiselle Vaudchamp que si les fugitifs veulent passer l'eau il les accueillera avec joie dans la capitale anglaise. Déjà il a retenu pour eux un appartement au-dessus d'un libraire. M. Delille n'hésite plus et il repart au bras de son Antigone.

C'est, en effet, dans New Bond Street, au-dessus de M. Lhomme, libraire français, que Mallet du Pan a découvert un logement modeste mais gai pour l'illustre poète. C'est là qu'Œdipe va s'installer pour plusieurs mois, retrouvant, cette fois, toute sa célébrité, tout son génie, tous les honneurs dont on a l'habitude de l'accabler.

Londres, c'est une étape glorieuse dans la fuite du proscrit, c'est une sorte de piédestal au sommet duquel il se hisse avec sa compagne et d'où il peut narguer Paris.

La société française, on le sait, est de choix : elle compte ce qu'il y a de mieux dans l'émigration et l'auteur des *Saisons* n'a pas de peine à se faire accueillir. Bientôt le comte d'Artois ne peut se séparer de lui et l'évêque d'Arras devient son inséparable. Madame de Flahault, Narbonne, Lally-Tollendal, le groupe des « constitutionnels » veut entendre l'illustre poète, mais celui-ci se dérobe un peu. Ses préférences vont à la monarchie légitime, il prépare d'avance — sur les conseils de sa femme — son retour de Gand.

Maintenant c'est de l'adoration qu'il a conçue pour Antigone. Il la loue, il l'exalte, il la chante en vers :

Mais qui sait acquitter cette dette sublime?
Ah! c'est toi, de mes maux compagne magnanime!
O toi! l'inspiration et l'objet de mes chants,
Qui joins à mes accords des accords si touchants!
Hélas! lorsque mes yeux, appesantis par l'âge,
S'ouvrent à peine au jour, plus d'un charmant ouvrage
Était perdu pour moi, mais à ma cécité
Ta secourable voix en transmet la beauté...

Elle a pris alors sur le poète un empire absolu. Non seulement le gouvernement de la maison est entre ses mains, mais elle ordonne à l'inspiration même de l'auteur des *Saisons*, elle la canalise, elle l'entretient, elle la tyrannise. Ce sont de véritables devoirs qu'elle inflige à son mari : aujourd'hui cent vers, demain deux cents vers, après-demain un chapitre entier. Il voudrait sortir pour goûter la fraîcheur de Hyde Park, elle l'enferme à double tour. Il voudrait voir ses amis, elle le met en pénitence jusqu'à ce qu'il ait achevé sa tâche.

Lui bougonne à peine, pleure un instant comme un petit enfant, puis s'incline et rêve à autre chose : son esprit futile ne sait pas s'arrêter à un chagrin, si menu soit-il; déjà l'ombre d'une pensée joyeuse l'éclaire, voici qu'il chantonne et qu'il rime à nouveau...

Après avoir exploité comme il convient l'aristocratie anglaise, madame Delille a l'idée d'une « tournée » dans les châteaux. On part dans une mauvaise voiture et l'on va de castel en castel.

— Vous voyez, — dit M. Delille, — deux troubadours qui,

chassés de Sion, viennent chez vous retrouver la Terre Sainte. Aveugle comme Œdipe et banni comme ce malheureux prince, je rencontre dans mes douleurs les mêmes consolations : je suis conduit par Antigone.

On l'accueille avec enthousiasme : sa réputation est si grande qu'elle est parvenue jusque dans ces terres lointaines. On offre aux émigrés le vivre et le couvert, on les traite comme des hôtes de marque. Au dessert, seulement, la plus jeune personne de la société s'avance vers l'aveugle et lui demande s'il ne veut pas dire son dernier poème. C'est le moment impatiemment attendu par Œdipe, c'est celui où il triomphe sur tous les cœurs et enchaîne toutes les volontés. Il ouvre la bouche, et c'est l'enchantement.

La tournée des châteaux fut donc triomphale et madame Delille put encore une fois se glorifier d'en avoir eu l'idée. Le retour à Londres ne fut pas moins heureux : on avait déjà pris l'habitude du poète des *Saisons* dans la bonne société et son absence répandait une ombre de tristesse. Le peintre Danloux profita du moment pour faire le portrait de l'Œdipe français. Il saisit le poète dans le moment même que celui-ci paraissait recevoir l'inspiration, et, à ses côtés, il voulut aussi représenter sa nymphe, la plume à la main, écrivant sous la dictée d'Apollon. Exposée dans une galerie de Tottenham, cette toile eut un succès immense dans la société anglaise et dans celle des émigrés : ce fut, en quelque sorte, l'apothéose des deux fugitifs, le couronnement de leur randonnée, leur dernière étape avant le retour, car, quelques semaines plus tard, ils abandonnaient définitivement le chemin de l'exil et rentraient à Paris.

***

Tout incitait M. Delille et sa compagne à revenir. Les affaires politiques qui, en France, prenaient une tournure nouvelle, des besoins d'argent que ne satisfaisaient plus les ressources précaires de l'étranger, la joie de revoir la patrie, la nécessité de reprendre son rang dans une société qui se réorganisait, enfinl 'appel unanime, touchant, presque indescriptible de tant d'admirateurs et d'admiratrices qui voulaient

retrouver leur Homère, leur Virgile, leur Delille! Grâce à Suard et à Morellet, l'Institut reprenait vie, le Collège de France avait rouvert ses portes : n'était-ce pas le moment de reparaître et de s'imposer? Encore une fois ce fut madame Delille qui flaira le vent et décida des volontés chancelantes de son époux.

A Paris, délire en voyant apparaître les deux émigrés. Œdipe rapporte dans ses bagages l'*Homme des Champs*, et, aussitôt, les éditeurs de s'empresser pour faire connaître cette merveille au public. Mais, cette fois, ils ont affaire à forte partie avec Antigone. L'ascendant qu'elle a pris sur son époux est plus considérable encore, si possible : maintenant elle lui impose sa tâche, non seulement par jour, mais par heure, et elle exige qu'il la lui apporte avant de donner congé à l'auteur. Elle a fait venir de Saint-Dié sa jeune sœur, Dilette, et l'embauche comme fille de service. Ainsi le poète nourrira toute la famille de ses œuvres.

Dès cet instant elle traite de l'*Homme des Champs* pour trente mille francs, somme énorme pour l'époque, et fait retrouver à son mari la situation qu'il avait au Lycée. Il y reparaît en triomphateur, mais c'est surtout à une séance solennelle de l'Académie française que l'on peut juger du degré de sa popularité.

J'assistais à cette séance mémorable, raconte Brifaut [1]. Dès qu'on aperçut ce petit homme vieux, laid, mal vêtu, sans décoration que son génie, sans titre que sa gloire, une triple salve d'applaudissements retentit. Il s'assied au milieu des bravos. Pendant la séance qu'il préside, on ne songe qu'à lui, on ne voit que lui. C'est de son côté que sont tournés tous les yeux. Il ne parle pas, et c'est lui seul qu'on entend. Alors il se lève.

— Des vers! Des vers! s'écrie-t-on.

Il faut qu'il paie son tribut poétique. Il cède. Il dit le *Poète mourant*. C'est son apothéose. On l'acclame.

La traduction en vers du *Paradis perdu*, de Milton, n'a pas moins de succès l'année suivante, et puis c'est l'*Imagination*, poème en huit chants, et puis les *Trois Règnes*, également en huit chants, où se trouvent des vers sur le colibri, le cygne, le chien, le cheval et l'âne et des morceaux fameux

1. Ch. Brifaut, *Souvenirs*, t. I, p. 217.

sur l'hommage à Linné, sur la découverte de Christophe Colomb et sur un tableau de la peste. Où s'arrêtera un tel poète? En vérité on n'en sait rien : il paraît se jouer de toutes les difficultés, trouve le moyen de parler en périphrases élégantes des choses les plus vulgaires et plonge chaque fois dans l'étonnement les admirateurs qui croient le mieux le connaître. L'exil, certes, ne l'a pas changé : c'est bien toujours le même petit abbé musqué, fringant et spirituel qui trouve le moyen de parler aux esprits des sciences les plus rébarbatives et fait pâmer en soupirant des vers sur le fer, le cuivre ou l'arsenic!

Tout ce qui compte à Paris se rend en pèlerinage entendre au Lycée « M. l'abbé », car, bien entendu, M. Delille a repris sa figure d'antan et présenté à tous mademoiselle Vaudchamp comme sa nièce. Les étrangers de passage dans la capitale et qui veulent s'initier aux belles façons littéraires n'auraient garde d'oublier le poète des *Trois Règnes*, et c'est ainsi que le bon Brifaut conduit chez le grand homme trois Anglaises fort curieuses de célébrités parisiennes.

Nous trouvâmes l'abbé, — conte-t-il, — dans un petit fauteuil de couleur sombre, devant un maigre feu, entre sa nièce devenue sa femme et la sœur de celle-ci, autre nièce à laquelle il oubliait de donner ce titre, apparemment par distraction. Il avait devant lui une table couverte de plusieurs tasses et d'une cafetière d'argent. Quelques livres, à moitié couverts, étaient dispersés sur des chaises. Notre apparition mit tout en mouvement dans la chambre. Les femmes se lèvent. Le mari veut en faire autant. Nous l'arrêtons, nous le forçons à ne pas déranger son établissement au fond du vieux fauteuil où il se délectait à boire du café. En ma qualité d'orateur de la troupe, je pris la parole :

— Monsieur, vous voyez une députation de France et d'Angleterre qui vient saluer Virgile et adorer Milton.

Le vieillard proteste, fait signe aux visiteurs de s'asseoir et commence à parler. Aussitôt les anecdotes abondent, se pressent dans sa bouche, les souvenirs s'égrènent et défilent dans la mémoire de ce survivant de l'Ancien Régime. Tout le monde est sous le charme. Encore! Encore! Il continue, il a oublié le temps, le lieu et l'heure. A la prière d'une des personnes présentes il va dire des vers lorsque mademoiselle Vaudchamp qui s'était retirée discrètement rentre dans la pièce à pas de loup, et, se glissant derrière le grand homme, lui murmure quelques mots à l'oreille. En une phrase brève mais catégorique, elle vient de lui rappeler son pensum. Aussitôt il se

trouble, il balbutie, il s'excuse auprès des personnes présentes, il insinue que le devoir l'attend devant sa table de travail et qu'il a besoin de solitude. On comprend et l'on se retire.

La même scène, presque muette mais impérative, se renouvelle chaque jour et c'est maintenant la fable de la ville entière que l'abbé est sous la coupe de sa nièce. Un jour, le comte Daru et M. Parseval-Grandmaison vont rendre visite à leur confrère, au Collège de France. Personne ne répondant à leurs coups de sonnette, ils appellent. M. Delille reconnaît leur voix et leur crie :

— Je ne puis ouvrir, ma femme a emporté la clef. Attendez un moment, elle va rentrer.

En effet, voici Jeanne Vaudchamp elle-même, toujours jubiconde et dodue, qui revient du marché, son panier au bras. Elle introduit les visiteurs que le maître du logis accueille avec son bon sourire. On s'installe et l'on cause. La conversation ne tarde pas à tomber sur la poésie et M. Delille parle de Racine comme il sait parler des poètes. Dans son enthousiasme il se met à réciter des tirades de *Phèdre* devant ses auditeurs charmés d'ouïr de si beaux vers déclamés avec un si bel accent. Soudain, madame Delille qu'on entendait fourrager dans la cuisine fait une brusque irruption, et, s'adressant à son mari d'une voix presque haute :

— Prenez garde, monsieur, — lui dit-elle rageusement, — vous êtes en train de donner pour rien vos vers à des gens qui vont vous les chiper!

Le poète rougit, prêt à s'excuser comme un enfant, une petite larme glisse de ses paupières, il est sur le point d'éclater d'indignation, et puis son esprit d'insouciance a bientôt repris le dessus :

— Rien à craindre, ma chère, — répond-il d'une voix enjouée, — ce n'est que du Racine!

Tant de scènes et si fréquentes eussent pu blesser un autre que lui : elles ne l'atteignirent jamais et jusqu'au bout il se montra du même caractère enjoué et charmant, causeur délicieux, compagnon spirituel, artiste extraordinaire de la conversation. Hélas! c'étaient les partenaires qui commençaient à lui faire défaut : à part ses vieux amis, il ne retrouvait plus dans la société du Consulat et dans celle de l'Empire des

gens capables de lui tenir tête au jeu de raquette des anecdotes, des épigrammes et des reparties. Dans sa douleur de voir disparaître tant de si belles et de si bonnes choses, il accusait Bonaparte d'être l'auteur de toute cette révolution, il ne lui pardonnait pas d'avoir créé un monde nouveau, il ne voulut jamais répondre aux avances du maître.

Madame Delille encourageait son mari dans son attachement au passé, dans sa résistance à l'Empire :

— Cet homme-là, — avait-elle dit de Napoléon, — n'aura jamais un hémistiche de *nous*!

Il n'en eut pas, en effet, et M. Delille s'éteignit en 1813 avec la consolation d'avoir toujours été fidèle aux princes exilés. Son corps resta exposé plusieurs jours au Collège de France sur un lit de parade, la tête couronnée de lauriers et le visage légèrement peint. Un admirateur parvint à se glisser, la nuit, auprès du corps et lui enleva un morceau d'épiderme. Des jeunes gens se disputèrent l'honneur de le porter à bras au Père-Lachaise. Tout ce qui comptait à Paris assistait à ses funérailles.

Jeanne Vaudchamp se montra, en toute cette affaire, la femme de tête qu'elle avait été du vivant de son mari. Elle assista à toutes les cérémonies, reçut les condoléances et sut fort bien répondre aux héritiers accourus d'Auvergne pour se partager la succession du poète. Elle produisit une donation entre vifs en bonne et due forme, recueillit des sommes assez coquettes ici et là et assura ainsi ses vieux jours. Elle survécut dix ans au Virgile français et réalisa, après sa mort, son vœu le plus cher qui était de reposer auprès du « plus grand poète de l'Europe ».

JULES BERTAUT

LE BOUQUET PHILOSOPHE

L'ESPRIT DE L'ÉTIQUETTE ET DU DÉCOR JAPONAIS

Une esclave aux longs yeux chargés de molles chaînes
Change l'eau de mes fleurs, plonge aux glaces prochaines.
... Qui dans ma rêverie errant avec décence
Passe entre mes regards sans briser leur absence
Comme passe le verre au travers du soleil
Et de la raison pure épargne l'appareil.

PAUL VALÉRY

J'avais étalé la natte sur le tapis et secoué les bottes de chrysanthèmes hors de leurs liens. Après le salut d'usage, agenouillée devant une table, je commençais à composer mon bouquet et, dans le salon si purement occidental de cette amie française, voici que je sentais me revenir l'âme que j'avais là-bas, lorsqu'à Tokio, chaque semaine, j'en composais ainsi, pieusement.

La même attention, la même douceur patiente revenaient dans mes doigts. J'oubliais de répondre, j'étais gênée par les questions qui m'étaient distraction, au sujet de cette forme grêle tracée d'une seule tige, si lente à s'épanouir mais pur dessin vivant.

Chaque geste hâté aurait brisé les branches et des paroles troublaient le poème silencieux des fleurs, des lignes et la philosophie qu'elles exhalaient.

Comment expliquer à des amis occidentaux un bouquet japonais, leur faire concevoir sans ridicule qu'une heure durant on puisse le composer et que cela devient jouissance si pure et bienfaisante que les mots, même amis, sont oubliés?

Là-bas, de jeunes garçons dans les fermes de Hayama, sur la falaise dominant la mer qui chante le jour au-dessous du front blanc et sans ride du Fouji et qui chante encore la nuit sous le pont de la Voie Lactée, là-bas, sur tout le littoral de sable fin, de jeunes garçons cultivent un petit champ de fleurs entre des champs de riz et des barques de pêche, et, les cueillant, ils savent les dresser dans le bronze et le bambou selon le classique canon.

Là-bas, dans les faubourgs, sur les places où la foire, le soir, bat son plein, alors qu'un tambour lance son tamtam comme un grognement sourd, et que des bateleurs dansent, grotesques, sur une estrade vacillante, immobile, entre les tentures rouges ou violettes qui l'encadrent, une exposition de bouquets attire silencieusement ceux qui se promènent devant le temple et les deux rangées de boutiques.

Je me souviens d'un temple où nous avions froid, et de la psalmodie du professeur de bouquets réunissant ses élèves après un concours. Il déroulait lentement un papier de riz tout couvert de formules écrites de sa main. Il nous les lisait en style classique, les commentait en langue vulgaire, alors que, très respectueusement agenouillées, nous nous inclinions maintes fois et que la pluie assombrissait ces fins de journées. Car ces concours avaient lieu au moment de la triste et molle saison des pluies après laquelle verdoient tous les champs de riz.

En partant, les élèves du premier degré emportaient une planchette ornée de glands verts où était écrit au pinceau leur premier nom tiré du règne végétal. Celles du second degré avaient un nom plus complexe et des glands rouges, et celles du troisième, favorisées, voyaient une syllabe du nom du maître s'ajouter à leur signature, et les glands de leur tablette étaient de teinte royale, c'est-à-dire violette. Et les élèves mortes avaient un nom posthume avec un gland blanc pour le bouquet blanc qui les représentait le jour où toute l'École se réunissait pour l'office bouddhique de son fondateur, pour un banquet et une exposition dans la salle aux cent nattes du temple shogounal de Shiba, toute parfumée de la fraîcheur de l'eau, des émanations des feuillages, des résines, des corolles et d'encens japonais.

Et toutes ces élèves, formées par des esthètes qui, depuis trente ans parfois, pratiquent ce même art, toutes ces élèves, copistes fidèles, dans les boutiques, la masure, la maison et les palais, partout aux Iles japonaises, en toutes saisons, font fleurir un bouquet à la place d'honneur du foyer, hommage à la nature, à la flore nationale, à la maison, aux traditions et aux visiteurs. Chaque année les professeurs de fleurs font don à leurs élèves du poème qu'ils envoient au Palais pour le tournoi annuel de poésie, car comment ne point être poète quand on est professeur de bouquets?

Nous avons au Japon plusieurs sortes de bouquets. Il y a ceux des temples, liturgiques, ceux des enterrements, pyramides régulièrement dressées semblables aux grands bouquets funéraires des pharaons. Il y a ceux qu'on pique de chaque côté des tombes, mêlés de fleurs et de bambous qui sont maigres et tristes. Il y a ceux qu'on érige devant chaque porte au jour de l'an : ceux-là sont faits de pin, de bambou et de prunier; devant eux on joue à la raquette et l'on titube en l'honneur du saké. Il y a ceux qu'on offre — branches en boutons simplement liées de paille — au début d'une saison et puis, enfin, il y a ceux que l'on compose soi-même dans la maison. Et ceux-là relèvent de bien des écoles, depuis le Enshiou d'origine chinoise, perpétué par les bonzes et les esthètes de la cérémonie du thé, jusqu'au Nagé'iré simple et oblique, jusqu'au Moribana d'origine moderne qui utilise les fleurs européennes cultivées dans des serres et sert à orner les intérieurs européanisés.

Je ne parlerai point ici des Bonseki et des Bonsai, jardinets dessinés dans des vasques de porcelaine, paysages de sable sur plateaux de laque noire, ni des fruits groupés, mais seulement des fleurs qui, conformément à l'étiquette, sont disposées chez nous à l'intérieur des maisons.

Pour le Enshiou classique, qui requiert trois ou quatre années d'études, on coupe des branches, des branches en boutons, pour que le plaisir de l'épanouissement soit complet. On ne les cueille qu'en leur saison, sans chercher des primeurs : saule bourgeonnant chargé de cocons d'argent, baies d'automne aimées des vieillards, pommier, prunier

attirant l'amour du rossignol, cerisier, dont on fend les branchettes pour en conserver les courbes; pins résineux qui dessinent les vents orageux de mars, ou le Fouji dans les nuages et qui gardent leurs lignes au moyen de coins sciés introduits dans des fentes habilement ménagées. En été viennent les pivoines et les iris : il faut laver chacune de leurs feuilles avant de les grouper à nouveau autour de la fleur inclinée dont la tige massée garde encore la chaleur de la main patiente et ferme.

Il y a un certain doigté à acquérir pour forcer les branches à se courber, certaines recettes pour faire monter l'eau dans les fleurs, empêcher le camélia blanc de jaunir ou la feuille de la pivoine et du chrysanthème de se faner avant la fleur. L'artiste habile verra son bouquet, torturé, a-t-on envie de dire, fleurir et durer de longs jours si sa patiente main a su courber les tiges sans les blesser.

Le symbolisme du bouquet est celui du ciel qui monte, de la terre qui fuit, de l'homme qui passe désigné dans le Enshiou par trois lignes, une grande, une moyenne, une petite qui s'équilibrent. C'est là du moins l'idée de Soami, le peintre du xve siècle, mais vraiment on oublie ces symboles pour se préoccuper uniquement de la ligne et des formes du bouquet.

Tout l'effort de composition consiste à garder intact ce canon des proportions florales, cette pureté du bouquet dont les trois lignes s'élèvent, se courbent, divergent en trois directions, mais qui doit, même composé de onze branches, paraître jaillir d'un seul pied. On doit aussi conserver le caractère de la plante employée, ne point faire une composition contraire à l'aspect ou à la poésie végétale. D'ailleurs, dans le Enshiou, on ne mélange pas les espèces, rarement les teintes et l'on se permet exceptionnellement l'addition d'une note vive en employant pour la troisième ligne, par exemple, un chrysanthème pour un bouquet de pin, un narcisse pour le saule, un liseron pour le bambou, toutes combinaisons soumises aux règles d'esthétique. Et ces règles ne permettent pas de placer les bouquets au hasard sur la même estrade d'honneur — le tokonoma — il faut chercher les kakemonos qui leur conviennent : là encore interviennent de nombreuses règles.

On combinera, par exemple, sur ce tokonoma qui forme le fond de la pièce japonaise, un décor de kakemono, représentant des lions, avec un bouquet de pivoine (la fleur royale de Chine); les cerfs conviendront à l'érable rougi par l'automne, l'image d'un tigre devra être aperçue entre les feuilles d'un bouquet de bambou. J'ai vu aussi un exquis décor composé de la manière suivante : un kakemono sur lequel se trouvaient tracées à l'encre de Chine des feuilles de bananier; au pied de ce kakemono se trouvait placé un coffret de jade ciselé et, un peu en retrait, sur une plaque d'ébène se détachaient des fruits qui semblaient être tombés mûrs des lianes automnales. La pièce japonaise étant entourée de cloisons tendues d'un laiteux papier de riz et le plancher recouvert d'épaisses nattes de paille de riz blonde, on imagine aisément l'effet exquis, sobre et tout aristocratique, d'un pareil intérieur où dans un brasero de laque brûle le charbon de bois du cerisier auprès d'un énorme coussin de soie.

Ce sont là d'apaisants décors qui prédisposent à la méditation : tandis qu'un intérieur occidental prépare à l'action, suscite le travail utilitaire de l'esprit.

Fixer définitivement un sentiment passager, comme fait le peintre impressionniste sur sa toile, rendre fini, parfait comme une minute d'éternité cet instant fugitif, ainsi que le poète le saisit entre 31 syllabes, immobiliser en une contemplation intense et un sentiment de communion profonde le mouvement, le temps, la vie qui passe autour de nous, voilà l'aspiration de l'art du décor japonais, que ce soit celui de l'ameublement ou celui du bouquet. C'est pourquoi, après l'avoir choisi, ce motif de décor, on l'isole et le spiritualise. Ainsi c'est avec un sentiment de respect pour la fleur qu'on la dépouille des pousses inutiles qui dépareraient l'unité des lignes. Si le Moribana admet l'enchevêtrement printanier et naturel des plantes, le Enshiou classique n'offre que des lignes qui ne se brisent jamais et qui, s'élançant de tiges d'abord parallèles, se redressent vers le ciel et dégagent l'idée d'aspirations multiples.

L'âme de la plante, qui au printemps se trouve dans les corolles, en été dans les feuilles, en automne dans le fruit, en hiver dans la branche, symbolise tantôt la joie, tantôt la pureté,

l'abondance, ou les félicitations. Si je l'arrange dans un bateau de bambou suspendu et la dresse en forme de voile, suivant la direction des courbes, c'est un bateau qui lève l'ancre pour un ami qui part, un bateau qui vogue pour son retour, un bateau au port quand il est avec moi. Et j'aurai soin de n'offrir aux regards que des fleurs disant l'âme de la saison, sans embrouiller l'harmonie subtile qui lie, dans la plante, le bouton, la fleur et la feuille. Une branche desséchée et couverte de lichens aura toute sa valeur l'hiver, et l'été je donnerai toute préférence au Moribana laissant flotter, dans le lac frais d'une vasque, des nénuphars ou des herbes.

Une autre idée de cette esthétique est que dans la nature ce sont les principes masculin et féminin qui créent les harmonies par leur correspondance. D'une manière tout abstraite on considère ces principes dans le bouquet, appelant les trois lignes classiques le père, la mère, l'enfant, et l'on attribue un genre à certaines dispositions plus ou moins robustes des branches, les plus importantes étant masculines et la feuille qui se fane devenant, de ce fait, féminine.

Puisque des artistes comme Korin se sont préoccupés de l'art des bouquets que nos grands shogouns du xve et du xvie siècle contemplaient dans leurs pavillons de retraite d'Argent et d'Or, puisque cet art est un vestige de l'époque où l'on dessinait les jardins symboliques de Kyoto, où l'on se réunissait en artistes autour d'une tasse de thé pulvérisé et écumant, il ne faut pas s'étonner de la prééminence accordée de nos jours encore à ce talent des beaux loisirs. Nos grands officiers, nos hommes d'état modernes ne dédaignent point de le pratiquer et l'éducation de leurs filles est faite en partie avec l'esprit de ce bouquet artiste et philosophe.

Cet art est une éducation subtile du goût, du caractère, de la mentalité. Point initié, on trouve ces petits enjolivements de l'intérieur japonais gracieux tout au plus, et futiles; mais pour qui vécut dans leur ambiance et les pratiqua, ils recèlent une force suave et profonde, ils font partie de ce cycle de l'homme uni à la nature dont vit le Japonais et qui comporte la contemplation des fleurs au temple des fêtes du printemps, la recherche des coquillages sur les plages

durant les chauds étés, la cueillette des cèpes dans les bois embrumés par l'automne.

Un halo de poésie entoure chaque corolle. Chaque espèce de chrysanthème porte un nom évocateur : Globe terrestre, Danse du diable, Vagues dans le soleil matinal, Bienfait Impérial. L'œillet Nadeshiko, c'est l'enfant caressée, symbole de la jeune femme. L'automne est personnifié par la réunion de sept plantes dont le liseron, la valériane violette, l'œillet de poète rose et le roseau.

« Tantôt, remarque Conder dans son *Floral Art of Japan*, on s'inspire de la simplicité, l'iris et le roseau — de l'affection, une glycine étreignant un pin — de la sérénité, un chrysanthème blanc — de la chasteté, un vase de bronze rayé de pluie où plonge de l'érable. La feuille de lotus dévorée, c'est le passé, la feuille ronde comme le miroir, le présent et celle qui se déroule, le futur. »

Mais la Japonaise moderne n'a plus le loisir d'observer tous ces raffinements. Elle se contente d'exercer son œil et sa main et de parer sa maison. Parfois, paresseuse, elle laisse venir le professeur et le regarde faire tout simplement.

Cependant l'influence éducatrice du bouquet japonais est immense. C'est d'abord le coup d'œil qui s'affine et devient subtil à force de mesurer les proportions, la pureté des lignes et la composition. Il est exercé comme par la pratique de l'art du dessin. C'est la sobriété du goût qui retranche tout ornement superflu, choisit le matériel le plus approprié à faire un bel ensemble qui donne du plaisir et dégage une influence.

C'est un instinct spirituel profond qui crée un lien intime et très doux entre la nature qui donne la plante et l'homme qui la contemple, et cela devient une source de joie sereine et purifiante.

On éprouve un plaisir très vif et qui se satisfait à voir la forme pure, incarnation des lignes de la beauté, s'assouplir dans le vase et sous les doigts prêts à trembler. Certes il faut une grande patience, beaucoup de persévérance pour apprendre cet art et les bonzes qui nous le transmirent, et les éducateurs qui décidèrent que c'était un élément obligatoire de l'éducation féminine, savaient fort bien qu'ils donnaient au tempérament japonais un frein plein d'art, de fermeté et de souplesse.

Une femme qui peut rester des heures silencieuse, à émonder savamment des branches fraîches encore de rosée, de pluie et de sucs, qui prend plaisir à les tailler, à courber les fibres rebelles sans les briser, oh! certes, cette femme-là devient douce et patiente! Peu à peu le bouquet lui est entré dans l'âme avec ses lignes et son aspiration vers la sérénité; il lui a fait connaître une satisfaction d'art pur capable de donner le dégoût de jouissances plus matérielles et plus grossières. C'est une éducation spiritualisée, affinée, qui retient les passions et toute la spontanéité impulsive dont la nature cependant a doué le tempérament japonais.

Ce bouquet qu'il faudra renouveler chaque semaine, on ne l'approche que très respectueusement, avec des gestes mesurés, polis et nobles en harmonie avec l'esprit de cette décoration. D'où la recherche d'une éducation physique raffinée pour la femme. Ce bouquet, il ne se pourra placer que dans une pièce nette, propre, où rien ne troublera la chaste floraison : la ménagère doit donc précéder l'artiste. Alors — et là triomphent les bonzes esthètes — la vie que l'on mènera dans cette pièce ainsi ornée doit nécessairement en prendre l'esprit. Point d'entrée et de sortie tumultueuses, de visiteurs brusques. On s'agenouille d'abord devant le bouquet, on le salue, et on l'apprécie. On boit du thé en faisant de délicates observations sur la fleur et la saison. C'est, avouons-le, le « tournez sept fois votre langue dans votre bouche » des sages de l'Occident!

Songez que toute la décoration japonaise, depuis la tasse de thé jusqu'au coussin, la manière dont on fait glisser les portes et dont on aborde le sujet de l'entretien, s'inspire des mêmes règles que celles de l'art du bouquet. On ne s'étonne plus de la place d'honneur réservée à la disposition des fleurs où triomphe un esprit symbolique, subtil et spirituel qui dispense l'art et la sérénité et séduit l'âme là-bas, bien loin de la fiévreuse exaltation des cerveaux de l'Occident créateur.

KIKOU YAMATA

TABLEAUX DE PLEIN AIR

La VIIIe Olympiade. — Par moments je pense à Flaubert et qu'il n'écrirait point *Salammbô* s'il vivait de nos jours, mais plutôt quelque roman dans lequel les légions seraient remplacées par les équipes d'athlètes et la fille d'Hamilcar par une demoiselle dont les parents occuperaient une situation officielle.

C'est un spectacle totalement d'aujourd'hui, qui est pourtant chargé d'évocations et de réminiscences. Nous y respirons l'air de demain, mais les souffles du passé en traversent l'atmosphère.

Maints détails, l'ensemble même, contribuent tout d'abord à cette impression. Le stade dans son ampleur et sa coloration ocrée, ses parois de ciment, le bleu outremer de ses gradins n'est pas d'un temps; il représente des proportions, des courbes, des nécessités qui ne sauraient être modifiées depuis qu'il y a des hommes. Peu importe ceux qui l'empliront ou évolueront sur ses pistes : la tenue peut changer, l'esprit est le même, et le même surtout le corps humain.

Les vestiaires et les salles de repos sont aménagés sous les gradins. Un petit drapeau en émail distingue les portes, selon les nationalités. Il est interdit au public de les franchir.

Celui-ci vient tenter pourtant de distinguer quelque chose dans la pénombre, par les fenêtres barrées de fer. Ce qui ne doit point se voir, les coulisses d'un spectacle, a toujours intéressé les Latins, plus que ce spectacle même.

Apercevoir les athlètes, avant ou après la partie, les sur-

prendre dans quelque travail imprévu, être à même de deviner quelque secret de leur force, de leur réussite, excite particulièrement la curiosité des Français. Nous sommes ainsi. Un Anglais qui arrivait à Paris m'a dit l'autre jour :

— Quand on débarque de Londres sur vos boulevards, on sent déjà poindre Marseille.

Ce vestiaire des athlètes pendant les grands moments des épreuves est assez pittoresque à fréquenter; malgré l'interdiction j'y fus admis. Un couloir ouvre sur deux séries de pièces, celles de gauche dans l'obscurité, celles de droite un peu éclairées par ces fenêtres grillées, auxquelles se montrent des faces curieuses.

Un mouvement ininterrompu d'hommes en maillots se préparant à gagner le terrain et d'autres nus et ruisselants qui reviennent de la douche, après l'épreuve. Une odeur d'embrocation et d'alcool camphré prend à la gorge. Sur les tables de massage installées dans les salles, on voit par les portes entr'ouvertes des hommes étendus, que des géants — pour les Américains — sont occupés à pétrir, vêtus d'un gilet de flanelle et coiffés de leur inséparable casquette. Ils triturent les muscles, « la viande » de leurs patients, comme pour en faire des êtres nouveaux. Sur des bancs, le long des murs, des hommes enveloppés de couvertures se reposent.

Je remarque chez les Français, un certain luxe de détail. Les tables de massage sont couvertes d'un matelas et de draps caoutchoutés et l'on a installé de véritables lits de repos à la place de bancs. Dans les coins, pendant que les masseurs « préparent » les athlètes ou les délassent, ceux qui ont fini mangent des bananes ou boivent de la limonade avant de se rhabiller, tandis que ceux qui vont participer à une épreuve reçoivent de leur manager, de leur entraîneur fébrile, d'ultimes conseils, chuchotés à l'oreille.

J'entends des coureurs discuter de la tactique à employer pour une prochaine course, pendant que les vaincus ou les mécontents du classement des courses précédentes se lamentent et tentent d'expliquer leur défaite ou leur mauvaise place.

La respiration des masseurs, la chaleur que dégagent les corps qui viennent de fournir un effort porté à son maximum de tension, l'odeur âcre de l'embrocation, la pénombre et on

ne sait quelle rumeur qui filtre à travers le ciment de l'armature des gradins, le bois des cloisons, créent une atmosphère particulière qui a ses pulsations, son intensité, sa couleur et qui dégage, comme toute image de jeunesse et de force, sa mélancolie... De quoi sera fait demain?... Cette lutte physique, cette dépense d'énergie, cette matière *force*, impondérable, cet héroïsme de la lutte sur le stade, quels témoignages en demeurent pour l'avenir? Quelques chiffres! Et de quelles différences en apparence insensibles, certaines victoires sont-elles faites? Un de nos meilleurs champions, Failliot, parcourait, il y a quinze ans, 400 mètres en 49 secondes. Temps qui depuis n'a jamais été abaissé en France. Que d'efforts cependant pour y parvenir. L'un de nos coureurs actuels, Fery, n'a fait que l'effleurer, en 49 secondes 4/5.

Le gagnant des jeux olympiques cette année a mis 47 secondes 3/5. Alors, les Américains sont des *hommes de* 47 *secondes* et les Français *des hommes de* 49... Que répondre devant les chiffres?

En retrouvant le rythme de leur respiration, avec leur nombre normal de pulsations, les athlètes reprennent cependant confiance en eux-mêmes... — « Et puis, demain, tu sais, je ne me laisserai pas faire!... Tu vas voir qu'est-ce que je vais leur mettre!... »

Il faut se réjouir que le courage abattu puisse si promptement se remettre. Pendant que j'écoute parler, que je regarde les masseurs acharnés à pétrir ces corps robustes qui s'abandonnent après l'effort, mes yeux rencontrent les casiers ouverts au-dessus des bancs de bois et tout leur désordre si caractérisé de bandes, de cuissards, de serviettes humides et de vêtements pendus aux crochets inférieurs...

Il nous faudrait, pour le sportif, le peintre que fut Degas, pendant un temps, pour le monde du turf, puis pour celui de la danseuse de ballet. Le véritable pittoresque est là. Des artistes comme M. Luc-Albert Moreau s'y sont essayés, mais avec encore cet excès dans l'indication de la personnalité qui se manifeste au détriment d'un sujet dont il faudrait fixer précieusement les limites et les nuances...

Par exemple, l'entraînement de ces fameux Finlandais qui imposent le nom de leur petit pays à tous les autres par la

volonté, le courage, l'abnégation, une pensée fixe, qui jamais ne s'égare sur un autre point.

Nos athlètes sont comptables, garçons de bureau, employés de banque, étudiants, médecins. Ils ne disposent point de tout leur temps pour le sport; ils ne lui donnent, au contraire, que leurs loisirs. Les patrons protestent, la famille grogne. Le sport c'est du temps perdu. Et allez donc parler à ces gens-là de l'honneur du drapeau français! Il faudrait instituer des compensations; que l'État, que des sociétés sportives, alimentées par des dons particuliers, collaborassent aux frais du sportif. Tels qu'ils ont été, malgré leur apparente défaite, nos « athlètes » furent surprenants et marquent un immense progrès. Mais il en est du sport comme de tout le reste; l'organisation, en France, ne s'effectue que péniblement.

Ce; Finlandais, dans leur villa de Bois-Colombes, ont installé la vapeur et l'hydrothérapie; lorsqu'ils sont en transpiration, on les fouette avec des verges, puis on les arrose de bière, de bière finlandaise s'entend. C'est également du pays natal que leur vient le pain noir et le beurre et tous les produits dont ils usent. Leur vie se passe entre l'exercice et le massage, les mouvements exécutés avec une précision, une rudesse extrême, le repos et la frugalité... et l'ardent amour de la Finlande.

Entendre la *chorale* des Finlandais après leur victoire, tandis que leur drapeau bleu céleste et blanc était hissé au grand mât qui domine le virage de gauche, au-dessus du tableau d'affichage, donnait le sentiment que l'on se trouvait bien moins sur un terrain de sport que dans une nef.

***

Sous le soleil, le ciment armé paraît plus fauve, de ce ton qui fait le fond de la peau de panthère. Il n'a plu que pendant le premier jour d'épreuves. La VIIIe Olympiade se sera déroulée par une période de temps favorable. La tribune d'honneur drapée de jaune, ses bancs bleu d'outremer, ne semblent pas de chez nous. D'ailleurs presque à aucun moment ici on ne se croirait en France, ni dans les tribunes, sous le frissonnement continu des drapeaux qui surmontent les gradins, ni dans les vestiaires, ni dans le village olympique, qui a l'air

d'une petite ville reconstruite après un tremblement de terre, avec ses baraques — dont la plupart sont peintes en jaune et couvertes de tuiles rouges — bêtement alignées, à l'intérieur desquelles on étouffe pendant le jour et gèle la nuit.

Nous avons vu des cités-champignons du même genre au cinéma, films américains, exodes de *cow-boys*, rapts de jeunes filles, trains filant à toute allure, tandis que le traître court au bureau du télégraphe.

Le bureau du télégraphe est là, tel que vous pouvez l'imaginer, avec des *avertissements* en toutes langues et des guichets de poste. Les héros *cinégraphiques* ne manquent même point autour de vous, dans des accoutrements que vous n'inventeriez point. Libraire vendant une littérature *sportive* en toutes langues, volumes à couverture de couleur vive, illustrée, journaux qui ont instantanéisé sur toutes leurs pages des phases de matchs sensationnels. De petits Japonais croisent de grands Mexicains. Les faces cuivre et les faces pain d'épices, la couleur bois de santal et les nuances du carry forment une vivante mosaïque, traversée par la chair trop pâle d'un Scandinave, ou par celle, pigmentée de carmin, d'un Anglais. Sur tous les bras, tous les crânes, tous les sinus frontaux, sur tout ce qui est muscle et découvert, australien, vénézuélien, polonais, canadien, espagnol, apparaît la patine éblouissante du soleil.

Le restaurant est frugal et les salles de bains et de douches nombreuses... C'est un véritable village sportif. On l'eût pourtant souhaité différemment ordonnancé, tout aussi sportif, mais moins évadé de tout ce que nous avons vu aux approches du front pendant la guerre ou aussitôt après l'armistice, sur les territoires libérés.

Les Américains ont d'ailleurs préféré vivre à Rocquencourt, chez le Prince Murat. Les Français sont à Nogent-sur-Marne, dans une sorte de pension de famille, sous la conduite et les soins vigilants du capitaine Elie Mercier, qui apprend aux uns les bénéfices que retire l'organisme d'une cure de fruits mangés à jeun, aux autres que, chez un athlète, les pieds doivent être aussi soignés que les mains. Lire à ce sujet Henry de Montherlant...

Les athlètes provinciaux ou parisiens ont péniblement

obtenu de leurs patrons, de leurs chefs industriels et commerciaux, les quelques jours de congé nécessaires à leur participation aux épreuves. Pendant l'entraînement qui se faisait au Stade Pershing, l'après-midi, ils continuaient de fréquenter leurs bureaux, leurs magasins et leurs usines. Ils ont fourni un magnifique effort, le public français n'a pas voulu ou n'a pas daigné le constater. Nos champions ont de dix-huit à vingt-quatre ans, vingt-cinq au plus; les seuls qui soient d'un âge supérieur sont, je crois, Geo André et Paoli, qui doivent avoir trente-six ans.

L'atmosphère de Nogent était préférable à l'air fiévreux de Colombes, environné d'usines et dans le voisinage trop immédiat du stade. L'athlétisme n'efface point toute rivalité de race et de nationalité! Et puis, la piste du village olympique était d'une qualité déplorable.

Wiriath, étudiant en médecine, fut surpris, dans l'épreuve de 1 500 mètres, de la rigueur, de la brutalité de la course. Les coups de coude et les coups de pied faisaient leur besogne. Duquesne, dans les 3 000 mètres par équipes, avait le jarret déchiré d'un coup de pointe de soulier. Les chaussures des coureurs, dont la semelle est très étroite, ont six pointes de fer, sous cette semelle. En courant, on *égratigne* d'un coup de pointe involontaire le coureur qu'on a devant soi. Dans le cross-country, Lauvaux fut premier des Français, sans trop savoir comment. Il n'avait dépassé personne, mais ceux qui le précédaient étaient tombés en route.

***

Derrière la tribune présidentielle, au-dessus d'elle, les bancs et les tables réservés aux correspondants des journaux. Parfois, dans un silence, on entend le bruit des machines à écrire... Et l'ondulation des drapeaux au passage d'un souffle d'air...

Au plafond de la tribune présidentielle, sous ce plafond, une sorte d'immense caisse dont la partie supérieure est à claire-voie. On y aperçoit les vociférateurs qui lanceront dans les hauts parleurs, dont les cornets sont situés sous la boîte, les résultats des épreuves aux spectateurs les plus éloignés. Je me crois à Minneapolis ou plus loin, plus haut, plus bas, je ne sais où, dans quelqu'une de ces villes-types

des États-Unis où nous supposons que rien ne se fait de la même manière que sur notre vieux continent. La tour de publicité qui domine le virage à droite de la tribune, avec son athlète rouge qui pousse un bloc en remontant une pente, pour recommander un aliment complet, est bien typique, elle aussi, *de ce qui ne se faisait pas chez nous*!

En face, en plein soleil, la tribune de Marathon. Pas un jour, ses gradins n'auront été littéralement recouverts par le public. Ils l'eussent été, sans doute, si l'on avait édifié le stade entre la porte Dauphine et la grille de Neuilly ou le Ranelagh. Mais le Français est routinier, et l'on ne peut espérer de lui qu'il fera de longs trajets, s'il s'agit d'aller essuyer les plâtres.

Au-dessus du virage de gauche, l'immense tableau d'affichage des résultats, qui a l'air d'une ardoise pour géant; un mât le surmonte, destiné à recevoir le drapeau du vainqueur de chaque épreuve.

A notre gauche, dans la tribune réservée aux concurrents, qui viennent assister aux péripéties des engagements dont ils ne font pas partie, — et qui est reliée au terrain par un tunnel, des chants nationaux éclataient après chaque victoire, tandis qu'un drapeau, qui n'était jamais le nôtre, était hissé au sommet du grand mât. Des hymnes, lancés par de véritables chorales, avec une ardeur, une foi émouvantes, mais aussi qui serraient le cœur avec leurs intonations étrangères, leurs accents rauques, ayant parfois des ressemblances cruelles avec la langue ennemie, les hurrahs! les cris de guerre et de joie qui les traversaient... Bien plus que pour la gloire de l'athlétisme, c'est pour l'orgueil de leur nation que ces hommes luttent... Ah! le chant à l'unisson des Finlandais, après Marathon, dans la fin du chaud après-midi de juillet, leur hymne, leur cri comme un appel vers le petit pays blanc lointain!... La mémoire en est blessée et comme mouillée de pleurs.

On comprend la grille qui environne le stade et sa piste de mâchefer calciné, d'un rouge brun, à hauteur d'homme, le long des tribunes. Qui sait ceux qui s'y seraient jetés? Dans quelle impulsive allégresse ou quel mouvement de rage...

ALBERT FLAMENT

LES DÉCISIONS
DE LA
CONFÉRENCE DE LONDRES

Les délégués de la Conférence de Londres, après plusieurs semaines de négociations difficiles, sont arrivés à se mettre d'accord pour prendre un certain nombre de décisions. Les apologistes du ministère Herriot trouvent les résultats remarquables, et c'est trop d'honneur. Ses adversaires les jugent lamentables, et c'est peut-être trop de sévérité. Le gouvernement procédait à une liquidation qui ne pouvait être que médiocre : elle l'est en effet.

De quoi s'agissait-il? La politique de la Ruhr, dont le gouvernement de 1923 avait pris l'initiative, pouvait aboutir soit à une négociation directe avec l'Allemagne, soit à faire rentrer le problème des réparations dans la politique interalliée. On a pu croire, en septembre 1923, qu'elle déterminerait une conversation avec l'Allemagne, au moment où la résistance passive a cessé : mais cette conversation n'a pas eu lieu ou n'a pas été poussée très avant. Restait le retour à la politique interalliée : c'est la solution que M. Poincaré a choisie le jour où il a accepté dans son ensemble le plan des Experts. M. Herriot, en arrivant au pouvoir, trouvait donc une politique déjà engagée : il s'est avancé d'autant plus aisément dans la voie indiquée, que c'était celle qui lui convenait le plus. Voici le point de départ, qui était pour M. Herriot celui-là même qu'il aurait été pour n'importe quel ministre.

Mais une fois parti, M. Herriot est allé plus loin que ne serait probablement allé aucun chef de gouvernement. Lorsque

M. Poincaré a déclaré qu'il acceptait les principes généraux du plan Dawes, il se réservait sans doute de procéder à une discussion approfondie. Si cette discussion n'avait pas abouti, ou n'avait pas abouti tout de suite, la conséquence aurait été sérieuse, car de longtemps aucune politique interalliée n'aurait été possible, mais il nous restait le gage de la Ruhr et la possibilité de refaire plus tard une négociation directe avec l'Allemagne. Il est visible que ni M. Mac Donald ni M. Herriot ne voulaient d'une pareille conséquence. Tous deux avaient besoin d'un succès, apparent ou réel, pour leur politique intérieure, et aucun des deux ne souhaitait la continuation de l'occupation de la Ruhr. M. Mac Donald, plus qu'aucun ministre britannique, était opposé à cette occupation, et M. Herriot, chef d'un parti, qui en grande partie avait fait campagne contre cette occupation, n'y était pas favorable. Le Cartel des Gauches, en raison de l'attitude prise par les radicaux-socialistes et surtout par les socialistes avant et pendant les élections, était destiné à être le liquidateur de la politique de la Ruhr : opération peu brillante, opération même peu populaire, mais opération qu'il avait rendue inévitable.

Les résultats de la Conférence de Londres, tels qu'ils se présentent au moment où ces lignes sont écrites, peuvent donc se résumer ainsi. Le plan des Experts est mis au point et adopté; la politique de la Ruhr est liquidée. Autrement dit, tout un programme international de paiement est établi, et nous renonçons pratiquement à l'action isolée. Ce programme de paiements en vaut un autre, et comme, avec les précédents, nous n'avons presque rien obtenu, si ce n'est le versement de deux échéances en 1922 sous le ministère Briand, nous pouvons croire que la nouvelle méthode n'est pas inférieure à celles qui avaient été suivies. Mais si, d'aventure, l'Allemagne continue de se dérober, et si nous ne recevons rien, nous ne savons plus quel moyen nous restera pour faire valoir nos droits. On voit donc quel est le faible et le fort de la politique suivie à Londres. Si l'on voulait faire de l'opposition à M. Herriot, rien ne serait plus facile que de montrer M. Mac Donald donnant à notre Président du Conseil la poignée de main que le commandeur donna à Don Juan,

et notre pays n'ayant plus qu'à crier en vain, comme Sganarelle à son maître anéanti : « Mes gages! mes gages! » Si l'on préfère la confiance en l'avenir et l'optimisme, on peut remarquer que la politique de M. Herriot a consisté à rendre les dettes de l'Allemagne à la fois commerciales et internationales, comme le supposait le plan Dawes, et que désormais, en cas de discussion, ce n'est plus nous seuls qui nous trouvons en face de l'Allemagne, ce sont tous les participants au plan des Experts.

Cet aspect international de la solution qui est préparée, a certainement beaucoup séduit M. Mac Donald et M. Herriot, chefs de partis avancés, et la série des décisions arbitrales qu'ils ont prévues a dû leur donner l'impression qu'ils faisaient faire un progrès à cette notion même de l'arbitrage qui est dans le programme de leurs partisans. L'extrême indulgence dont a bénéficié l'Allemagne devant la conférence de Londres, et qu'elle ne saura peut-être pas reconnaître, leur a paru naturelle parce qu'ils sont l'un et l'autre inspirés par des convictions pacifistes et humanitaires, et qu'il leur semble toujours qu'il suffit d'indiquer quel est le droit pour qu'il soit respecté. M. Mac Donald, comme la plupart des Anglais, juge la France très forte, on peut dire trop forte, et c'est contre elle qu'il lui paraît normal de prendre des précautions, puisque l'Allemagne est à terre. De là l'insistance des Anglais pour faire adopter des formules qui rendent en fait toute sanction impraticable, et toute opération dans le genre de l'occupation de la Ruhr impossible. M. Herriot, lui, sent bien qu'il ne peut pas laisser la France désarmée, cependant il a foi dans la bonne volonté des peuples, dans l'esprit démocratique, dans la volonté de paix et, s'il a réservé quelques droits théoriques à l'usage de l'opinion politique, il a fait de larges concessions. On peut donc dire que les décisions de Londres représentent l'esprit international qui prévaut dans les gouvernements avancés occupant le pouvoir en Angleterre et en France.

Mais, par une rencontre singulière, que l'histoire retiendra et étudiera minutieusement, ces solutions de la politique socialisante se sont trouvées merveilleusement d'accord avec la finance internationale et avec les traditions des bureaux des

ministères britanniques. Jamais les prêteurs d'argent et les capitalistes n'ont eu plus d'importance qu'à cette conférence dont M. Ramsay Maç Donald, travailliste, et M. Herriot, radical-socialiste, étaient les personnages principaux. Jamais ils n'ont été l'objet de plus de sollicitude. On a pris en considération les réclamations qu'ils formulaient au sujet des garanties nécessaires pour leurs emprunts avec plus de soin qu'on avait fait jadis des justes remontrances de la France créancière. On peut même dire que ce sont eux qui ont fixé les conditions, et qu'ils ont pu, sans recevoir d'objection, songer aux intérêts de leurs affaires, à la situation des entreprises allemandes, des finances allemandes et de tout ce qui les touche professionnellement. D'autre part le Cabinet travailliste anglais a poursuivi avec une sévérité de raisonnement que n'avaient atteinte ni M. Lloyd George ni M. Bonar Law une des fins essentielles de la politique britannique : il a voulu en finir avec notre occupation de la Ruhr; il a paru hanté par le désir d'empêcher le renouvellement d'une pareille aventure, et, en dépit des libertés toutes théoriques que réservent certaines formules, on a l'impression qu'il est arrivé à ce qu'il voulait. Si la Conférence a eu une façade de réconciliation internationale et de pacifisme juridique, elle ne doit pas nous empêcher de voir cette réalité un peu rude que le socialisme de M. Mac Donald s'y est mis au service des intérêts britanniques, tout autant que le libéralisme de M. Lloyd George ou le conservatisme de lord Curzon.

Le grand reproche qu'on peut adresser à M. Herriot est qu'il ne paraît pas avoir tiré parti de ces circonstances. Il faisait des concessions à la politique internationale, mais il en faisait aussi à la politique britannique. Il accordait à l'Angleterre ce qu'elle désirait le plus, l'abandon de la Ruhr, l'abandon du droit à des sanctions isolées. Contre quoi? Il ne paraît pas que, le chef du gouvernement ait songé ou ait réussi à obtenir quoi que ce soit en échange, en ce qui concerne les dettes interalliées ou la sécurité sur le Rhin. Il ne paraît même pas que, s'il ne jugeait pas les conversations sur ces sujets opportunes, il ait fait des déclarations, auxquelles nulle réplique valable n'était possible, ou du moins nous n'en savons rien. On pouvait imaginer une autre politique que celle de la Ruhr;

l'occupation a été un moyen de pression, et elle devait prendre fin un jour ou l'autre. Mais il y a des droits inscrits dans le traité qui sont intangibles, et au moment où le passé était liquidé, c'était le moment de les rappeler. La politique de M. Herriot, telle qu'elle apparaît aujourd'hui, ne produirait tous ses résultats que si désormais l'Allemagne était sage, que si les réparations étaient payées, que si l'Angleterre se montrait plus amicale qu'elle n'a été depuis quatre ans. Autant d'hypothèses. Nous souhaitons qu'elles se vérifient. Mais si l'avenir ne les justifie pas, la politique de M. Herriot sera une des plus critiquables que nous ayons connues.

***

Ces remarques générales étant faites, il faut examiner quelques détails du plan des Experts pour se rendre compte des résultats obtenus. C'est le 2 août seulement que l'accord a pu se faire entre les Alliés, après plus de quinze jours de discussion. Il est manifeste que la délégation française a beaucoup bataillé, souvent durant des séances qui se prolongeaient tard dans la nuit, pour obtenir l'amélioration de certaines formules, qui dans les premières rédactions consacraient un peu trop nettement nos concessions. L'effort accompli par nos négociateurs a été considérable, il n'a pas été tout à fait vain, puisqu'il ménage l'avenir, dans une mesure, il est vrai, bien modeste.

La Commission des Réparations, renforcée d'un membre américain, continuera à connaître des manquements au plan Dawes, sans prendre l'avis préalable de l'Agent des Paiements. Toutefois son verdict n'est définitif que s'il est pris à l'unanimité. Dans le cas contraire la sentence est arbitrée par un comité qu'elle désigne à cet effet et dont le Président est obligatoirement un Américain. Dans le cas où l'accord ne se fait pas sur la désignation de ces arbitres, le Président de la Cour permanente de la Haye est chargé de les désigner. La même procédure d'arbitrage interviendra dans le cas où la France pourrait craindre d'être lésée par des décisions, soit de la C. D. R., soit d'un des organismes prévus par le plan des Experts.

En consacrant le principe que les décisions de la Commission des Réparations doivent être prises à l'unanimité, en substituant à la Commission, en cas de désaccord, l'arbitrage d'une commission où la voix américaine sera prépondérante, la France, aggravant la concession faite par l'adjonction à la Commission même d'un membre nouveau, renonce définitivement aux avantages qu'elle pouvait tirer, qu'elle avait su tirer en diverses circonstances, d'une conjonction favorable de voix dans la majorité de la Commission. On en conclut en particulier que la constatation d'un manquement, et par suite l'acte initial de la procédure nécessaire au déclanchement des sanctions individuelles, devient, dans ces conditions, extrêmement problématique, pour ne pas dire plus.

En fait, et dans la forme où l'accord du 2 août l'a consacré, le droit de délibérer sur les sanctions et de les proposer est retiré à la Commission des Réparations (par modification au § 17) et il est prévu que les gouvernements seront immédiatement saisis. La politique britannique qui tendait à rendre plus difficile la constatation d'un manquement à la demande d'une partie seulement des créanciers représentés à la Commission, et à reviser en conséquence le statut de la Commission, marque un succès. Nous obtenons de notre côté sur deux points une satisfaction d'ordre précis. En décidant que le droit d'appel à des arbitres peut être invoqué également contre les décisions du comité des transferts elle vise à améliorer le programme Dawes sur un des points où ses dispositions donnaient le plus évidemment matière à inquiétudes. D'autre part, en ce qui concerne les livraisons en nature, la France obtient que le régime étudié soit prévu pour une période plus longue que celle qui avait été prématurément envisagée et qui était limitée dans le projet primitif à 1930. L'accord, qui aura à être ratifié par les Allemands, prévoit que, avant et après 1930, certains produits essentiels devront être livrés aux Alliés; dans le cas d'autres produits non essentiels, le gouvernement du Reich prendra également l'engagement de ne pas établir de distinction entre les pays alliés et les autres pays.

On ne peut s'empêcher de remarquer les ressemblances qui existent entre ces solutions et le plan proposé à la fin

de l'année 1922 par M. Bonar Law. Les idées politiques qui triomphent aujourd'hui à Londres, sont, dans le fond, les mêmes que celles qu'exposait la diplomatie britannique il y a plus de dix-huit mois.

Il faut noter cependant que cette fois, ce sont les Américains qui ont présidé au plan général, et le fait est d'importance. Ainsi s'accentue le retour prudent, mais remarquable, à une politique wilsonienne adoucie dont la participation américaine aux travaux des Experts avait été une première manifestation.

***

Le plan Dawes a un caractère spécial et limité. Il laisse de côté toutes les questions d'ordre purement politique. Mais la Conférence ne les abordera-t-elle pas indirectement? Telle est la grande incertitude qui demeure. Brusquement l'Angleterre a paru désireuse d'aborder des problèmes graves et qui ne sont pas compris dans le plan des Experts. L'Angleterre ne cesse de penser à l'occupation de la Ruhr. Elle a soulevé, sans insister il est vrai, le débat sur les sanctions et autour de l'article 18 de la célèbre annexe à la partie VIII. On sait que la France a obtenu que cet article fût sauvé alors qu'étaient atteints les articles 16 et 17 de la même annexe; que même dans l'article 17 remis à neuf une allusion fut faite à son contenu dans le paragraphe final : « Sauf stipulation expresse, tous les droits que les puissances signataires tiennent actuellement du traité, ensemble, du rapport des Experts sont réservés. » Pour souligner ce succès, le Président du Conseil français avait, dit-on, l'intention de faire, en séance plénière, une déclaration réservant expressément la liberté d'action de la France. Le gouvernement anglais a riposté en laissant entendre que, dans ce cas, il aurait des réserves non moins expresses à faire sur l'interprétation donnée par la France au paragraphe 18. De commun accord le moment a été jugé inopportun pour soulever un débat et finalement l'accord s'est fait dans le silence.

Mais il y a eu une manœuvre plus grave. Le Premier britannique a tenté d'évoquer, au moment le plus critique du

débat franco-britannique, la question de l'occupation militaire dans la Ruhr. La hantise de ce problème est trop manifeste aux yeux de tous ceux qui suivent du point de vue anglais la conférence pour qu'on ait lieu de s'étonner de cette tentative. M. Herriot se hâta d'adresser une lettre à M. Mac Donald, motivée par « certaines affirmations de la presse anglaise » et en faisant une déclaration à la réunion quotidienne des chefs de gouvernements. M. Mac Donald devait tomber d'accord que la discussion de l'évacuation militaire, non mentionnée dans le rapport des Experts, était en dehors du cadre de la conférence. M. Herriot n'en convia pas moins les Français et les Belges à étudier sans délai un projet d'évacuation militaire; ce projet, qui prévoit le repli des troupes en quatre étapes au fur et à mesure du placement des premières tranches d'emprunt, et en deux ans, était rendu public dès le 30. Faut-il établir quelque relation entre ces tractations et les dispositions plus conciliantes qui, dans les derniers jours, firent apparaître M. Mac Donald en modérateur de M. Snowden? Autant de questions qui n'ont pas été éclaircies et qui demeurent préoccupantes. En même temps que le problème de l'évacuation militaire de la Ruhr, M. Mac Donald avait soulevé la question de l'abandon de la première zone, dont le traité a ordonné l'occupation pour cinq ans. La liaison entre les deux questions apparaît en effet assez frappante. Après avoir parlé d'évacuer dès 1925, comme si les délais couraient à partir du traité, les Anglais sembleraient, à en croire certaines informations, disposés à admettre qu'une prescription les aurait interrompus à la date de la constatation du manquement par la Commission des Réparations, ce qui effectivement entraînerait un prolongement minimum de deux années pour l'occupation de la partie nord de la rive gauche : coïncidence curieuse avec la durée assignée à l'occupation franco-belge de la rive droite. Après avoir été posées, ces questions ont paru ajournées. Du moment qu'on s'en tient au plan des Experts et qu'on ne discute que les réparations, il est naturel qu'elles ne soient pas traitées. Mais est-il certain qu'on n'y revienne pas? Les Anglais ont-ils renoncé à les faire surgir? Et que réserve l'arrivée de la délégation allemande?

Si l'on en croit les nouvelles répandues depuis quelques

jours, les Allemands auraient les plus grandes prétentions. La délégation présidée par M. Stresemann s'apprêterait à dresser un formidable programme de revendications.

Il n'est donc pas impossible que tout soit remis en question, et la conférence prolongée sinon compromise. Les discussions provoquées par les réclamations allemandes peuvent en effet ramener sur le tapis des questions qui avaient été écartées, et qu'il semble inopportun de traiter cette fois et dans les conditions du moment.

On comprend que l'opinion française ait suivi avec inquiétude les travaux de Londres. Pour un plan dont la nécessité est problématique, on nous a demandé des concessions certaines. Et ces concessions n'ont pas eu les contreparties qui nous étaient offertes jadis. A Cannes, M. Briand était sur le point de conclure un pacte avec l'Angleterre : il n'en est pas question. A Londres, en 1922, M. Bonar Law proposait un accord sur les dettes : il n'en est pas question. Après le plan Dawes, un jour ou l'autre, il faudra cependant parler des dettes interalliées et de la sécurité. Quels éléments d'échange M. Herriot gardera-t-il entre les mains ou laissera-t-il à son successeur? C'est ce que le Parlement ne manquera pas de demander au président du Conseil, lorsque à la fin d'août ou au début de septembre il se réunira pour entendre le chef du gouvernement. M. Herriot s'expliquera. Nous ne savons ce qu'il a retenu de Londres, mais nous voyons ce que le public français a principalement compris : il a remarqué que la force de la nation, gouvernée par un travailliste, résidait surtout dans ses finances et dans sa flotte, et il demandera à tout gouvernement ce qu'il compte faire, en attendant que les promesses du plan Dawes deviennent des réalités, pour que nous ayons un budget solide et une solide armée qui garde le Rhin.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85 *bis, Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1924

		Pages.
IGNOTUS	M. Gaston Doumergue	5
ANDRÉ BEAUNIER	Les Folies amoureuses. — I	12
E. DE CLERMONT-TONNERRE	Robert de Montesquiou et Marcel Proust	46
JEAN SCHLUMBERGER	Le Lion devenu vieux (*fin*)	64
PAULE HENRY-BORDEAUX	Lady Stanhope en Orient	113
HENRI MALO	M. Thiers et les Artistes de son temps	141
H. DE MONTBAS	Relations franco-suisses au XVIIe siècle (*fin*)	160
J. DESSAINT	Le Pot au lait de Chateaubriand	181
JULES DECAMPS	Questions financières : Dollar contre Livre	194
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	209
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres	224
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Le nouveau Ministère	235

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1924

ABEL BONNARD	Le Bonheur de peindre. — Athènes	241
RICHARD GRELLING	La Responsabilité du Grand État-Major allemand	282
IGNOTUS	M. Édouard Herriot	307
M.-L. PAILLERON	Samuel Pepys intime	314
G. DE LA ROCHEFOUCAULD	Un Homme d'Église et d'État au XVIIe siècle. — I	340
LAZARE WEILLER	Les Mœurs, la Politique et les Affaires	361
ANDRÉ BEAUNIER	Les Folies amoureuses. — II	372
A. ALBERT-PETIT	La Déviation de l'Enseignement primaire	408
ÉMILE MAGNE	Le Roman d'Henri de Lenclos, père de Ninon	427
HENRI POUYANNE	Questions économiques : Le Budget anglais 1924-25	445
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres	458
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Le Plan des Experts	470

LIVRAISON DU 1er AOUT 1924

		Pages.
PRÉSIDENT COOLIDGE	Les Études classiques en Amérique	481
ALFRED DUMAINE	M. Gustave Schlumberger, historien byzantiniste	490
EDITH WHARTON	La Semence de la Foi	513
CHARLES SCHMIDT	Notre Politique économique en Alsace et sur le Rhin	551
ANDRÉ BEAUNIER	Les Folies amoureuses. — III	570
G. DE LA ROCHEFOUCAULD	Un Homme d'Église et d'État au XVIIe siècle (*fin*)	610
HALPÉRINE-KAMINSKY	Le 14 Décembre 1825	627
Dr A.-F. LEGENDRE	Le grand problème du Pacifique et la Paix future	651
JULES DECAMPS	Questions financières : Réparations et Transferts	677
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	692
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : La Conférence de Londres	707

LIVRAISON DU 15 AOUT 1924

GABRIELE D'ANNUNZIO	Phædre. — I	721
GÉNÉRAL TANANT	Deux Armées face à face (Août 1914)	756
ABEL BONNARD	Le Bonheur de peindre. — Constantinople, Brousse	788
D. SYLVAIN LÉVI	Lettres du Népal	818
ANDRÉ BEAUNIER	Les Folies amoureuses. — IV	855
PAUL JAMOT	Maurice Denis	901
JULES BERTAUT	Madame Delille	921
KIKOU YAMATA	Le Bouquet philosophe	935
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de plein air	943
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Les décisions de Londres	950

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Tout ce que le XVIIIe siècle eut de gracieux, d'exquis et de frivole à la fois, le nom seul de Trianon nble le résumer. Le **Trianon de Marie-Antoinette** de **M. Pierre de Nolhac** évoque toute istoire de ce domaine où les artistes groupèrent tant d'admirables chefs-d'œuvre. C'était un très uvre village que le village de Trianon abattu par Louis XIV pour édifier « une maison de porce-ne à faire des collations ». Ce Trianon dit « de porcelaine », bien que son revêtement fût de faïence llandaise, n'eut pas une longue existence. Edifié pour plaire à madame de Montespan, il sembla s doute dénué de toute raison d'être, lorsque le règne de la favorite eut pris fin. Démoli, il fut nplacé par le Grand Trianon, œuvre de Robert de Cotte et de Mansart. Le Nôtre traça les jardins. our changer d'air » Louis XIV allait de temps en temps passer quelques jours au Grand Trianon plus simplement, s'y rendait pour dîner. La jeune duchesse de Bourgogne, qui marquait un goût s vif pour Trianon, y séjourna à plusieurs reprises et y organisa de nombreuses fêtes. Louis XIV don de Trianon à Marie Leczinska; celle-ci y logea son père, le roi de Pologne, chaque fois qu'il nt à Versailles. Mais cette reine vertueuse et ce roi pacifique ont laissé moins de souvenirs à ianon que madame de Pompadour. Les embellissements entrepris par la favorite furent nombreux importants. Auprès d'une « ménagerie » qu'elle avait installée, elle fit construire le « pavillon de nouvelle ménagerie » par Gabriel. Cet architecte édifia ensuite le Petit Trianon. Dans le même mps les serres chaudes du parc furent considérablement agrandies : encouragé par Louis XV qui ntéressait à la botanique, le savant Claude Richard y constitua de belles collections de plantes i bientôt devinrent célèbres dans l'Europe entière. Mais ces serres furent démolies sur les ordres Marie-Antoinette qui les sacrifia à son jardin anglo-chinois. La nouvelle souveraine n'appréciait ère les jardins à la française. En cela, elle suivait plus ou moins consciemment la mode qui mmençait de condamner les belles perspectives des parcs classiques et célébrait les jardins anglais e l'on n'accusait point, eux, de défigurer la nature. Il y eut à cette époque une grande querelle des rdins et les partisans des eaux murmurantes et des arbres non taillés célébrèrent comme un triomphe décision de Marie-Antoinette confiant au comte de Caraman le soin de tracer son jardin à la inoise. L'architecte Mique fut adjoint au comte. Ces deux collaborateurs eurent le bon goût de ne oint multiplier les « fabriques » qui sévissaient alors, entendez les fausses ruines, les ponts chinois et s kiosques et l'on ne saurait leur reprocher ni le belvédère, ni le Temple d'amour, ni le théâtre... n sait la passion que Marie-Antoinette éprouva pour Trianon. Elle goûtait la joie de s'y voir délivrée s règles de l'étiquette : sans se soucier des « grandes charges » et des dames de la cour, elle vivait librement avec la comtesse de Polignac et ses amies, sans oublier quelques gardes du corps dont la résence donna lieu à d'assez méchants propos (d'ailleurs tout à fait injustifiés). Bien qu'elle n'eût en i rien de très répréhensible, la vie de Marie-Antoinette à Trianon indigna la cour et la ville. On ne oncevait pas qu'une reine pût régler ses distractions à sa fantaisie. Ses préférences exclusives pour n groupe de favoris suscitaient d'inapaisables jalousies. Pourtant Trianon fut aussi le théâtre de aintes fêtes où toute la cour fut conviée et de très nombreuses représentations furent organisées au héâtre. La reine ne s'y contenta pas d'y figurer en spectatrice et monta à plusieurs reprises sur s planches, devant sa seule famille, il est vrai... Au hameau qu'elle fit construire, Marie-Antoinette, ontrairement à une tradition trop répandue, ne se costuma point en fermière et n'organisa point e travestissements champêtres. Tout au plus lui arriva-t-il parfois dans la « laiterie de propreté » e battre le lait dans des barattes de porcelaine... On trouvera dans l'ouvrage de M. de Nolhac des eintures délicates de la vie de Trianon, des représentations et des fêtes qui y furent données. L'éloge e l'érudition de M. de Nolhac n'est plus à faire et l'on sait aussi le charme et la simplicité de ses écits... Ils se nuancent cette fois de mélancolie. Durant les derniers bals et illuminations de Trianon péril se devine imminent, la tragédie prochaine et l'on songe que l' « Autrichienne » paya bien cher on insouciance et sa frivolité. Mais les têtes étaient montées : en 1789, les sans-culottes cherchèrent ans le parc les palais « incrustés de pierreries » que Marie-Antoinette, croyaient-ils, y avait fait onstruire.

MM. **Kessel** et **Suarez**, à la veille des élections du 11 mai, ont été consulter les personnalités politiques les plus en vue. Ces interviews ont été réunis en un volume sous le titre de « **Le Onze Mai** ». Les questions posées? Celles-ci le plus souvent : que pensez-vous du bloc national? de l'œuvre qu'il a accomplie? du résultat probable des élections proches? Croyez-vous à une crise du régime? Les réponses ont été variées — on s'en doute, — les jugements opposés, les pronostics contradictoires. Mais ce ne sont point ces vaticinations ni ces déclarations de principes qui séduiront le plus le lecteur. Les théories, on sait qu'à l'heure actuelle elles entraînent bien rarement les hommes; elles sont faites pour être domestiquées et transformées selon les nécessités de l'heure. Et si un leader de la politique a des desseins sensationnels ou singuliers on pense bien qu'il se garde de les faire connaître au cours de simples interviews. Il leur réserve des mises en scène plus fastueuses. Mais si l'on peut taire ses projets et ses jugements, il est plus malaisé de dissimuler sa propre personne. Et pour un fin observateur que de révélations dans le geste, les sourires, le regard, les intonations. Et comme certaines phrases anodines prennent du relief quand on a su noter telles nuances fugitives qui les coloraient! Inquiétants questionneurs que MM. Kessel et Suarez : que de malice derrière l'apparente naïveté de leurs reportages! Quelle précision de traits dans les croquis qu'ils ont tracés de MM. Briand, Painlevé, Mandel, pour ne citer que ceux-là. Oh! la forme est toujours déférente et respectueuse à souhait : les malignités se réfugient dans les interlignes... Espaces blancs : refuges de la sincérité!

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.